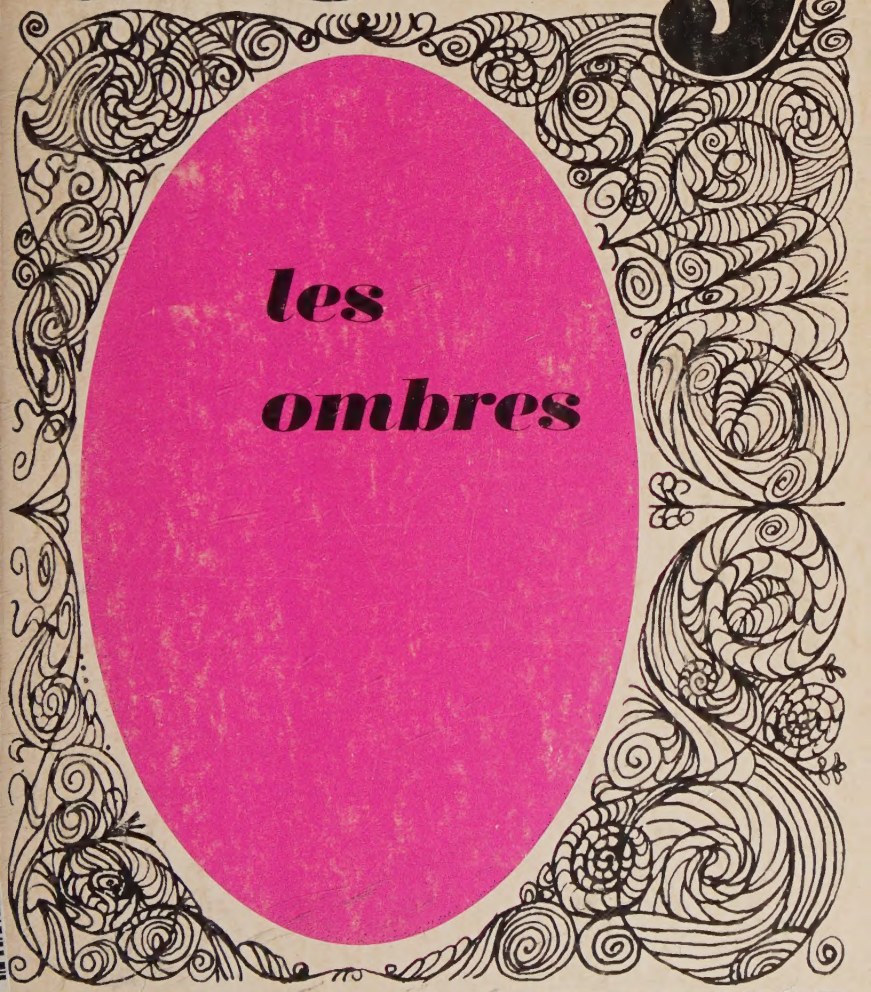
delly



ROMAN

FLAMMARION

6- 500

les ombres

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

LA ROSE QUI TUE, roman.
LES DEUX CRIMES DE THÊCLE, roman.
L'HÉRITAGE DE CENDRILLON, roman.
LES HEURES DE LA VIE, roman.
COMME UN CONTE DE FÉES, roman.
LA DOULOUREUSE VICTOIRE, roman.
LA LUNE D'OR, roman (2 vol.).
LE CANDÉLABRE DU TEMPLE, roman.
UNE MISÈRE DORÉE, roman.
L'INFIDÈLE, roman.
LES OMBRES, roman.
LA CHATTE BLANCHE, roman.
MITSI, roman.
LE FRUIT MÛR, roman.

dely

les ombres

FLAMMARION,
EDITEUR
26, rue Racine,
Paris-6e

Pour recevoir régulièrement, sans aucun engagement de votre part, l'Actualité Littéraire Flammarion, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse à Flammarion, Service ALF, 26 rue Racine, 75278 PARIS Cedex 06.
Vous y trouverez présentées toutes les nouveautés mises en vente chez votre libraire : romans, essais, documents, mémoires, biographies, aventures vécues, livres d'art, livres pour la jeunesse, ouvrages d'utilité pratique, livres universitaires...

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
© by DELLY, 1925.
Printed in France.

ISBN 2-08-060060-5

I

La première impression de Madel — celle, du moins, qui fit empreinte dans son tout jeune cerveau et dont elle se souvint toujours, fut celle-ci : une après-midi d'été, elle était assise près de sa bisaïeule, dans le jardin. En face se dressait un coin de mur nu, ensoleillé. Des ombres dentelées s'y jouaient, en un incessant mouvement. Madel étendit ses petites mains pour les saisir. Grand-mère riait. Madel la regarda d'un air qui voulait dire : « Pourquoi ris-tu ? » Alors grand-mère leva le doigt et montra le vieux marronnier. Les folioles aux dentelures aiguës s'agitaient doucement, sans relâche. Le doigt de l'aïeule se dirigea ensuite vers le mur. Madel suivait avec attention ce mouvement. Grand-mère dit :

— C'est l'ombre des feuilles, Madel.

Les yeux bruns de l'enfant continuèrent d'aller de l'arbre au mur. Sa petite tête travaillait. Un

peu plus tard, grand-mère l'emmena dans sa quotidienne inspection du jardin. Madel trottinait derrière elle en tenant les yeux fixés sur la forme noire qui avançait sur le sol, en même temps que l'aïeule. Elle se baissa tout à coup, en étendant ses bras, pour la toucher. Ses mains rencontrèrent les cailloux de l'allée, qui blessèrent la chair tendre. Grand-mère se détourna et rit encore doucement en disant :

— Il ne faut pas chercher à prendre les ombres, ma petite fille.

⁂

Madel vivait dans la vieille maison avec grand-mère et bonne-maman — bisaïeule et aïeule. Grand-mère était une très petite vieille dame, toute menue, au mince visage couleur d'ivoire ancien, que des boucles de cheveux blancs encadraient joliment. Ses lèvres, qui avaient la nuance des roses fanées, ses yeux d'un bleu un peu pâli souriaient souvent, car grand-mère était gaie et conservait, après toutes les épreuves de sa vie, une charmante sérénité d'âme.

Bonne-maman, pas beaucoup plus grande que sa mère, était par contre douée d'un embonpoint qui l'alourdissait et la rendait casanière. Le visage restait mince, encore joli, très coloré souvent. Des yeux sérieux et tristes y répandaient une ombre

de mélancolie. Elle était moins tendre que grand-mère pour sa petite-fille ; mais cependant Madel la chérissait autant, car elle se sentait très aimée d'elle. Quelquefois, les soirs d'hiver, elle venait se blottir dans les bras qui se refermaient sur son petit corps souple, et elle avait si chaud, si chaud, tout près de ce cœur qui battait fort sous le corsage noir à l'ancienne mode !

Il y avait encore Mélanie, la servante, une grande rousse aux traits durs, boiteuse, revêche, qui n'aimait pas les enfants. Jamais elle ne s'occupait de Madel, au grand contentement de celle-ci.

Puis les trois chats, le chien Miquet, les poules, vivaient encore dans la vieille maison. Ceux-là étaient les grands amis de Madel. Elle n'en avait pas d'autres. Grand-mère disait quelquefois : « Il faudrait lui trouver une petite compagne. » Bonne-maman répondait : « Attendons encore un peu. Elle est heureuse près de nous. »

Madel ne s'ennuyait jamais. Elle courait dans le grand jardin, avec Miquet, et promenait gravement ses poupées, en les tenant serrées bien fort entre ses bras. Quelquefois, bonne-maman l'emmenait à l'église, qui était juste en face de la maison, de l'autre côté de la place. On y entrait par un porche tout noir. Il faisait très sombre dedans. Mais les jours de soleil, toutes sortes de jolies couleurs traînaient le long des dalles, sur les piliers, sur les chaises, sur les figures des gens qui étaient là.

Madel admirait aussi les vêtements dorés de M. le curé, les robes rouges des enfants de chœur. Mais quand l'orgue se faisait entendre, elle oubliait de regarder pour écouter. Alors elle ne bougeait plus. Ses traits menus se tendaient, sa bouche s'entrouvrait. Madel semblait en extase.

Un jour, en sortant de l'église, bonne-maman lui montra un vieux monsieur, très gros, très rouge, qui passait près d'elles.

— Regarde, Madel, c'est ce monsieur qui fait de la musique là-haut.

Madel, plusieurs fois, l'avait aperçu, et le trouvait très laid. A partir de ce jour, elle le regarda avec beaucoup de respect, et quand elle entendait la musique, elle cherchait à se figurer comment le vieux monsieur pouvait faire tant de bruit à lui tout seul, dans ces mystérieuses hauteurs de la tribune d'orgue qui inspiraient à Madel un peu d'effroi, mêlé de vive curiosité.

⁂

Quand Madel eut six ans, elle fit sa première visite. Bonne-maman lui mit sa jolie robe bleue, avec une grande ceinture blanche, et la conduisit chez M^me^ Nisse, dont la petite-fille avait son âge. M^me^ Nisse, femme du principal médecin de Bargenac, habitait une grande maison blanche qui semblait toute dépaysée entre ses voisines, d'aspect

vénérable sous leur patine grise. Le salon était très élégant, tout neuf, pas de très bon goût. Ceci échappa naturellement à Madel qui ne vit que la soie brillante et l'or des meubles, les fleurs bleues du tapis, et les bibelots épars ici et là.

Mme Nisse, une grande femme brune sans beauté, sans charme, recevait avec une amabilité banale, en ayant toujours l'air de penser à autre chose. Un tic plissait souvent le coin de ses yeux et y laissait une petite ride qui ne s'effaçait plus. Les lèvres épaisses découvraient de larges dents blanches qui impressionnèrent un peu Madel. Jamais elle n'avait vu de dents si remarquables par leurs dimensions.

On présenta l'une à l'autre les petites filles. Constance Nisse emmena Madel dans le jardin. Les deux enfants, debout au milieu d'une allée, commencèrent par se regarder. Madel considérait le mince visage très blanc, couvert de taches de rousseur, les cheveux châtain clair qui tombaient en courtes mèches éplorées sur le cou de Constance, le coquet tablier rose tout brodé qui recouvrait la robe de la petite Nisse. De son côté, Constance, sous ses paupières à demi baissées, détaillait sa nouvelle compagne.

Elle demanda enfin :

— Vous voulez jouer ?

Madel répondit sans élan :

— Je veux bien.

Quand grand-mère et Mme Nisse vinrent cher-

cher les petites filles, elles les trouvèrent occupées autour des poupées de Constance. Grand-mère emmena Madel. Dehors, elle lui demanda :

— Tu t'es bien amusée avec Constance ?

— Oui, grand-mère.

— Elle est gentille ?

— Quand elle veut, grand-mère.

— Comment, quand elle veut ?

— Oui, quelquefois elle est bien aimable, puis un peu après elle prend un air... tu sais, grand-mère, un air « pincette », comme tu dis.

Grand-mère se mit à rire, en tirant un peu une des boucles brunes de Madel.

— Drôle de petite bonne femme ! Alors, elle ne te plairait pas comme amie ?

Madel réfléchit un peu, en regardant la rue qui s'étendait devant elle, toute claire sous le soleil de juin. Elle dit enfin :

— Je ne sais pas encore.

Ce même jour, grand-mère la conduisit chez M. Charminat, l'organiste. M. Charminat était le professeur de musique le mieux coté de la petite ville. Or, les deux aïeules, ayant décidé de faire apprendre le piano à Madel, jetaient sur lui leur dévolu.

Il habitait un petit appartement au troisième étage d'une vieille maison très noire. Ce fut lui qui vint ouvrir. Dans sa main droite, il tenait un violon, de la gauche il enleva sa calotte de soie

noire, tout en s'inclinant autant que le lui permettait sa corpulence.

— Mesdames !... Excusez !... Prenez la peine d'entrer !

Son salon était une grande pièce sombre, que meublaient succinctement un piano, une armoire et quelques sièges dépareillés. L'aïeule et Madel s'assirent sur un canapé de reps vert passé, tandis que M. Charminat prenait place en face d'elles, sur un tabouret haut quelque peu vermoulu et bancal, de telle sorte qu'il boitait, en craquant, à chaque mouvement du professeur.

M^me^ Vigier exposa le motif de sa visite. M. Charminat hochait la tête, en plissant ses grosses joues. Il regardait avec bienveillance Madel, très intimidée, mais qui ne baissait pas son clair regard d'enfant.

— Alors, la petite demoiselle veut apprendre le piano ? Eh ! eh ! c'est facile, ma mignonne.

Le regard de Madel se dirigea vers le violon, que M. Charminat avait posé sur un siège près de lui. Le professeur s'en aperçut et demanda :

— Vous aimeriez peut-être mieux ceci ?

— Je crois que oui.

— Eh ! eh ! l'un ou l'autre... N'est-ce pas, madame Vigier, cela vous importe peu ?

Grand-mère répondit qu'elle préférait le piano, mais enfin, qu'elle n'y tenait pas absolument. Il fut donc décidé que Madel apprendrait le violon.

— Je vais vous jouer un petit air, dit M. Charminat.

Il choisit un air très facile et chantant. Sous ses gros doigts aux extrémités presque carrées, les cordes vibraient en notes douces, elles parlaient, elles frémissaient. Madel écoutait religieusement. Quand M. Charminat reposa le violon près de lui, elle dit avec son charmant petit sourire :

— Merci, Monsieur.

Personne ne vit les larmes qui donnaient plus d'éclat au brun doré de ses grands yeux.

⁂

Chaque semaine, Madel se rendit à la maison Nisse, ou bien Constance vint chez grand-mère. Les deux enfants passaient l'après-midi ensemble. Constance n'était pas une compagne désagréable. Elle se prêtait complaisamment aux idées de jeux nouveaux sorties de la fertile imagination de Madel, à condition d'y occuper toujours la première place. Madel ne la lui disputait pas. La vanité était inconnue de sa jolie petite âme très simple, très pieuse. Elle s'étonnait beaucoup des susceptibilités de Constance, mais ne s'en froissait pas. Elle disait seulement quelquefois à ses aïeules :

— Pauvre Constance, c'est bien malheureux d'être comme cela !

Peu à peu, l'amitié naquit entre les deux enfants.

Constance avait une certaine affectuosité un peu sèche, mais durable, qui ne résista pas à la grâce tendre de Madel. Elles s'aimèrent sans élan, presque sans caresses. Au bout de quelques mois, elles se virent deux fois dans la semaine. Mme Nisse disait :

— Ma sauvage Constance s'apprivoise avec cette petite Madel.

Grand-mère promenait les petites filles, les faisait causer, redressait leurs erreurs de jugement. La vive intelligence de Madel comprenait tout rapidement. Celle de Constance, plus lente, restait en arrière.

— Je crains qu'elle n'ait pas plus d'esprit que sa mère, disait grand-mère à bonne-maman.

Aux vacances, Madel, voyait, à la maison Nisse, Vital, le fils aîné d'un premier mariage du docteur. Vital Nisse vivait à Paris, où il étudiait la médecine. C'était un garçon très brun, comme son père, avec des traits assez beaux et une grande vivacité de manières. Madel lui plaisait beaucoup, il s'amusait avec elle comme un grand frère, et riait de ses gentilles réparties.

Un jour, tandis que les petites filles jouaient dans un coin du salon de la vieille maison, car il pleuvait en ce moment, grand-mère et Mme Nisse parlaient de Vital. Grand-mère disait, de sa douce petite voix flûtée :

— Il ressemble beaucoup à son père. C'est un beau garçon, et intelligent. Il fera son chemin.

Mme Nisse soupira :

— A moins qu'il ne fasse des sottises !

— Mais non, il doit être sérieux et il a du cœur.

Mme Nisse eut un petit rire amer en murmurant :

— C'est si peu de chose, le cœur d'un homme !

⁂

Madel n'alla jamais en classe. Ce fut bonne-maman qui fit son instruction. Le professeur était patient et habile, l'élève apprenait avec facilité. En hiver, les leçons se donnaient dans la grande salle aux boiseries de chêne, où brillaient le bois bien ciré des vieux meubles et le cuivre de la suspension. L'été, aïeule et petite-fille se transportaient dans le jardin sous le long berceau auquel s'attachait le cep d'une vigne énorme. En regardant les abeilles bourdonner autour des fleurs, en écoutant le frémissement de la brise à travers les arbustes, Madel apprenait les sciences humaines. Puis grand-mère la conduisait au catéchisme. Dans la nef assombrie par les vitraux anciens, Madel prenait place près de Constance, au milieu d'autres petites filles. Le curé s'asseyait en face d'elles, à la balustrade du chœur. Ce qui pénétrait de jour dans l'église se concentrait autour de son visage maigre, aux yeux vifs d'homme d'action.

Il parlait d'une voix nette, qui avait conservé un léger accent périgourdin. Et ce qu'il disait faisait empreinte dans l'âme pure et profonde de Madel.

L'enfant commençait à réfléchir beaucoup. Tout en demeurant habituellement gaie et vive, elle devenait pensive à certains instants.

Grand-mère demandait :

— A quoi songes-tu, fillette ?

Madel répondait franchement :

— Je pense à papa.

Grand-mère prenait un air tout drôle et bonne-maman devenait un peu pâle. L'une ou l'autre disait avec une voix qui tremblait :

— Prie pour lui, Madel.

L'enfant se souvenait très bien qu'une émotion semblable s'exprimait chez ses deux aïeules chaque fois qu'elle avait parlé de son père, depuis le jour où, en faisant cette prière quotidienne : « Mon Dieu, rendez bien heureuse ma maman qui est au Ciel, et sauvez papa », elle avait demandé :

— Il n'est donc pas au Ciel, papa ?

Grand-mère répondit avec un très gros soupir :

— Oh ! non, ma petite fille !

— Où est-il, alors ?

Grand-mère répondit :

— A Paris.

Depuis, Madel parla encore quelquefois de son père. Mais à mesure qu'elle grandissait, son tact précoce lui fit comprendre que ce sujet était péni-

ble à ses aïeules. Elle évita donc de l'aborder. Cependant, son esprit n'en travailla que davantage. Qui était ce père inconnu ? Que faisait-il loin de sa fille, sans jamais écrire, sans donner de ses nouvelles ? Pourquoi les aïeules semblaient-elles si émues quand Madel avait voulu parler de lui ?

Un jour, elle demanda :

— Est-ce que je ressemble à maman ?

Bonne-maman soupira en répondant :

— Non, pas du tout de figure.

— A vous non plus, bonne-maman, ni à grand-mère ?

— A nous non plus.

Madel ne poussa pas plus loin ses questions. Mais Constance, qui était là, l'entraîna peu après dehors et chuchota :

— Je sais, moi, à qui tu ressembles. L'autre jour, j'ai entendu maman qui parlait de toi à M. le curé, et elle disait : « Ce sera tout le portrait physique de la sœur de son père, cette pas grand-chose. » Alors, M. le curé a dit avec son air si bon : « Oh ! elle ne lui ressemblera pas autrement, je l'espère ! C'est une âme charmante. »

Madel demanda :

— Une pas grand-chose, qu'est-ce que c'est ?

Constance réfléchit et déclara doctoralement :

— C'est comme la vieille Gariotte, tu sais bien, qui vient mendier le vendredi. Maman dit tou-

jours : « Ne lui donnez que du pain : c'est une ivrognesse, une pas grand-chose. »

Madel eut un geste de dégoût.

— La sœur de papa serait comme ça ?

— C'est probable, déclara Constance.

Madel s'écria avec véhémence :

— Oh ! non, bien sûr que je ne veux pas lui ressembler.

***

Tous les jeudis, Madel allait prendre sa leçon chez M. Charminat. Le vieux salon était toujours sombre aux plus beaux jours d'été. L'hiver, les angles restaient obscurs, car la lumière de l'unique lampe n'y atteignait pas. L'armoire, le piano demeuraient dans une pénombre légèrement effleurée par un reflet de cette clarté qu'un vieil abat-jour de carton vert rabattait sur les deux sièges où s'asseyaient le professeur et l'élève.

M. Charminat se montrait fier des remarquables dispositions musicales de Madel. Il prolongeait le temps de la leçon sans y prendre garde. Madel ne réclamait pas. Les moments consacrés à la musique lui semblaient toujours trop courts.

Quelquefois, dans la grande pièce austère, une mince et brune jeune fille entrait. C'était Cécile, la fille unique de M. Charminat. Des yeux bleus, très beaux, d'une douceur pensive, éclairaient la fine blancheur de son délicat visage. Cécile avait

toujours de jolies robes claires, qu'elle faisait elle-même, et elle coiffait en bandeaux ondulés, cachant les oreilles, ses épais cheveux bruns. Madel aimait beaucoup son sourire et le son charmant de sa voix. Cécile l'embrassait, lui parlait avec bonté, tandis que M. Charminat contemplait sa fille avec une dévotieuse admiration.

— Si vous vouliez bien me chanter quelque chose, Mademoiselle ? demandait Madel d'un ton suppliant, en appuyant sa joue contre une des fines mains blanches légèrement parfumées, dont elle trouvait le contact si doux.

Cécile acquiesçait aussitôt. M. Charminat se mettait au piano, Madel s'installait de manière à avoir en face d'elle le fin profil de la jeune fille. Dans la grande pièce, la voix de Cécile s'élevait. Le timbre merveilleusement pur, de don de l'expression, la douceur et la force, l'éducation musicale la plus complète, Cécile avait tout cela. Madel, les mains jointes, écoutait. Elle ne savait plus trop où elle était — sur la terre ou au Ciel.

Quand le chant se taisait, l'enfant demeurait encore un moment immobile. Puis elle allait vers Cécile et la remerciait par un mot charmant. Mais c'était dans les yeux brillants de Madel que la jeune fille lisait surtout l'émotion intense produite par sa voix, sur cette petite âme vibrante. Alors elle se penchait, baisait le front de l'enfant en disant avec une douceur attendrie :

— C'est moi qui vous remercie, Madel.

Quand elle venait de chanter ainsi, ses yeux avaient plus d'éclat, et il semblait que s'avivaient aussi la teinte pourpre de ses lèvres, le rose léger de son teint.

Aux jours de grandes fêtes, Cécile chantait à l'église. On voyait alors, sous les vieilles voûtes, des gens qu'on n'y apercevait jamais à l'ordinaire. Madel avait des petits frissons d'émoi par tout le corps, tant que se faisait entendre la voix de M^lle^ Charminat. C'était plus beau encore que dans le vieux salon de son père — ou autrement beau. Madel ne savait pas expliquer cela, mais elle préférait entendre Cécile à l'église.

Elle aimait surtout quand elle chantait le *Pater* sur un air grave et très beau, composé par M. Charminat. La voix pure et profonde, l'émotion vibrante de l'artiste donnaient ici toute leur mesure. Bonne-maman reconnaissait que, dit ainsi par Cécile, le *Pater* conservait tout son caractère de prière — de la prière par excellence.

Et cependant, elle avait une petite prévention contre Cécile, bonne-maman. Quand elle voyait sa petite-fille trop enthousiaste, elle disait avec un peu de mécontentement :

— Allons ! allons ! ne t'exalte pas, fillette ! Les admirations trop fortes risquent d'amener de dures désillusions, quand elles s'adressent à la

pauvre nature humaine. Il y a des ombres à tout, en ce monde, hélas !

Mme Nisse non plus n'aimait pas Cécile. Elle dit un jour à grand-mère, en sortant de l'église où la jeune fille avait chanté :

— Cette petite Charminat devient bien coquette ! Le père devrait être plus sévère pour elle.

Grand-mère répondit avec sa douce indulgence accoutumée :

— Le pauvre homme n'a plus qu'elle. Il l'a gâtée un peu, c'est vrai. Mais je crois qu'elle a une bonne nature, franche et honnête.

— Hem ! Enfin, qui vivra verra ! Mais elle ne me plaît pas, et je vois d'un mauvais œil les visites que Vital ne manque jamais de faire à Charminat, sous prétexte que celui-ci est son ancien professeur. Je crains qu'il ne se laisse tourner la tête par cette petite Cécile.

— Mais non, mais non. Et puis, après tout, si cela arrivait ?... Les Charminat sont de bonne famille...

Mme Nisse eut une exclamation qui arrêta net grand-mère et fit se détourner toute la famille du notaire qui passait.

— Vital, épouser Mlle Charminat ? Vous plaisantez ! Une petite sans le sou !

Grand-mère objecta :

— Il a de la fortune...

— De la fortune ! Une large aisance, voulez-vous dire ?

— Mais sa profession...

— Sa profession demande précisément qu'il fasse un riche mariage pour se bien poser aussitôt et attirer la belle clientèle. C'est d'ailleurs son idée arrêtée à lui aussi. Il est ambitieux, il veut arriver haut et vite. Jamais il n'épousera Cécile Charminat.

Le soir, dans le salon bien clos, Madel vint s'agenouiller sur le tapis, devant le feu. Elle aimait regarder les braises incandescentes qui s'écroulaient avec un bruit léger et les minces flammes bleuâtres léchant les bûches noircies. La vive clarté se répandait sur son délicat visage, où les grands yeux profonds rêvaient. La chaleur amenait une teinte rose aux joues mates. Bonne-maman fit observer :

— Tu vas prendre mal à la tête, Madel.

L'enfant se recula un peu, sans se relever. Elle se trouva tout près de bonne-maman, qui venait de cesser la lecture à haute voix faite chaque soir. Près d'elle, grand-mère tricotait. Cette dernière demanda avec son petit sourire amusé :

— Que voyais-tu donc dans ce feu, Madel ?

Car, souvent, l'imagination de Madel apercevait, entre les charbons ardents, d'effrayantes cavernes de feu où elle situait en esprit tout un monde de mystérieux génies des flammes.

Mais ce soir, elle répondit gravement :

— Je ne pensais pas au feu.

Elle se tut un moment. Sa tête s'appuyait sur les genoux de bonne-maman, dont les doigts caressaient doucement les boucles brunes qui entouraient le front de l'enfant. La grosse lampe, coiffée de vert, éclairait ces trois visages féminins, ces trois âges de la vie, entre lesquels un échelon manquait : la mère de Madel. La clarté se répandait jusqu'au mur où des portraits, à demi effacés, s'encadraient d'or terni. Dans la pénombre, les vieux meubles craquaient. Miquet, étendu devant le foyer, leva la tête et se détira avec un léger grognement.

— Grand-mère, est-ce que vous ne trouvez pas M^lle^ Cécile bien gentille ?

Les doigts de grand-mère cessèrent leur mouvement, tandis qu'elle répondait :

— Très gentille.

— M^me^ Nisse prétend qu'elle est coquette.

— Un petit peu, oui... un petit peu. Mais M^me^ Nisse exagère.

Madel dit avec une sorte de ferveur :

— Je l'aime beaucoup, M^lle^ Cécile !

Bonne-maman posa le livre sur la table près d'elle et se pencha un peu vers Madel. Son regard s'attacha sur la physionomie de l'enfant, sur les yeux doux et vifs que l'enthousiasme éclairait

comme une flamme. Elle eut un petit froncement de sourcils en disant :

— Il ne faut pas donner son cœur si vite, Madel. Il ne faut pas le donner tout entier. Les affections de ce monde ont besoin d'être éprouvées.

Grand-mère eut son joli rire, toujours jeune.

— Elle est trop enfant pour savoir cela et pour le comprendre, ma fille. Laisse-la aimer tout spontanément, comme elle le fait. La défiance viendra assez vite, toute seule, quand elle connaîtra la vie.

Bonne-maman croisa ses fines mains blanches sur sa jupe noire, en murmurant :

— Je voudrais lui épargner la dure souffrance des désillusions.

— Elle en aura toujours, c'est le pain de la vie, un pain amer mais que nous ne pouvons éloigner de nous. Sa foi, son éducation chretienne seront là pour la soutenir, pour lui montrer, au-dessus de tout, Celui qui ne déçoit jamais.

Le doigt de grand-mère, doux et chaud, caressa la joue de Madel, tandis que l'aïeule ajoutait :

— Conserve ton petit cœur aimant, chérie, en dépit de toutes les déceptions que tu pourras trouver sur ta route. Mais souviens-toi toujours que Dieu seul est parfait, que Dieu seul mérite qu'on Lui donne tout entier ce pauvre cœur humain.

***

Madel et Constance firent leur première communion par un beau jour de juin, tout parfumé de la senteur des roses innombrables, écloses dans les jardins de la petite ville. Les vieux vitraux répandaient leur incarnat, leur azur, leur vert ardent sur les mousselines blanches, sur les visages d'enfants. Le curé, à l'autel, évoluait dans un flamboiement de pourpre qui teintait de rose vif la blancheur moirée de sa chasuble et avivait la pâleur des ors du tabernacle. De lourds parfums de fleurs mourantes flottaient dans la chaleur renfermée du grand vaisseau où bruissait toute une foule. Des parents s'entassaient dans les nefs latérales, dans les chapelles obscures que le soleil n'atteignait jamais.

Madel ne voyait rien, n'entendait rien. Elle se recueillait et priait de toute son âme.

Elle priait pour ses aïeules, pour Constance, pour M^me^ Nisse, pour Mélanie. Elle priait pour son père, longuement, avec une insistance particulière.

Quelques jours auparavant, rompant avec sa résolution de silence, elle avait demandé :

— Est-ce que papa ne viendra pas à ma première communion ?

Bonne-maman secoua la tête en répondant :

— Oh ! non !

Madel demanda :

— Pourquoi ? Ne sait-il pas que la fais ?

— Non, il ne le sait pas.

Madel se tut un moment, hésitante. Comme bonne-maman avait l'air triste et gêné ! Mais elle voulait encore poser une question. Elle demanda :

— Si je lui écrivais, bonne-maman ?

L'aïeule secoua de nouveau la tête.

— C'est inutile, mon enfant. Il t'a laissée complètement à nous et a voulu rester un inconnu pour toi. Prie pour lui, beaucoup, beaucoup, mais ne lui écris pas.

Cette réponse laissa un trouble vague dans l'âme de Madel. Son intelligence affinée avait senti passer le mystère. Ce père qui ne voulait pas la connaître, comme c'était étrange ! Et pourquoi bonne-maman avait-elle eu cette expression d'effroi dans le regard, quand Madel avait parlé d'écrire ? Pourquoi sa voix tremblait-elle légèrement en lui répondant ?

Madel pensait encore un peu à tout cela, tandis qu'elle tenait son petit visage brûlant enfoui dans ses mains, après la communion. Mais elle suivait surtout la recommandation de l'aïeule. Elle priait pour ce père inconnu, de tout son jeune cœur pur qui venait de promettre à Dieu fidélité et amour, et qui renfermait la Vie en lui.

Le soleil se répandait sur la place en brûlants rayons quand les enfants sortirent, deux par deux,

dans l'enveloppement léger de leurs mousselines. Les aïeules attendaient Madel au dehors. Grand-mère avait mis sa belle robe de soie noire, qui se tenait toute raide autour d'elle, et sa capote toute en pensées, avec de larges brides violettes. La chaleur rosait un peu le ton de vieil ivoire de son visage, et quelques larmes d'émotion donnaient un éclat inaccoutumé au bleu pâli de ses yeux. Elle était ainsi une très charmante petite vieille dame. Près d'elle, sa fille apparaissait tout en noir, avec ses yeux mélancoliques qui gardaient comme un reflet de la prière fervente et douloureuse qu'elle venait de faire.

Madel passa des bras de l'une dans ceux de l'autre. A côté, la famille Nisse entourait Constance. Madel, en se détournant, aperçut Vital debout près de son père. Tous deux avaient la même large carrure, le même teint coloré, les mêmes yeux vifs et gais, et une semblable vivacité de manières. Mais Vital, dans la physionomie, dans la tenue, semblait plus affiné que le docteur Nisse.

Un autre jeune homme se tenait près d'eux. Celui-là était un inconnu pour Madel et ses aïeules. M^me^ Nisse le présenta en ces termes :

— Notre jeune cousin, Bernard Marsy, qui habite Paris avec sa mère et est venu faire connaissance avec sa famille paternelle.

De longs yeux d'un bleu foncé, presque noirs,

se posèrent un instant sur Madel avec une expression sérieuse et intéressée. Ils s'éclairèrent d'un sourire adoucissant la physionomie un peu froide, lorsque Bernard répondit à une question de grand-mère qui avait connu son père et son grand-père. Madel remarqua comme il était poli, d'une tout autre façon que Vital. Il lui rappela le vieux M. de Capdaumont, qui passait pour être très fier et pas commode mais qui avait toujours de si belles manières à l'égard des dames, ce qui faisait dire en soupirant à grand-mère :

— On n'en fait plus comme cela ! Le moule est brisé !

Mais si, on en faisait encore ! Grand-mère le constata joyeusement, tandis qu'elle rentrait dans la vieille maison avec sa fille et Madel. Ce jeune homme était charmant, tout à fait bien élevé. Vital n'aurait qu'à prendre modèle sur lui. Certainement, il se montrait poli, mais sans cet air de déférence, cette courtoisie de l'ancien temps qui se remarquait aussitôt chez le jeune Marsy.

— As-tu vu, Madel ?

— Oui, grand-mère. Mais M. Vital doit être plus gai, plus amusant. M. Marsy paraît très sérieux.

— Mais il a un sourire admirable ! Et ses yeux sont très, très beaux.

— Très beaux, appuya distraitement bonne-maman, qui semblait un peu absente.

Vers la fin de l'après-midi, après l'office, Constance et tous les siens vinrent goûter à la vieille maison. Les deux petites filles, qui n'avaient pas faim à la suite de toutes les émotions de cette journée, croquèrent un gâteau et allèrent s'asseoir dans le jardin, sous un cerisier. Elles se prirent la main et causèrent en petites phrases courtes, avec des silences recueillis. Le vieux banc craquait sous elles. De temps à autre, une cerise ou deux, gâtées, tombaient avec un petit bruit mat sur le sol sablé ou sur la robe blanche des enfants. Des mouches susurraient dans l'air chaud, qui sentait les fruits mûrs. Dans la plate-bande, contre le mur, des sauges dressaient leurs longs épis fleuris dont le rouge ardent défiait les brûlures du soleil. Des héliotropes altérés penchaient leurs tiges lasses, qui venaient effleurer la bordure de buis, un peu émancipée, car grand-mère détestait les jardins trop peignés.

Madel demanda :

— Est-ce que ton cousin va rester longtemps ?

— Jusqu'à après-demain seulement. Mais il reviendra peut-être aux grandes vacances. Il travaille beaucoup, pour être médecin, comme Vital. Je le trouve très bien quand il rit. Autrement, il m'intimide. Vital prétend qu'il est trop sérieux, qu'il ne sait pas s'amuser. Je l'ai entendu qui disait à papa : « Ce garçon-là vit comme un moine. » Et papa a ri beaucoup.

Devant les enfants, une allée s'allongeait entre des cerisiers, des pommiers, des poiriers en quenouilles plantés le long des parterres bordés de buis, où les fleurs rustiques se mêlaient aux plantes aromatiques chères à bonne-maman, qui en faisait de mystérieux élixirs pour toutes les blessures. Comme le soleil s'abaissait, l'ombre commençait de s'étendre sur le sol et gagnait insensiblement du terrain sur la lumière qui éclairait encore le reste du jardin. Deux silhouettes d'hommes apparurent en haut de l'allée. Constance dit avec une petite moue :

— Voilà Vital et Bernard. Ils auraient bien pu ne pas venir nous déranger !

Près de la forte carrure de son cousin, Bernard, très élancé, non complètement formé encore, semblait tout mince. Dans l'ombre qui restait lumineuse, son visage clair et fin palpitait de vie jeune, de force saine. En avançant, il regardait les deux petites filles en longues robes blanches, qui se tenaient par la main. Les cheveux de Constance s'échappaient de son bonnet de mousseline, collaient à sa tempe moite. Ceux de Madel formaient une auréole de petites boucles brunes autour du front d'un blanc mat, sur lequel s'attardait un rayon de soleil. Les grands yeux pensifs prenaient une teinte d'or foncé, dans la clarté qui environnait le délicat visage de Madel. Ils rencontrèrent le regard de Bernard, intéressé, souriant un peu.

La petite bouche finement modelée, qui conservait depuis le matin un pli sérieux, se détendit légèrement.

Madel dit à mi-voix :

— Ton cousin a l'air très bon, et j'aime beaucoup ses yeux.

Les deux jeunes gens s'approchèrent, causèrent un instant avec les petites filles. Tout en parlant, Vital étendait le bras et atteignait des cerises, qu'il détachait d'un geste vif. Les beaux fruits roses et sucrés disparaissaient entre ses lèvres charnues, d'un rouge ardent, qui laissaient étinceler, en s'entrouvrant, la blancheur de dents superbes.

— Gourmand ! dit Constance. Si au moins tu demandais la permission à Madel ?

Il rit, et cette fois toutes ses dents se montrèrent.

— Ma foi, il est trop tard ! J'en ai déjà avalé une douzaine. Me les reprocherez-vous, petite amie ?

Il se pencha vers Madel. La gaieté vive, entraînante, riait au fond de ses yeux câlins, au coin de ses lèvres entrouvertes. Madel sourit en répondant :

— Oh ! pas du tout ! Prenez-en encore tant que vous le voudrez. Je sais que grand-mère en serait contente... Et vous aussi, Monsieur, prenez, si cela vous fait plaisir.

Bernard remercia, en déclinant l'offre. Vital dit avec une nuance d'ironie :

— Tu es un sage, qui ne goûte pas à tous les fruits, comme moi.

— La modération est une condition essentielle du bonheur, tu ne l'ignores pas.

Vital murmura :

— Oui, peut-être. Mais, bah !

D'un geste, d'une chiquenaude, il éloigna une mouche importune qui se jouait autour de lui, dans la lumière. Il s'assit sur le banc, près de Madel, et se mit à causer avec sa verve accoutumée. Bernard restait debout. La clarté étincelante éclairait ses cheveux blonds et sa physionomie pensive, où l'énergie se devinait, latente, sous la douceur un peu froide. Il regardait Madel de ce même air intéressé qu'il avait eu ce matin, devant l'église. L'enfant, en écoutant Vital, en lui répondant, reprenait l'expression vive et gaie qui lui était habituelle. Elle riait sans éclats, recueillie encore, tout imprégnée de ferveur tranquille dans cette gaieté même. Avec son bonnet de mousseline et sa robe longue, elle semblait une charmante petite miniature, surtout près de Constance, plus grande, plus forte et sans grâce.

De la maison, M^me^ Nisse appela :

— Allons, rentrez, mes enfants !

Ils s'engagèrent dans l'allée, que l'ombre couvrait maintenant tout entière. Bernard et Constance marchaient en avant. Madel venait derrière avec Vital. La physionomie de l'enfant

devenait subitement sérieuse, exprimait une sorte d'hésitation. Vital, près d'elle, s'avançait d'un pas nonchalant, en s'éventant avec son chapeau. Il sentit tout à coup sa main saisie par de petits doigts moites.

— Ecoutez, arrêtez-vous un peu... Je voudrais vous demander quelque chose...

Il s'immobilisa, en abaissant son regard à la fois amusé et intrigué sur le visage un peu rougissant.

— Quoi donc, Madel ?

— Puisque vous habitez Paris, vous connaissez peut-être papa ?

Un peu d'embarras s'exprima sur la physionomie du jeune homme. Il hésita, et dit enfin :

— Oui, je le connais. Pas depuis longtemps, par exemple. Il y a quelques mois, je l'ai rencontré chez des amis communs. Mon nom l'a frappé. Il m'a demandé : « Etes-vous de Bargenac ? » Quand il a su que j'étais le fils du docteur Nisse, il m'a dit : « Je me suis marié là-bas. »

Les grands yeux bruns, si gais tout à l'heure, devenaient très graves et s'attachaient sur lui avec un intérêt ardent. Madel demanda d'une voix un peu oppressée :

— Vous a-t-il parlé de moi ?

— Non, ma petite amie.

— Et... vous ne lui avez pas dit que vous me connaissiez ?

Vital fit un signe négatif. Il semblait toujours

un peu gêné, comme quelqu'un qui ne sait trop jusqu'à quelles limites il lui est permis de parler. Madel, très fine, saisit aussitôt cet embarras. Elle demanda néanmoins :

— Comment est-il ?

— Très bien encore, très aimable, très homme du monde. Il s'occupe beaucoup de musique, c'est un amateur remarquable.

— Alors, il est tout seul à Paris ?

— Mais... oui.

Madel secoua la tête.

— Je sais bien que vous ne me dites pas tout ce que vous savez. Mais j'aimerais mieux que vous me répondiez tout simplement : « Ecoutez, Madel, je ne peux pas vous en dire davantage. »

Elle parlait d'un petit ton sérieux, en regardant bien en face la physionomie mobile de Vital. La lueur d'or éclairait ses yeux graves, dont l'expression devenait singulièrement profonde, un peu ardente. Vital la considéra un instant, en silence. Il dit pensivement :

— Quand vous serez jeune fille, Madel, personne ne résistera à vos yeux.

Il vit un candide étonnement sur la physionomie de l'enfant. Alors il sourit en ajoutant :

— Vous avez bien raison de me faire ce reproche. Il était beaucoup plus simple, en effet, de vous dire que, connaissant par mes parents les raisons de vos aïeules, je me suis abstenu de parler

de vous à votre père. Et il ne m'appartient pas non plus de vous donner d'autres détails à son sujet.

Au bout de l'allée, Bernard et Constance se détournaient, en les appelant. La petite main de Madel serra celle de Vital.

— Je vous remercie de ce que vous m'avez appris. Mais j'ai eu tort de vous le demander. Je sais bien que grand-mère et bonne-maman agissent pour le mieux et que ce sont elles seules que je dois questionner.

— Bah ! c'est une bien petite faute, Madel ! Et après tout, il est très naturel que vous souhaitiez connaître quelque chose de votre père.

Elle hocha la tête.

— Non, pas en dehors d'elles. Aussi, je leur raconterai tout, ce soir. Surtout le jour de ma première communion, c'est très mal, vous comprenez ?

Dans l'ombre claire du soir qui venait, le visage enfantin frémissait un peu, les yeux s'éclairaient d'un pur reflet d'âme très blanche, de conscience toute droite. Une émotion grave vint transformer, pour un instant, la physionomie vivante et gaie de Vital. Il posa sa large main musculeuse sur la tête de Madel en murmurant :

— Vous n'êtes que blancheur. Il n'y a pas encore d'ombre dans vos yeux.

∴

Bernard Marsy revint aux grandes vacances, avec sa mère, cette fois. Ils passèrent quinze jours chez les Nisse. Mme Marsy vint faire une visite à la vieille maison. Elle était toute petite, comme grand-mère, toute mince, avec un fin visage qui se flétrissait un peu et des cheveux blonds coiffés en bandeaux très simples. La claire sérénité de son regard, le sourire discret de ses lèvres pâlies, la grâce tranquille de toute sa personne plurent beaucoup à Madel. Et Madel plut infiniment à la visiteuse. Elles se revirent les jours suivants, chez Mme Nisse. Dans le grand jardin tracé à l'anglaise, toujours garni de fleurs recherchées, Mme Marsy causa avec Madel, qui lui raconta sa vie dépourvue d'événements importants, sa jolie petite vie d'enfant très bonne et très heureuse. Elle dit comme elle aimait ses aïeules, et comme la vieille maison, le cher jardin plein de fleurs lui semblaient les lieux les plus beaux du monde. Mme Marsy murmura, en lui caressant les cheveux :

— Demandez à Dieu d'y rester le plus longtemps possible. Et gardez-les toujours, comme un refuge.

Vital, bien que toujours aimable et jovial, se montrait beaucoup moins disposé qu'aux vacances précédentes à amuser les petites filles. Mme Nisse disait d'un air soucieux : « Il a la tête ailleurs. »

Le docteur levait les épaules : « Eh ! laisse-le ce garçon. Il est d'âge à se conduire seul ! »

Quelques excursions furent organisées. Le sérieux Bernard se révéla très gai, plein d'entrain. Madel, quand elle marchait près de lui, avait une impression de sécurité singulière, et elle aimait à sentir sur elle le ferme et profond regard de ces yeux bleus dont grand-mère, qui en était décidément un peu amoureuse, disait avec enthousiasme :

— Ce sont des yeux où l'on voit l'âme.

Puis les Marsy partirent. Vital, quelques jours plus tard, quitta aussi la petite ville pour aller chasser chez un ami, dans la Corrèze. Madel reprit sa vie uniforme, entre les chères aïeules et Constance. Deux fois par semaine, elle allait chez M. Charminat. Cécile lui apprenait le piano et le solfège. Dans la grande pièce sombre résonnaient les notes chaudes de la voix de femme, les notes grêles de celle de l'enfant. La robe blanche de Cécile, son fin profil éclairait la pénombre. Ses belles mains agiles glissaient sur les touches. Des sons d'une douceur vibrante s'échappaient, se répandaient dans le salon à demi obscur, et de là au dehors, par les fenêtres ouvertes sur la cour étroite où le soleil n'atteignait que vers la fin du jour, pendant de courts instants.

Cécile accueillait toujours Madel avec la même bonté affectueuse. Mais l'enfant remarquait chez elle de fréquentes distractions, un air absent,

préoccupé. M. Charminat, lui aussi, semblait soucieux. Il confia un jour à bonne-maman :

— Figurez-vous que ma petite m'a demandé de la laisser entrer au théâtre ! C'est ce Parisien de Vital Nisse qui lui a insufflé cette idée, en lui assurant qu'avec sa voix elle obtiendrait des succès sans nombre. Ma Cécile, au théâtre ! Je me demande comment, avec son éducation sérieuse, elle a pu avoir ce désir. Mais à la façon dont je lui ai répondu, elle a bien vu qu'il serait inutile d'insister. D'ailleurs, après toutes les raisons dont j'ai appuyé mon refus, je suis persuadé qu'elle a rejeté loin d'elle cette idée. Quant à Vital, lorsqu'il reviendra à Bargenac, je le prierai de se dispenser de venir chez moi. Ce garçon-là est trop Parisien pour nous.

Bonne-maman demanda :

— Craignez-vous que Cécile ait un sentiment pour lui ?

Il leva les bras au plafond en murmurant :

— Le sais-je ? Je ne connais rien à ces cervelles de femmes ! En tout cas, mieux vaut qu'elle ne le voie plus, car Cécile Charminat, sans fortune, n'est pas un parti pour le fils Nisse. Et je ne voudrais pas voir ma petite souffrir de ça, vous comprenez ?

Pauvre père Charminat, avec quelle douceur attendrie, il prononçait ces deux mots : « Ma petite ! »

Et l'été passa. Les raisins se dorèrent dans le jardin de la vieille maison, bonne-maman et Madel cueillirent les poires qui s'en allèrent mûrir sur des claies, dans le fruitier qu'elles parfumèrent de leur senteur sucrée. Mélanie fit les confitures de coings et de pommes qui étaient sa spécialité, et les feuilles commencèrent de tomber, tout le long des allées, sur les plates-bandes, sur les bordures de buis, avec un petit bruit léger comme un frôlement d'ailes.

Un jour de la fin d'octobre, grand-mère reçut un mot de M. Charminat. Il disait : « N'envoyez pas Madel demain pour sa leçon. Je pars pour Paris. Tous mes hommages et mes excuses. »

Le lendemain, on sut que Cécile Charminat avait quitté Bargenac pour aller chanter au théâtre, à Paris.

Son père revint sans elle. Maintenant que le pas était fait, elle n'avait voulu rien écouter. M. Charminat parut subitement vieilli de bien des années. On ne le vit plus courir le long des rues, d'un air toujours pressé. Il semblait devenu très lourd, et ses grosses joues rouges pendaient un peu, ses yeux se creusaient, en devenant si tristes, si tristes, que Madel, quand elle arrivait pour prendre sa leçon, avait toujours envie de lui sauter au cou pour le consoler. L'admiration de l'enfant pour la jolie Cécile s'était complètement évanouie. Ce fut sa première grosse désillusion. Elle se souvint que

bonne-maman l'y avait en quelque sorte préparée. Alors elle pensa avec un peu d'effroi : « Est-ce que c'est toujours ainsi, dans la vie ? »

***

Les années qui suivirent furent sans événements marquants pour Madel. Bonne-maman continuait son instruction, puis elle la menait chez les pauvres et lui apprenait à soigner les malades. Madel, compatissante et bonne, était très aimée. Elle se montrait infirmière adroite, et bonne-maman lui confiait peu à peu ses petits secrets de fabrication d'onguents et d'élixirs.

Grand-mère lui apprenait à broder. L'été, dans le jardin parfumé de senteurs innombrables, l'hiver, dans la salle bien chaude, la fillette travaillait près de ses aïeules. Parfois, M. le curé venait un instant, ou bien une vieille amie, ou encore M^me^ Nisse et Constance. Madel faisait avec celles-ci de longues promenades qui plaisaient à sa jeunesse vive et saine. Elle aimait respirer l'air pur des plaines, courir le long des sentiers, contempler les horizons dorés qui arrêtaient la vue, dans la campagne où les conduisait M^me^ Nisse. Et quand elle rentrait, avec toute la vie et toute la lumière du jour dans les yeux, quand elle avait quitté sa robe de sortie pour celle d'intérieur, elle venait s'asseoir dans la salle, près de la fenêtre

qui donnait sur la petite place en face de l'église. Elle regardait l'ombre envahir le vieux portail, les derniers rayons du jour traîner sur les cintres de pierre noircie, sur les figures naïves et fortes sculptées par un imagier inconnu. En voyant une expression de rêve profond dans les yeux de l'enfant, grand-mère demandait :

— A quoi songe ma petite-fille ?

Madel répondait :

— Je pense au vieux temps, grand-mère. Je pense à ceux qui ont bâti cette église, et à tous ceux qui ont passé par cette porte, depuis tant d'années. J'aime cela.

Grand-mère disait avec un petit sourire d'émotion :

— C'est bien, enfant. Quelque chose de nos morts lointains vit, en effet, dans ces pierres, comme dans la terre que nous foulons, et dans l'air du pays. C'est un peu de leur pensée, un peu de leur âme. C'est un cœur qui bat, et que nous devons écouter, parce qu'il est la vie profonde de la France. Aime toujours nos vieilles pierres, Madel, aime nos campagnes, tâche d'entendre toujours ce qu'elles disent aux âmes qui pensent, aux vraies âmes de France.

Madel continuait ses leçons avec M. Charminat. Elle devenait sa plus chère élève, « sa précieuse petite artiste » comme il l'appelait. Maintenant, avec le consentement des aïeules, il lui apprenait

l'orgue. Vers le soir, quand le jour tombait, Madel arrivait à l'église où l'attendait son professeur. Ils montaient tous deux le petit escalier raide, tandis que Boursier, le souffleur, un gros garçon un peu faible d'esprit, prenait place à son poste. Dans la tribune que l'obscurité envahissait déjà, Madel s'asseyait devant l'orgue. Sous ses petits doigts, des sons puissants surgissaient, s'enflaient, remplissaient toute l'église silencieuse. M. Charminat, près d'elle, dirigeait son jeu. Puis il prenait sa place, et de larges harmonies se répandaient, comme des vagues immenses, entre les nefs désertes où la nuit tombait. Madel allumait les lampes de l'orgue. Leur clarté jaune tremblotait sur les mains noueuses de M. Charminat, sur son visage empourpré, sur la délicate figure d'enfant penchée vers lui. Les ombres s'amoncelaient au fond de la tribune. En bas, elles envahissaient les petites chapelles et la nef elle-même, la longue nef aux piliers de granit qu'un dernier reflet de jour sur les verrières de l'abside éclairait plus tardivement. La lueur rouge de la lampe du tabernacle trouait seule l'obscurité, jusqu'à l'instant où le sacristain arrivait, en traînant ses pieds, et allumait deux lampes, qui faisaient deux maigres halos de lumière, l'un au bas de la nef, l'autre près du transept. Tout le reste du grand vaisseau demeurait dans la nuit.

C'était l'heure aimée de Madel. En se penchant

à la balustrade de la tribune, elle voyait toute cette profondeur obscure au-dessous d'elle, et ces faibles lumières qui vacillaient dans l'ombre. Elle pensait alors à une parole dite un jour par un prédicateur de passage : « La lumière de Dieu paraît se perdre dans toutes les ténèbres du monde. Mais les ténèbres passeront, et la lumière sera toujours là. » Son âme d'adolescente attentive et chercheuse méditait longuement, en ces moments où elle se trouvait solitaire. Près d'elle, l'orgue mugissait. Sous les doigts du musicien s'échappait un chant sombre, comme toute cette nuit qui était là. Des larmes, des sanglots étouffés y passaient, avec des murmures, et Madel songeait : « Il pense à sa fille. » Puis la sourde plainte devenait une supplication. Toute la douceur pathétique d'une tendresse déçue et inconsolée se répandait en ondes harmonieuses jusqu'à l'autel silencieux où Dieu veillait. Et Madel se disait : « Il prie pour sa fille. »

Cécile, sous le nom de Cécile Drake, qui était celui de sa grand-mère, une Anglaise, devenait une étoile de l'Opéra. M. Charminat ne parlait jamais d'elle. Il continuait à donner ses leçons, il s'occupait avec la même conscience de tous ses élèves. Mais son bon rire jovial n'existait plus, et ses yeux s'enfonçaient dans une tristesse sans bornes, dans une obsédante pensée.

Constance restait la plus intime amie de Madel.

Elles conservaient l'une pour l'autre cette même affection sans élans par laquelle elles avaient débuté, mais qui se fortifiait, qui se muait en un tranquille et solide attachement. Madel, délicate et intuitive, savait ménager la susceptibilité de Constance, qu'elle considérait comme une infirmité morale dont elle plaignait son amie d'être affligée.

Vital venait toujours aux vacances. Il était reçu docteur maintenant et s'était établi à Paris. Puis, un jour, à la suite d'une scène violente avec sa belle-mère, dont Constance ne put savoir le motif, il partit en déclarant qu'il ne remettrait plus les pieds à Bargenac. Ce fut son père qui, deux ou trois fois par an, alla le voir à Paris. Pendant ces jours-là, Mme Nisse pleurait beaucoup et venait travailler à la vieille maison en poussant des soupirs sans nombre. Grand-mère disait :

— Allons, allons, soyez donc raisonnable, ma chère petite !

Mme Nisse soupirait encore plus fort en ripostant avec une amertume sarcastique :

— Je le connais, allez, je le connais, le cœur des hommes !

Madel regretta beaucoup de ne plus voir Vital dont la bonne humeur et l'entrain égayaient fort les jours de vacances et qui se montrait si fraternellement aimable pour elle. Mais la tendre affection de ses aïeules, l'amitié de Constance, le travail

et les devoirs de piété suffisaient à remplir sa vie, à satisfaire son petit cœur aimant, et le jeune docteur Nisse fut bientôt un peu oublié.

***

Il arriva, un jour d'été, que Madel eut seize ans. Elle semblait encore une petite fille avec ses jupes courtes et sa natte flottante. Ses yeux laissaient voir toute la pureté de son âme et toute la douce ardeur de sa nature. Dans la vieille maison elle était comme un souffle vivifiant qui galvanisait les aïeules. Grand-mère ne marchait plus guère, maintenant, mais elle restait gaie et d'esprit net. Bonne-maman avait des malaises fréquents. Madel la soignait avec un dévouement très tendre et se rassurait en l'entendant dire :

— Ce n'est rien, mignonne. C'est la lourdeur de l'âge qui vient.

Un soir de l'hiver qui suivit, en revenant de l'église, elle tomba comme une masse au seuil de la porte. On la porta sur son lit, le docteur Nisse fut mandé. Mais tout était fini.

Grand-mère, assise près du lit, appuyait son front sur la main glacée et gémissait doucement. De temps à autre elle murmurait :

— Ma petite !... Ma petite fille !

De grosses larmes glissaient sur le vieil ivoire de ses joues. Madel, agenouillée, se serrait contre

elle. Des sanglots l'oppressaient, s'échappaient par instants de sa gorge sèche. Sans se lasser, elle regardait le beau visage immobile, devenu très blanc et qui conservait la souplesse de la chair vivante. Bonne-maman semblait sourire — elle qui souriait si peu durant sa vie.

Puis on l'emporta ; l'Eglise répandit sur elle ses prières, le caveau de famille la reçut au fond du cimetière enclos de peupliers et sa place demeura à jamais vide dans la vieille maison où rentraient seules grand-mère et Madel.

Grand-mère, à partir de ce moment, ne quitta plus sa chambre. Elle se blottissait au coin du feu en disant : « J'ai toujours froid. » Ses yeux ne se détournaient guère du fauteuil dans lequel aimait à s'asseoir bonne-maman. Madel, surmontant son chagrin, essayait de la distraire. Elles ne se quittaient pas, en dépit des gronderies du docteur Nisse, qui trouvait peu satisfaisante la mine de la jeune fille et voulait qu'elle sortît avec Constance.

— Va, mignonne, va, disait grand-mère qui n'était pas égoïste et s'inquiétait aussitôt pour sa petite-fille.

— Non, grand-mère chérie, je reste avec vous. Ce sont des exagérations du docteur, vous savez bien !

Grand-mère se laissait convaincre. Elle s'affaiblissait d'ailleurs tous les jours. Madel s'en apercevait et c'était pourquoi elle voulait perdre le

moins possible de ces instants où l'aïeule bien-aimée se trouvait encore là. Après, elle aurait bien le temps de songer à elle, puisqu'elle serait toute seule.

Toute seule ! Quel frisson de douleur courait en elle, à cette pensée !

Un soir, grand-mère, qui paraissait somnoler près du feu, redressa tout à coup la tête :

— Madel, il faut que je te dise quelque chose.

La jeune fille tricotait, seul ouvrage que lui permît la lumière très atténuée exigée par l'affaiblissement de la vue chez la vieille dame. Elle s'interrompit, quitta sa chaise et vint s'asseoir sur un coussin, aux pieds de l'aïeule.

Grand-mère étendit sa main ridée, qu'elle posa sur les cheveux bruns, souples et bouclés toujours, puis sur le jeune front levé vers elle.

— Petite chérie, il faut que je te parle de ton père.

Madel ne put retenir un tressaillement. L'aïeule soupira et dit d'une voix qui tremblait :

— Oui, il faut que tu saches... Bonne-maman et moi, nous pensions qu'une de nous deux, au moins, serait là encore quand tu atteindrais tes dix-huit ans. Alors, nous aurions demandé ton émancipation et tu aurais été libre de te retirer dans un couvent, en attendant que tu te maries ou que tu sois d'âge à pouvoir vivre seule ici. Tandis que si je m'en vais maintenant, ton père voudra

sans doute s'occuper de toi, et peut-être t'emmener chez lui.

Les mots s'entre-choquaient entre les lèvres tremblantes. La main froide s'appuyait fortement sur le front de Madel. Du regard, la jeune fille interrogeait avec un peu d'angoisse. L'aïeule reprit avec effort :

— Ta mère est morte un an après ta naissance. Dix-huit mois plus tard, ton père se remariait. La femme qu'il épousait, très riche, était une divorcée.

Madel eut un brusque mouvement. Elle rougit, et une exclamation douloureuse s'échappa de ses lèvres.

— Oh ! est-ce possible !

L'aïeule soupira longuement. Ses doigts caressèrent le jeune front qui se penchait. Contre ses genoux, elle sentit frissonner le corps souple de Madel.

— Oui, il a fait cela. C'était une nature faible, sans convictions profondes. Et il aimait le luxe, la vie facile. Il n'est pas foncièrement mauvais, Madel, ne pense pas cela. Mais c'est un faible, je le répète, et il veut jouir. Aussitôt ce second mariage, il abandonna la position qu'il occupait dans une banque bordelaise, et depuis lors il mène une vie très mondaine, en s'occupant aussi beaucoup de musique. C'est Vital Nisse qui m'a raconté cela. La personne que ton pauvre père a épousée

est de bonne famille, mais complètement irreligieuse, très dépourvue en outre de sens moral. Elle a un fils et une fille de son premier mariage, et une fille du second. Ses relations sont fort mêlées, toujours d'après Vital, et l'on pratique dans son entourage une indulgence sans bornes pour toutes les tares morales. C'est un milieu mauvais, un milieu dangereux, et tu comprends, ma petite fille...

Elle s'interrompit encore, en suffoquant un peu. Ses doigts glissaient sur le visage de Madel. Les lèvres brûlantes de la jeune fille s'y appuyèrent, en un lent baiser.

— ... Quand ta pauvre maman est morte, ton père t'a laissée à nous. Lors de ce triste mariage, il nous écrivit que, pour compenser la peine qu'il savait nous faire ainsi, il s'engageait à nous abandonner entièrement ton éducation, sans jamais chercher à te voir. Il a tenu parole. Mais cependant, nous craignions toujours... Et nous avions recommandé à Vital de ne jamais parler de toi, de ta gentillesse, de tes qualités charmantes. S'il avait voulu t'avoir, ne fût-ce qu'un mois dans l'année... un mois dans ce milieu, Madel, toi que nous entourions de tant de soins pour éviter toute ombre sur ta petite âme blanche !

Des braises croulèrent doucement dans l'âtre avec un bruit léger. Quelques étincelles jaillirent, et leur lueur éclaira furtivement le visage empour-

pré de Madel, ses yeux pleins d'un pénible émoi, son buste gracile appuyé contre l'aïeule. La jeune fille murmura :

— Je comprends tout, grand-mère...

— Oui, tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi tu n'as pas connu ton père ? Mais maintenant, quand je ne serai plus là...

Madel appuya son front sur les genoux tremblants.

— Grand-mère !

La petite main ridée caressait toujours les cheveux bruns. Le visage de l'aïeule frémissait un peu, dans la pénombre où se noyaient ses traits flétris. Grand-mère dit d'une petite voix toute chevrotante :

— Il faut y penser, chérie. Il faut être courageuse. Tu tâcheras d'obtenir que ton père te laisse prendre gîte dans un couvent. Il est très possible, même presque certain qu'il ne s'y opposera pas, car je suppose que tu seras plutôt une gêne pour lui, pour eux tous. Tu auras une petite aisance, de quoi vivre bien simplement, et tu pourras conserver la vieille maison. Un jour, tu te marieras. Choisis un honnête garçon, et un bon chrétien comme toi, Madel. Défie-toi surtout des enjôleurs. Tu es jolie, ma mignonne, et on te le dira peut-être. Prends garde, car tout homme qui admire n'est pas pour cela même celui qui aime — du moins comme tu voudras être aimée. Et puis...

Elle s'interrompit, respira avec effort, et reprit d'une voix plus basse :

— Et puis, si, ce qu'à Dieu ne plaise, ton père voulait t'emmener là-bas, te faire vivre au milieu de cette famille, souviens-toi toujours de ce que tu as appris ici. Pense à la vieille maison, et à l'église où tu as prié.

Madel s'appuya plus fort contre elle. Tout son jeune corps frémissait. Elle murmura avec angoisse :

— Grand-mère ! Grand-mère !

Les tisons noircissaient dans l'âtre, en faisant entendre un crissement léger. La lumière voilée de la lampe répandait un reflet mêlé d'ombre sur le visage désolé de Madel. Les doigts de l'aïeule glissèrent de nouveau sur le front palpitant, et y tracèrent une croix.

— Dieu est avec toi, petite enfant chérie...

Grand-mère s'éteignit doucement, un soir de mars très froid où la neige tombait en flocons légers aussitôt fondus. Elle partit comme elle avait vécu, tranquillement, pieusement, avec la foi vivante et sereine qui avait dirigé toute son existence.

M^me^ Nisse et Constance assistèrent Madel dans ces pénibles moments. Mais elles étaient incapables d'atténuer le chagrin de ce jeune cœur, qui voyait pour la seconde fois disparaître une de ces tendres et protectrices affections maternelles que rien ne remplace. Quand le couvercle du cercueil se fut

abaissé sur le fin visage flétri, couleur de cire pâle, Madel pensa dans un afflux de douleur : « Je n'ai plus personne sur la terre. »

Le matin des funérailles, comme elle descendait tout enveloppée de crêpe, pour gagner le salon, elle vit un inconnu debout près du cercueil placé au milieu du vestibule. La vacillante clarté jaune des cierges se jouait sur le mince visage fatigué, sur la barbe brune et frisée, sur le pardessus noir au large col d'astrakan. Madel s'arrêta instinctivement au bas de l'escalier. Elle savait que son père avait été prévenu. Cet inconnu devait être lui. Une angoisse, un émoi pénible l'immobilisèrent. Lui fit quelques pas et dit :

— Etes-vous Madel ?

Elle répondit d'une voix qui tremblait un peu :

— Oui... Monsieur.

— Je suis votre père.

Il lui tendit la main. Elle y posa la sienne, enserrée dans un gant de laine noire. Et elle balbutia :

— Vous venez en une triste circonstance.

Elle avait conscience qu'un regard curieux l'enveloppait, cherchait à percer l'ombre répandue sur elle par le long voile de deuil. M. Breuil dit poliment :

— J'aurais aimé, en effet, qu'il en fût autrement.

Il fit une pause, et ajouta :

— Je suis, malgré tout, heureux de vous connaître, ma fille. Mais pourrais-je vous demander de lever votre voile, afin que je vous voie mieux ?

Elle obéit, et son visage apparut dans la pénombre du vestibule que traversait le tremblant reflet des lumières mortuaires.

M. Breuil eut une légère exclamation.

— Mais c'est Colette à seize ans ! Ce sont ses traits, ses yeux...

Il posa la main sur l'épaule de Madel et pencha la tête pour la considérer mieux. Les grands yeux bruns, un peu gênés par cet examen, rencontrèrent un regard très vivement intéressé.

— Ses yeux... non, pas tout à fait. Colette n'avait pas cette expression. Mais vous êtes très jolie, Madel... vous êtes mieux que jolie.

Elle murmura :

— Oh ! que m'importe !... Que m'importe !

Etaient-ce les paroles qu'il devait dire devant ce cercueil, quand il pouvait voir sur son visage la trace des larmes brûlantes versées près de la morte ? Toute la délicate sensibilité de Madel se révoltait. Elle se recula un peu en demandant avec une froideur qu'elle ne put maîtriser :

— Désirez-vous prendre quelque chose, mon père, avant... la cérémonie ?

— Merci, mon enfant, j'ai déjeuné dans le train. Et d'ailleurs, je mange fort peu. Ma santé

est précaire, mon estomac fort délabré. La vie de Paris est épuisante.

Elle le regarda plus attentivement. Les traits, qui avaient une certaine finesse, se creusaient, s'amincissaient ; des rides sillonnaient ce visage. Quelques fils blancs se montraient dans la barbe et dans les cheveux assez rares savamment ramenés sur les tempes. Les yeux s'enfonçaient un peu, clignotants et ternis, sous l'ombre des paupières lourdes.

Par la porte de la rue grande ouverte, les premiers groupes de connaissances entraient. Madel gagna le salon avec son père. Il se tint debout près d'elle, tandis qu'elle recevait les condoléances de ces gens à peine connus, car les aïeules de Madel, en dehors des Nisse, du curé et de deux ou trois vieilles dames, n'entretenaient de relations intimes avec personne. On regardait curieusement M. Breuil. Lui considérait d'un œil indifférent ces étrangers, et, de temsp à autre, laissait errer son regard autour de lui, sur les vieux meubles sans style, sur les tentures de reps marron fané. Puis il le ramenait sur la forme mince debout près de lui, cachée sous son voile et son long châle de deuil.

Grand-mère quitta pour la dernière fois la vieille maison, elle entra, pour la dernière fois aussi, dans la nef sombre où si souvent elle avait prié. Puis, par des chemins couverts d'une neige

fine qui fondait sous les pas, elle fut portée jusqu'au petit cimetière, tout blanc ce matin. Quand la bière eut disparu dans le caveau, Madel, jusque-là presque inconsciente, eut l'impression atroce que tout était bien fini, qu'elle était seule.

Elle revint avec son père et les Nisse. Constance avait glissé son bras sous le sien. Mais elle ne lui parlait pas. Un jour elle lui avait dit : « Je ne sais pas consoler. » Cependant, sa sympathie un peu froide était bonne quand même, dans cette détresse du cœur. Mme Nisse marchait près des jeunes filles, en écoutant avec une impatience visible son mari et M. Breuil qui parlaient de Vital. M. Breuil disait :

— Notre médecin est mort l'année dernière et j'ai pris pour le remplacer votre fils, dont un de mes amis me faisait de grands éloges. Il paraît, en effet, fort capable, et ma femme en est très satisfaite.

Le docteur répliquait, avec son rire jovial :

— Oui, oui, c'est un bon travailleur, et qui arrivera, je l'espère. Je savais qu'il soignait Mme Breuil. Il m'a dit aussi avec quelle amabilité il était reçu chez vous.

— Mais oui, il nous plaît beaucoup. Sa gaieté, son entrain ne nuisent en rien à son habileté professionnelle, qui est grande.

Une mince couche de neige couvrait ce matin le toit de la vieille maison. Le dégel commençait, et

des gouttes d'eau glacée tombaient tout le long du logis, comme des larmes. Madel frissonna un peu, en entrant dans le vestibule où demeurait encore l'écœurante odeur de la cire chaude. Des débris de fleurs jonchaient le dallage, parmi la boue séchée laissée là par les chaussures de tous ceux qui étaient entrés ce matin. Mélanie apparut au seuil de la salle à manger. Une sorte d'émotion détendait ses traits durs. Elle dit d'une voix adoucie :

— Si Mademoiselle veut déjeuner, c'est prêt.

M. Breuil aida sa fille à enlever son chapeau et son châle. Ils s'assirent tous deux dans la salle à manger. Lui semblait nerveux et las, elle sentait son cœur si gonflé qu'elle craignait à tout instant d'éclater en sanglots. Ils échangèrent quelques phrases banales, en touchant à peine aux mets présentés par Mélanie. Le jour assombri de la salle les enveloppait d'une ombre funèbre. Par moments, le buste de Madel fléchissait, comme courbé sous le poids de toute cette douleur qui enserrait son cœur. Miquet, le vieux chien, s'appuyait contre elle et levait ses yeux ternis, son museau roux, qu'elle effleurait d'une caresse. Les chats, avec des mouvements veloutés, rôdaient autour de la table, venaient frôler la robe de deuil. C'était l'habituel tableau familial — mais il y manquait celle qui en était le centre et l'âme.

En se levant de table, M. Breuil dit :

— Il faut que nous causions, Madel.

C'était le moment redouté, où le sort de Madel allait se décider. Elle eut un petit frisson, mais dit avec calme :

— Quand vous voudrez, mon père.

Ils s'assirent près de la cheminée, où pétillaient de grosses bûches de chêne. M. Breuil s'enfonça dans le grand fauteuil de cuir — le fauteuil de grand-mère. Le cœur de Madel se serra un peu plus. En fermant un instant les yeux, elle évoqua la mince silhouette assise là, et la douce figure ridée aux yeux de tendresse sereine. Puis, un peu plus loin, dans le fauteuil de tapisserie, c'était la corpulente personne de bonne-maman, son visage coloré, ses yeux mélancoliques et sérieux.

La voix légèrement nasillarde de M. Breuil s'éleva...

— Je vous avoue, mon enfant, que je n'ai pas encore songé à ce que je ferais de vous. Je ne vous connaissais pas, et je ne pensais pas vous trouver telle que vous êtes. Il faut me laisser le temps de réfléchir, de consulter ma femme...

Madel souleva ses paupières, en disant avec une vivacité frémissante :

— Laissez-moi ici, mon père ! Avec Mélanie...

— Vous êtes bien jeune pour cela. Une telle solution me paraît impossible. Mais nous pouvons tout au moins l'adopter provisoirement, jusqu'à ce que nous ayons pris une décision ferme à votre

sujet. Vous passerez ainsi le temps de votre grand deuil. Ensuite, nous verrons, nous verrons.

Il se pencha un peu, étendant vers l'âtre ses mains maigres et blanches, aux veines saillantes. La lueur des flammes dansa sur son teint bis, sur son front dénudé.

— Je pourrais me retirer dans un couvent, en attendant qu'il me soit possible de vivre seule.

Il tourna la tête et la regarda. Une sorte de sourire ironique entrouvrit ses lèvres pâles.

— Un couvent !... Ma chère enfant, laissez-moi vous dire qu'il est temps pour vous de sortir de ce milieu... excellent, je ne le nie pas, mais un peu... rigide. Vos aïeules étaient les meilleures femmes du monde, je ne doute pas qu'elles n'aient fait de vous une petite perfection... mais la perfection peut devenir fort ennuyeuse, Madel.

Les mains de Madel, croisées sur ses genoux, frémirent un peu. Sous les paupières qui battaient, les grands yeux bruns s'emplirent d'un émoi douloureux, en se détournant du regard doucement narquois de M. Breuil.

— ... Il faut que vous connaissiez le monde, ma fille. Puis, nous vous marierons de bonne heure. Vous n'avez qu'une bien petite dot — car je pense ne rien vous apprendre en vous disant que je n'ai personnellement aucune fortune ? Mais vous êtes charmante. Nous vous trouverons un mari bien posé, et riche.

Elle éleva un peu la main droite, dans un geste de protestation.

— Oh ! ne pensons pas encore à cela, mon père !

— Nous avons le temps, en effet. Mais il faut vous former, vous rendre plus moderne. Vous devez être une petite nonne, Madel. Je vois cela dans vos yeux.

Une rougeur vive éclaira le teint mat de Madel. La jeune fille se redressa un peu, d'un souple mouvement qui fit onduler son buste sous le corsage noir. Et elle dit fermement :

— Je suis une chrétienne pratiquante, mon père.

Il détourna un peu son regard des yeux qui exprimaient tant de claire droiture, et murmura :

— Oui, je sais... naturellement.

Ses doigts maigres tapotaient son genou. Dans le foyer, les langues de flammes se tordaient autour du bois rugueux et sifflaient doucement. Leur lueur fugitive glissait parfois sur le visage altéré de Madel, sur les boucles soyeuses de ses cheveux.

— Dites-moi un peu, mon enfant, ce que vous faisiez ici, ce que vous avez appris.

Laissant dans l'ombre les douces joies d'affection — celles-là étaient des souvenirs qui ne devaient pas être profanés — elle parla de ses occupations, de ses études. M. Breuil dit avec satisfaction :

— Ah ! vous êtes musicienne ! Je connais un peu Charminat, il a joué à notre mariage. C'est un excellent artiste. Si vous venez à Paris, je demanderai pour vous des leçons à Jardel, le célèbre violoniste, dont je suis l'ami. Et nous ferons de la musique ensemble. Liette, votre sœur, n'a aucune disposition, et le jeu brillant mais inexpressif de Florine, la fille de ma femme, ne me plaît guère.

Les épaules, le visage de Madel frémirent un peu, à cette évocation des étrangères contre lesquelles l'avait prévenue grand-mère. Elle murmura :

— Je ne suis pas faite pour vivre là-bas. Vous me laisserez ici, n'est-ce pas, mon père ?

Il hocha la tête.

— Ce n'est guère possible, je vous le répète. Mais nous y réfléchirons.

Il repartit quelques heures plus tard. L'atmosphère de la vieille maison semblait lui peser. Là où tant de saines traditions, tant de forte et intangible morale avaient répandu leur parfum, son âme veule, flétrie par d'incessantes abdications de conscience, éprouvait le sourd malaise du remords.

Et Madel, seule dans les grandes pièces désertes, seule dans le jardin où la vie renaissait, vit s'écouler les mois dans la crainte poignante du lendemain, qui lui apporterait la décision de son père.

Elle espérait beaucoup cependant que Mme Breuil ne se soucierait pas de s'embarrasser d'elle. C'était aussi l'opinion du curé de Saint-Front, des Nisse, de M. Charminat. M. Breuil écrivait de temps à autre un petit mot hâtif, à peine lisible. Il disait : « Je pense à toi, ma fille. Mais nous n'avons encore rien décidé. Ma femme est très souffrante. Tâche de te distraire un peu. »

Se distraire ! Non, Madel vivait avec le souvenir de ses aïeules. Mais elle s'était remise énergiquement au travail, qu'elles lui avaient montré comme le dérivatif des peines de l'âme. Elle allait voir les pauvres de bonne-maman, et soigner les malades. Puis, aux heures claires du matin, et le soir, quand les nefs s'emplissaient de nuit, elle venait prier là où elles avaient prié. Le coussin de velours grenat, posé sur le prie-Dieu de grand-mère, gardait l'empreinte de ses genoux. Le livre de bonne-maman, à la tranche jaunie, s'ouvrait de lui-même aux prières pour les morts. Madel sentait s'apaiser ici l'amertume de sa souffrance, dans la douceur du cœur à cœur avec Dieu. Les âmes chères lui semblaient plus proches — plus proches même que dans les chambres de la vieille maison, que dans la salle où elles avaient vécu tant d'heures, et où tout les rappelait.

Septembre finissait lorsque Madel reçut une lettre de son père. Il lui annonçait qu'il viendrait

la chercher quinze jours plus tard pour l'emmener à Paris.

Elle se trouvait dans le jardin, tout au fond, près des treilles garnies de lourdes grappes. Quand elle eut fini de lire, la feuille glissa de ses mains, qui se joignirent lentement. Son visage frémit un peu dans la clarté chaude de midi et l'éclat vivant que le soleil avait mis dans ses yeux s'évanouit. Elle s'appuya au mur, qui brûlait. Quelques feuilles s'affaissèrent sous son épaule. D'autres s'agitèrent sur ses cheveux, frôlèrent son front. Une abeille, dérangée par ce mouvement, sortit d'une grappe et bourdonna furieusement, un instant. Puis, rassurée devant l'immobilité du visage pâli, elle disparut de nouveau entre les grains d'un vert ambré, gonflés de suc.

Mélanie, qui avait apporté la lettre et feignait d'arracher de l'herbe dans une allée voisine, se redressa en demandant :

— Est-ce que Monsieur fait partir Mademoiselle ?

Sans bouger, Madel répondit :

— Oui, Mélanie, mon père m'emmènera dans quinze jours à Paris.

Une vague émotion passa dans les yeux pâles de la servante. Elle fit deux pas vers Madel, en ramenant contre sa taille le bas de son tablier, dans lequel gisaient quelques herbes.

— Vrai, Monsieur aurait bien pu laisser Made-

moiselle ici ! Je ne croyais pas tout de même qu'il l'aurait emmenée là-bas.

Madel murmura :

— Moi non plus.

— Et qu'est-ce que Mademoiselle fera là ? Elle ne connaît rien aux manières des Parisiennes. Ici, elle est bien tranquille, et personne ne lui ferait de mal.

Madel dit lentement, d'une voix qui tremblait un peu :

— Je ne suis pas libre, je dois faire ce que veut mon père.

La servante s'éloigna en marmottant. Madel suivit d'un regard machinal sa silhouette claudicante, qui étendait sur la terre ensoleillée une grande ombre en mouvement. Un peu de brise faisait flotter la longue queue du mouchoir blanc qui coiffait ses cheveux roux. Elle disparut au détour d'une allée. Alors Madel se redressa. Elle regarda autour d'elle, dans la clarté dorée où dansaient des moucherons. Et toute cette lumière éclaira la désolation de ses yeux que les larmes mouillaient, lentement, comme une rosée.

∴

Pendant les jours qui suivirent, Madel voulut revoir tous les lieux aimés. Avec M^me^ Nisse et Constance, elle refit ses promenades favorites, elle

emplit son regard de la vue des grands prés tranquilles, des bois déjà jaunissants où l'air sentait les champignons et la mousse fraîche, des petits sentiers tortueux qui escaladaient les collines, entre les chênes. La douceur de l'automne s'étendait sur les campagnes, que l'été avait brûlées, et qui devenaient brunes, blondes, rousses, en s'enveloppant de sérénité lumineuse. Madel songeait : « Quand reverrai-je tout cela ? » Et son cœur se serrait si fort qu'elle sentait un petit étouffement d'angoisse lui monter à la gorge.

A la nuit tombante, elle entrait à l'église. M. Charminat l'attendait. Jusqu'au bout, il voulait lui donner ses leçons. Le pauvre homme n'avait pu dissimuler sa désolation en apprenant le départ de Madel.

— Vous aussi !... vous aussi ! gémit-il. Paris vous prend... Paris prend tout.

Longtemps, sous leurs doigts, l'orgue répandait ses sons larges qui emplissaient le vaisseau obscur. Madel, pour un peu de temps, oubliait son chagrin, son effroi du lendemain, comme le père abandonné oubliait un instant, dans son émoi d'artiste, dans l'inspiration brûlante de son cerveau vibrant, l'inconsolable douleur de la vie. Puis Madel rentrait dans la maison silencieuse. Elle s'asseyait dans la salle, devant les fauteuils vides à jamais des formes familières qui s'y étaient reposées tant d'années. Le tricot de grand-mère restait là, inachevé, sur

la petite table de marqueterie qu'elle aimait et dont Madel était chargée de frotter les cuivres, chaque jour. Sa chaufferette se blottissait au coin de l'âtre, attendant les pieds menus chaussés de drap noir, qui jamais plus ne s'y poseraient. Madel étouffait ses sanglots, en songeant que tout ce passé ne reviendrait pas et qu'elle devait marcher vers l'avenir — l'avenir avec son père, avec la famille de son père.

Au jour, elle parcourait les grandes pièces déjà froides, désertes pour tout autre, mais où elle sentait autour d'elle comme la caresse de leurs âmes. Elle descendait au jardin, longeait les plates-bandes que l'automne défleurissait. La brise agitait les collerettes blanches des grandes marguerites, qui se fanaient un peu. Des dahlias orangés et pourpres penchaient leurs têtes lourdes, balancées lentement. Les feuilles du vieux marronnier se détachaient, voltigeaient, et Madel, au passage, en froissait toujours une sous ses pas. Une odeur de poires mûres et de coings se mêlait à celle des feuillages mourants, à la senteur un peu âcre des fleurs d'automne. Madel pensait : « Le printemps reviendra ici, et je n'y serai pas. »

La veille de l'arrivée de son père, elle monta pour la dernière fois au cimetière. M. Breuil aurait peut-être jugé correct de l'accompagner, s'il eût été là. Et elle voulait faire cette visite seule.

Elle pria longtemps devant l'épaisse dalle grise

qui recouvrait les restes de sa parenté maternelle. Puis elle enleva une à une les petites feuilles jaune pâle, détachées des peupliers, et que le vent apportait jusqu'à la pierre tombale. Elle s'attardait, ne pouvant s'arracher à cette tombe dont on allait l'éloigner. L'air vif, presque froid, soulevait son long voile et rosait la claire matité de son teint. Ses yeux tristes regardaient la lourde dalle, où la croix s'étendait en relief. Madel songeait : « Si Dieu me faisait mourir, je serais heureuse. J'ai peur de la vie. »

Elle s'agenouilla une dernière fois, pria encore avec sa fervente simplicité d'enfant. Ses mains s'appuyèrent sur la pierre froide, et elle frissonna un peu, en se remettant debout. Lentement, elle descendit l'allée. Ses yeux étaient pleins de larmes, qui les obscurcissaient. Elle ne vit que lorsqu'elle fut tout proche d'eux le curé et M. Charminat qui causaient près d'une tombe.

Elle les salua au passage. Le prêtre l'arrêta en demandant :

— Vous venez de faire vos adieux là-bas, pauvre enfant ?

Elle répondit d'une voix qui faiblissait :

— Oui, ma dernière visite, Monsieur le curé.

Les larmes glissaient sur ses joues. M. Charminat se pencha et posa sur son bras sa grosse main noueuse, qui tremblait très fort.

— Madel, Madel, prenez garde !... Oh ! mon

enfant, ma pauvre petite enfant si blanche ! Pourquoi vous enlève-t-on à nous ? D'autres sont parties volontairement, mais vous...

Sa voix se perdit dans un son rauque. Sous la poussée de l'émotion, son visage se congestionnait, ses grosses lèvres tremblaient sous la moustache grise en broussailles. Il regardait Madel avec une sorte d'effroi tragique. Et elle frémit, car elle retrouvait chez lui un rappel de sa propre angoisse, de cette terreur de la vie et de l'inconnu qui saisissait sa jeunesse ignorante, depuis peu de temps.

Elle murmura :

— Moi aussi, j'ai peur...

Le prêtre dit avec une fermeté douce :

— On ne doit jamais avoir peur quand on a Dieu avec soi, Madel.

Son maigre visage se dressait en arêtes fermes dans la clarté légère de cette après-midi, où le soleil se voilait de nuées diaphanes. La décision de son regard s'adoucissait de bonté indulgente. Il ajouta, en regardant M. Charminat :

— Il ne faut pas lui faire peur de la vie.

M. Charminat se détourna un peu et regarda la tombe. Sur la pierre étaient inscrits ces mots :

MARIE-LOUISE CHARMINAT
NÉE DRAKE
RETOURNÉE A DIEU A L'AGE DE VINGT-CINQ ANS

Des chrysanthèmes s'épanouissaient autour, dans une étroite plate-bande. Contre la grille cliquetaient des couronnes de perles, noires et blanches, fanées par les intempéries.

Le prêtre dit lentement, en regardant avec une attention pensive le délicat visage, et les yeux sans ombre où se reflétait un émoi douloureux :

— Il ne faut craindre que le péché, Madel. Lui seul est un mal.

Dans la gorge de M. Charminat, un sanglot s'étouffa. Il appuya contre la grille ses grosses mains frissonnantes en murmurant :

— Oui, le péché... Lui seul ! La mort n'est rien.

II

Le premier matin où Madel s'éveilla chez son père, elle demeura un long moment immobile, le coude appuyé à son oreiller, en se disant qu'elle rêvait. La grande chambre de la vieille maison, les solides meubles d'acajou ornés de cuivres, les rideaux bleus très passés, tout cela n'existait plus — tout cela avait fait place à une chambre minuscule garnie de meubles anglais en bois clair, réduits au strict nécessaire.

Une faible clarté de jour pénétrait par les fentes des volets et arrivait jusqu'au lit, jusqu'au jeune visage où les yeux s'ouvraient très grands, un peu ensommeillés encore.

Et puis Madel se souvint tout à coup. Alors elle cacha son visage dans l'oreiller. La taie de toile fine et brodée fleurait un parfum capiteux, qui ne rappelait en rien la bonne senteur de lavande et d'iris des armoires à linge de la vieille maison. Ce

même parfum avait saisi Madel hier soir, dès son entrée dans le petit salon pseudo Louis XV où l'introduisait son père. Il s'exhalait à chacun des mouvements de M^me^ Breuil et de ses filles, il flottait dans la chambre où Madel avait été conduite par Florine et semblait imprégner jusqu'aux moindres objets.

Madel, très lasse du voyage, étourdie par ce changement soudain et cette arrivée dans l'inconnu, s'était endormie sans avoir eu le temps de réfléchir, de coordonner ses impressions. Mais ce matin, dans son cerveau reposé, les silhouettes étrangères aperçues la veille comme en un songe se précisaient, devenaient vivantes. M^me^ Breuil lui tendait une main grasse et blanche, avec un mot très aimable. Dans sa face poudrée, dont les traits assez réguliers s'empâtaient, les yeux conservaient un éclat très vif. Une robe d'intérieur de teinte claire drapait son embonpoint et l'accusait encore. Près d'elle, sa fille Florine apparaissait presque trop mince, serrée dans le fourreau à la mode. On n'eût pu dire qu'elle fût jolie, et elle n'était pas laide non plus. Son teint, ses cheveux paraissaient ternes. Elle n'avait pas de grâce dans l'allure, et son sourire, son regard étaient sans charme. Mais Madel avait été frappée surtout, à ce premier moment, du mélange d'indolence douce et d'assurance pleine d'aplomb qui caractérisait ses manières et se montrait dans sa conversation.

De l'aplomb ! Liette paraissait n'en pas manquer non plus — Liette, cette grande fillette de treize ans que M. Breuil avait présentée en ces termes : « Ta sœur, Madel. » Un bref shake-hand désarticulant le mince poignet de Madel, un regard investigateur, ni bienveillant, ni hostile, tel avait été l'accueil de Liette à cette sœur inconnue.

Tel avait été d'ailleurs celui de tous.

Et Madel, en pensant à tout cela, en revivant les dernières heures passées dans la chère maison et le moment du départ, pleura doucement sur l'oreiller parfumé où s'appuyait sa joue brûlante, et pria pour devenir courageuse.

⁂

La chambre de Madel donnait sur la cour du très vaste immeuble où les Breuil occupait un appartement, au troisième. Un bâtiment à quatre étages se dressait en face, puis un mur à droite, et un à gauche. Quand Madel vit cela en ouvrant sa fenêtre, elle pensa avec un serrement de cœur : « C'est comme chez M. Charminat. »

Florine vint la chercher pour la conduire à la salle à manger, où le petit déjeuner attendait. Elle était habillée pour sortir et expliqua :

— Je vais au dispensaire de la Croix-Rouge. C'est mon tour aujourd'hui. Si vous le voulez, vous

pourrez venir un de ces jours avec moi. Cela se fait beaucoup maintenant.

— Volontiers. Je sais déjà soigner bien des petites blessures, faire des pansements...

— Oh ! très bien ! Vous pourrez ainsi passer très vite votre examen. Moi, je travaille pour y arriver. Quand ce sera fini, j'irai de temps à autre, seulement. Il y en a qui aiment cela. Je vous avoue que je m'en dispenserais très bien.

Madel s'asseyait à ce moment devant la table garnie d'un napperon brodé. Elle leva vers Florine un regard surpris.

— Nous pouvons rendre ainsi de grands services et nous rapprocher des malheureux qu'on excite contre nous. Puis, en temps de guerre...

Florine eut un rire légèrement ironique, tout en prenant place en face de Madel.

— Oh ! vous savez, je ne m'embarrasse pas beaucoup de considérations sentimentales ! Je tiens seulement à avoir mon diplôme d'infirmière, parce que c'est chic.

Elle étendit sa main pâle, aux doigts très longs, et saisit la théière d'argent.

— Du thé ?... du chocolat ? Servez-vous Mademoiselle... Dois-je dire Mademoiselle ? Il sera peut-être plus simple de nous appeler par notre nom ?

Madel acquiesça, sans empressement. Florine ajouta :

— Comme maman est malade, c'est moi qui serai chargée de vous piloter.

Dans le jour assombri de la salle à manger, qui donnait sur la cour, Madel retrouvait Florine Darquin telle que la veille aux lumières. Son visage mince, presque mièvre, d'une matité terne, disparaissait à demi sous les bords rabattus en éteignoir d'un chapeau de velours marron. Ses yeux sans éclat s'enfonçaient dans l'ombre et n'exprimaient que l'indifférence, ou une sorte de lassitude. Mais elle avait un genre très parisien — un genre qui étonnait fort Madel.

Liette entra. Elle serra la main de sa sœur et lui annonça que Mme Breuil l'attendait dans sa chambre.

— C'est au bout du corridor, ajouta-t-elle.

Madel se dirigea vers l'endroit indiqué. Son cœur se serra de nouveau. Que devaient dire là-haut les aïeules chéries, en la voyant dans cette demeure où elles avaient tant redouté qu'elle fût appelée ?

Dans le corridor, elle rencontra M. Breuil. Il l'embrassa hâtivement en disant :

— J'ai une course pressée à faire. Nous nous reverrons tout à l'heure. Va voir ma femme, elle t'attend.

Mme Breuil se trouvait encore au lit. Son visage dépouillé d'artifices, apparut à Madel très blafard dans la clarté de la grande chambre élégante. Un

cerne entourait ses yeux, qui n'avaient plus la vivacité de la veille. Elle expliqua à la jeune fille qu'elle était malade depuis plusieurs mois. Le docteur Nisse lui conseillait une opération, mais elle s'y refusait toujours.

— Vous le connaissez, le docteur Nisse, Madel ?

— Je l'ai vu souvent à Bargenac, Madame.

— Oui, il nous parle quelquefois de vous, depuis que votre père est allé là-bas. C'est un charmant garçon et un excellent médecin. Nous le voyons fréquemment.

Elle se montrait aimable, comme la veille — d'une amabilité calme, sans affectation. Sa physionomie décelait une intelligence impérieuse et une vivacité qui se dominait. Madel eut l'impression d'être très petite, devant cette force devinée — cette force de femme, qui devait régner ici.

M^me^ Breuil lui annonça que son mari et Florine se chargeaient de l'initier à la vie de Paris. Elle-même aurait voulu le faire, mais c'était impossible, pour le moment.

— Il faudra que vous suiviez encore quelques cours. Nous arrangerons cela. Quant à la musique, votre père a obtenu de Jardel une heure par semaine. C'est une aubaine, car il fait mille façons pour prendre de nouveaux élèves et ses cachets atteignent des prix exorbitants. Ou bien il n'accepte rien, ce qui est le cas ici, parce qu'il est l'ami de mon mari. Profitez donc bien de cette occasion

unique. Puis vous accompagnerez votre père aux concerts, à l'Opéra. Vous verrez, ma chère petite, que bientôt votre Bargenac sera vite oublié.

Madel allait protester. Mais les mots s'évanouirent avant d'avoir passé entre ses lèvres. A quoi bon ? Elle sentait bien que cette femme ne la comprendrait pas, elle devinait l'ironie toute prête à lui répondre. Non, elle ne profanerait pas ses souvenirs bénis en laissant voir ses regrets, son chagrin à ces étrangères. Elle les renfermerait en elle, pour n'en parler qu'à Dieu, jusqu'au jour où elle deviendrait libre de retourner là-bas, dans la vieille maison, à l'ombre de Saint-Front.

⁂

Quand Madel demanda le lendemain matin à Florine où se trouvait l'église la plus proche, la jeune fille eut un petit rire moqueur.

— C'est vrai, vous êtes une nonnette ! Votre père nous l'avait dit. Mais attendez donc à dimanche, ma chère. En votre honneur, j'assisterai à la messe pour vous accompagner. J'y vais une dizaine de fois dans l'année, Liette aussi. Maman tient à ce que nous ayons un grain de religion, à cause du mariage. Il y a encore des familles qui regarderaient à accueillir une femme libre penseuse. Comme cela, nous ne sommes ni blanc ni noir, mais tout ce qu'on veut.

Une sorte de sourire ironique plissa sa bouche, qu'elle avait grande, un peu sinueuse.

Madel répliqua fermement :

— J'ai l'habitude d'y aller tous les jours et je tiens beaucoup à continuer. Mais je serai toujours heureuse quand vous et Liette voudrez bien m'accompagner le dimanche.

— Oh ! Liette est très indépendante, elle n'accompagne personne. Moi, j'irai une fois par hasard. Pour vous faire plaisir, je vais vous montrer notre paroisse. C'est Saint-Séverin, et elle est tout près.

En ce matin d'octobre, Paris s'enveloppait d'un brouillard léger, très frais. Sur le boulevard Saint-Germain, la circulation avait repris, comme une houle incessante. En passant devant un immeuble de fort luxueuse apparence, Florine dit :

— C'est ici que demeure le docteur Nisse.

Et, comme sa mère la veille, elle demanda :

— Vous l'avez connu à Bargenac, n'est-ce pas ? Il nous l'a dit. C'est un homme très aimable, assez intelligent. Mais je le crois fort ambitieux.

Après une pause, elle ajouta :

— Votre petite ville nous a fourni aussi une célébrité du théâtre, la très jolie Cécile Drake.

Devant les yeux de Madel s'évoqua le gros visage rouge de M. Charminat, avec son regard triste, son pauvre regard d'inconsolé. Elle dit avec une vivacité un peu indignée :

— Oh ! oui, je la connais bien ! Elle a quitté

son père, qui est veuf et n'a qu'elle comme enfant, elle est entrée au théâtre malgré lui. Jamais je ne l'aurais crue capable de cela !

Florine tourna un peu la tête et la regarda. Un sourire amusé, légèrement narquois entrouvrait ses lèvres.

— Oh ! elle a bien fait ! Il faut conserver son indépendance. Et voyez donc, au lieu de l'existence probablement médiocre qui devait être son lot là-bas — on nous a dit que son père était un pauvre professeur de musique ? — quelle vie délicieuse elle a trouvée ici ! Une vie de luxe, de triomphes, d'adulations...

Madel interrompit :

— Mais elle a manqué à son devoir.

— Son devoir ! Oh ! vous êtes amusante ! C'est une chose très vieillotte, le devoir. On en parle encore, ça fait bien quelquefois, mais on n'en veut plus.

Madel dit gravement :

— On m'a appris qu'il doit gouverner la vie, et que ceux qui s'en éloignent sont des malheureux.

— On vous a appris beaucoup de choses inutiles, ma chère petite. Vous vous en apercevrez bientôt. Et vous pourrez demander à la belle Drake si elle est malheureuse quand vous la verrez chez nous.

— Vous la connaissez ?

— Un peu. Nous avons pas mal de relations dans le théâtre, des hommes surtout. Cécile Drake

a une apparente correction d'existence qui permet de la recevoir. Et pour nos réceptions nous avons ainsi, sans bourse délier, sa voix, qui est réellement superbe.

Elles arrivaient devant Saint-Séverin. Florine s'arrêta.

— Nous voici à destination. Au revoir. Moi, je vais faire quelques courses, puis ensuite j'irai déjeuner chez papa.

Et devant le regard surpris de Madel, elle ajouta :

— Chez mon vrai père, le premier mari de maman. Nous nous voyons assez souvent. Il est remarié aussi, mais sa femme se montre très aimable pour moi. Et j'ai deux frères de ce côté-là, plus Michel, qui est comme moi du premier mariage. Mme Darquin, divorcée aussi, a amené à papa une petite fille. C'est très compliqué, toutes ces familles. On finira par n'y plus rien comprendre. Sur ce, à ce soir, ma chère. Vous saurez bien retrouver votre chemin ?

— Oh ! je le pense !

Florine s'éloigna. Madel entra dans l'église, sans penser à jeter un coup d'œil sur la façade — elle qui aimait tant les vieilles pierres. Ce qu'elle venait d'entendre, et le sourire moqueur de Florine, sa façon d'envisager la vie, le devoir, de juger la conduite de Cécile à l'égard de son père, cet aperçu rapide de la désorganisation familiale causée par

le divorce — tout cela troublait la jeune âme claire comme une obscure vision du mal. Certes, ses aïeules ne lui avaient pas laissé croire que tout fût bien et beau sur la terre ; mais, retirées dans la vieille maison, voyant peu de monde, se désintéressant du changement d'idées, de mœurs, de coutumes, elles l'avaient élevée dans une atmosphère spéciale, faite de forte vertu, de foi vive, de candeur inattaquée, de douce croyance à l'idéal. Parties trop tôt, elles laissaient Madel à peine sortie de l'enfance, non formée encore à la connaissance de la vie, qu'elles méditaient de lui révéler peu à peu. Et dans cette vie, brusquement, la jeune fille était jetée, comme une petite épave solitaire.

Elle glissait le long d'une nef latérale, dans le jour gris de cette matinée. Au fond de l'abside, de tremblantes lueurs de cierges éclairaient la statue de Notre-Dame d'Espérance, et l'autel où un prêtre célébrait. Madel s'agenouilla. Ses mains se joignirent, se serrèrent très fort. Mais déjà son trouble s'apaisait. Ici, comme à Saint-Front, elle était chez son Dieu, elle le sentait tout proche d'elle, et elle n'avait plus peur.

Les lueurs, en vacillant, jetaient des clartés intermittentes sur les ors clairs de l'autel, sur la moire rouge de la chasuble, sur les fidèles du premier rang. Le regard de Madel fut attiré par un visage de femme, tout mince, un peu flétri, joli encore

cependant sous le tulle léger de la voilette noire. Ce visage, les cheveux blonds et toute la petite personne menue n'étaient pas inconnus de Madel. Elle pensa :

— Ce doit être Mme Marsy.

Bernard et sa mère n'étaient plus revenus à Bargenac ; mais ils continuaient d'entretenir par écrit des rapports avec leurs parents. Mme Marsy demandait souvent des nouvelles de Madel. Quand il fut décidé que celle-ci partirait pour Paris, le docteur Nisse lui dit :

— Vous rencontrerez probablement là-bas nos cousins Marsy. Ils sont logés rue du Sommerard, et c'est tout près de la partie du boulevard Saint-Germain où habite votre famille. Il faudra aller voir Mme Marsy, qui a gardé de vous le meilleur souvenir.

Madel n'était donc pas surprise d'apercevoir cette figure de connaissance. Et elle eut tout à coup l'impression très douce de n'être plus aussi seule, dans la ville immense où elle se trouvait entourée d'étrangers — jusque sous le toit de son père.

Attendrait-elle Mme Marsy à la sortie pour se faire reconnaître ? Mais la chrétienne, la femme aux fermes principes n'admettait certainement pas la position dans laquelle se trouvait M. Breuil. Alors, accepterait-elle d'entrer en relations avec sa fille ?

Cependant, Madel se sentait saisie d'un tel désir

de rencontrer ces yeux doux et clairs, qui renfermaient tant de sérénité, tant de lumière apaisante !

La messe finissait. Mme Marsy se leva. Madel eut une dernière hésitation, puis elle se dit résolument :

— Je verrai bien si elle veut m'accueillir.

Elle descendit la nef derrière Mme Marsy. La petite silhouette mince, vêtue de noir, avançait sans bruit. Sur le sol, la jupe seule produisait un frôlement léger. Arrivée au bénitier, Mme Marsy étendit ses doigts qui trempèrent dans l'eau sainte. Alors d'autres doigts, gantés de noir, s'avancèrent et une voix un peu tremblante murmura :

— Madame, voulez-vous me permettre, comme à Saint-Front ?...

Mme Marsy se détourna, étouffa une exclamation...

— Vous, mon enfant !

Elle tira le battant de la porte et fit passer devant elle la jeune fille. Sous le porche, elle lui saisit les mains. Et avant qu'elle eût parlé, Madel comprit qu'elle ne serait pas repoussée, que la demeure de Mme Marsy s'ouvrirait devant elle.

— Ma pauvre enfant !

Mme Marsy ne dit d'abord que ce mot. Mais tant de pitié compréhensive, tant de bonté tendre y étaient contenues que Madel sentit comme un afflux de joie submergeant sa détresse.

— Oui, bien pauvre, bien malheureuse, madame !

— Je le comprends. Etes-vous libre de venir un instant chez moi ?

— Oui, car personne ne doit m'attendre, hélas !

Elles quittèrent Saint-Séverin et, dans la brume un peu plus opaque maintenant, se dirigèrent vers la demeure de M^me^ Marsy. Celle-ci occupait, au second étage d'une vieil immeuble de la rue du Sommerard, un appartement qui donnait, par derrière, sur un petit jardin clos de murs croûlants envahis par le lierre. Dans les grandes pièces bien éclairées par des fenêtres aux embrasures profondes, on eût cherché vainement le luxe neuf qui existait chez M. Breuil. Madel eut l'impression de retrouver ici comme une image de la vieille maison, une image plus élégante, plus parisienne, mais qui conservait le parfum d'une tradition, avec la grâce sobre du génie français. En s'asseyant près de M^me^ Marsy, elle murmura :

— Il me semble que je respire mieux, ici.

***

Le surlendemain de cette rencontre, Madel vit le docteur Nisse chez M^me^ Breuil. Celle-ci fit appeler la jeune fille dans sa chambre et dit à son entrée :

— Mon enfant, donnez donc au docteur des nouvelles de sa famille.

Vital vint à elle, souriant, ne cachant pas sa surprise.

— Mais vous êtes tout à fait une jeune fille, maintenant ! Tout à fait !... Je suis très heureux de vous revoir, Madel... Dois-je dire encore Madel ?

— Oh oui !

Elle souriait en lui tendant sa main qu'il enserra entre ses doigts larges. Elle rougissait un peu, toute joyeuse de revoir ce visage connu. Vital demeurait toujours le même, un peu grossi peut-être. La vivacité de son regard, de ses manières était celle de l'étudiant, du jeune interne qui venait passer à Bargenac ses vacances, autrefois.

— Vous avez eu bien du chagrin, ma pauvre petite amie ? J'ai souvent pensé à vous.

Sa voix restait souple, avec un accent de caresse. Tandis que Madel lui parlait de Constance, de son père, des personnes connues de lui à Bargenac, il la considérait avec complaisance. Elle se sentit tout à coup gênée par ce regard, sans savoir pourquoi. Ses grands cils battirent un instant sur ses yeux, avant de les voiler. Elle acheva la phrase commencée et se tut. Alors Vital sourit en disant gaiement :

— Vous n'avez pas changé, Madel. Vous êtes toujours la petite fleur cachée de la vieille maison.

M^me^ Breuil, de son lit, riposta :

— Oh ! nous la mettrons en lumière ! Bientôt, vous ne la reconnaîtrez plus, docteur.

Il hocha un peu la tête en murmurant :

— Ce sera peut-être dommage.

Il prit congé de M^me^ Breuil, et celle-ci dit à Madel :

— Reconduisez le docteur, mon enfant.

A la porte du vestibule, Vital s'arrêta.

— Je suis sûr que vous vous tourmentez d'être ici, Madel ?

Elle soupira en répondant :

— Oh ! vous le pensez bien !

— Il ne faut pas exagérer. M^me^ Breuil est une femme estimable...

— Mais elle n'est pas la femme de papa, pour moi !

— Oui, évidemment... mais ce sont des choses dont vous n'êtes pas responsable. Dès lors, à quoi bon vous rendre pour cela la vie pénible ? Acceptez la situation telle qu'elle existe, jouissez de la vie plus gaie, plus large, qui sera la vôtre ici...

Il s'interrompit devant le regard stupéfait, presque scandalisé de Madel.

— Jouir... jouir d'une existence qui, je le prévois déjà, froissera tout ce que je dois à mon éducation première !

Il eut un sourire un peu railleur — si peu que Madel vit seulement la câline protestation de son regard.

— Mais non, ne prévoyez pas un si noir avenir ! Allons, je vous devine déjà tout effrayée, folle petite fille ! Eh bien, je me charge de vous rassurer, de vous montrer que la vie n'est pas si terrible après tout. Nous recauserons de cela, petite amie.

Il lui prit la main, la serra très fort, en souriant. La blancheur de ses dents étincela entre le rouge ardent des lèvres. Il passa le seuil de la porte en répétant :

— Nous en recauserons, petite amie.

⁂

Quand Madel parla chez son père de Mme Marsy, M. Breuil déclara que pour son compte il ne voyait pas d'inconvénients à ce qu'elle entrât en relations avec cette personne. Mme Breuil leva les épaules en faisant observer que des rapports semblables seraient fort défavorables pour Madel.

— Cette Mme Marsy est une dévote, naturellement, et votre fille n'a pas besoin d'être encouragée dans ce sens-là. Un peu de religion est bien, trop ne vaut rien. Cela gêne la libre évolution de la vie.

— Certainement. Aussi n'autoriserons-nous Madel, si vous le voulez bien, ma chère, à voir cette dame que rarement. C'est une relation à ménager, songez-y, à cause de son fils. Le jeune docteur Marsy est l'élève préféré de Sabatier et

s'annonce comme un chirurgien remarquable, dès ses débuts. Il sera utile de l'avoir un peu dans notre manche, en prévision de sa célébrité future.

M^me^ Breuil concéda :

— Oui, c'est certain... Vous pourrez voir quelquefois M^me^ Marsy, Madel — une fois par mois au plus.

Mais Madel devait la voir beaucoup plus souvent, presque chaque matin, en sortant de l'église. Car elle n'abandonnait pas sa messe quotidienne, en dépit des conseils de M^me^ Breuil, de Florine et de Liette. Elle se retenait éperdument à son Dieu, à sa foi, à ses pratiques religieuses, dans le désarroi de son âme jetée en pleine ambiance d'amoralité, péniblement émue de ce qu'elle devait voir et entendre, car sa présence n'empêchait pas le moins du monde les propos libres, dans lesquels Florine et Liette elle-même faisaient leur partie. Il y eut une discussion quand il s'agit de choisir les toilettes nécessaires à Madel. Celle-ci déclara très nettement qu'elle ne porterait pas ce qu'on lui présentait. Florine se fâcha, et finit par lui dire :

— Eh bien, choisissez à votre goût ! Mais vous serez fagotée comme une provinciale que vous êtes.

Madel ne céda pas. Sous sa douceur gaie, un fond d'énergie existait. Elle était très décidée à résister pour tout ce qui pouvait porter atteinte à sa

conscience, et tenait à ce qu'on s'en aperçut, dès les premiers jours.

Elle se rendait chaque semaine chez Jardel, le célèbre violoniste. Ce petit homme sec et nerveux, aux rares cheveux gris, au sourire narquois, avait commencé par l'accueillir froidement. Mais, dès la fin de la première leçon, il déclara :

— Vous avez des nerfs d'artiste, et vous valez qu'on s'occupe de vous.

Tous les soirs, elle faisait de la musique avec son père. M. Breuil avait un beau talent de pianiste et composait même un peu. Il connaissait toutes les célébrités musicales de Paris, tous les directeurs de théâtres, de salles de concerts, et les billets de faveur pleuvaient chez lui. Il conduisit d'abord Madel à plusieurs concerts, dont elle revint charmée. Puis un soir, elle se trouva entre son père et Florine au théâtre. Toute sa vie, elle devait garder dans son souvenir l'impression douloureuse de cette soirée. La vertu bafouée en souriant, le vice étalé avec un cynisme aimable, la vieille morale chrétienne rejetée comme un encombrant vêtement, et les mots, les attitudes, les gestes à l'appui : voilà ce que vit, ce qu'entendit Madel ce soir-là. Quand Florine, à la fin du second acte, lui demanda : « Eh bien, n'est-ce pas charmant ? », elle répondit avec véhémence : « C'est odieux ! »

Mlle Darquin étouffa un petit rire, en murmurant :

— Pas si haut ! On vous prendrait pour une petite dinde blanche. Cette pièce fait fureur, et, bien qu'elle soit en effet un peu forte, elle est vraiment très amusante.

Madel murmura :

— Oh ! que m'importe ! Que m'importe ! Vous ne deviez pas m'amener ici !

En sortant, ils se heurtèrent au docteur Nisse. Celui-ci eut un geste de vive surprise.

— Comment vous, Madel !

Florine dit en riant :

— N'appuyez pas, docteur ! Elle est très scandalisée de tout ce qu'elle vient de voir et d'entendre.

— Je le comprends parbleu bien !... Avec son éducation !

M. Breuil concéda :

— Oui, c'était un peu fort pour elle, comme début.

Il aperçut à ce moment une personnalité parisienne de ses connaissances et l'arrêta pour lui serrer la main, en échangeant quelques mots. Florine s'écarta un peu, pour regarder une femme en opulente sortie de théâtre. Vital se pencha vers Madel en disant d'un ton de compassion douce :

— Pauvre petite Madel, comme ils sont maladroits ! Vous avez souffert, je le vois à vos yeux.

Elle ne répondit pas, mais son regard disait : « Oh ! oui ! » Dans la blancheur soyeuse du capuchon qui entourait sa tête, la délicatesse de ses traits s'affinait encore. Ses yeux avaient un éclat humide, frémissant. Et l'émoi pénible de sa jeune âme faisait circuler plus vite, plus fortement le sang sous l'épiderme mat, velouté et un peu doré comme un fruit longtemps caressé du soleil.

Le regard de Vital s'attachait sur elle. Il était doux, très doux. Il disait des choses que Madel ne comprit pas. Mais la présence de cet ami qui la plaignait, qui blâmait qu'on l'eût amenée ici, fut bonne à la jeune fille, et elle dit très vite, tandis que Florine se rapprochait :

— Merci.

⁂

Madel, le lendemain, alla trouver son père et lui demanda très respectueusement, mais très fermement, de ne plus lui imposer un spectacle comme celui de la veille. Il se mit à rire, la traita de « charmante petite sotte », et finalement lui déclara :

— Soit, nous t'acclimaterons peu à peu, jeune nonnette. Va, dans un an, tu ne t'effaroucheras pas pour cela.

Elle riposta :

— J'espère que si, car alors, je serais trop malheureuse !

— Florine l'est-elle ?

— Je ne sais pas. Mais peut-être que je ne ressemble pas à Florine, et que je ne puis respirer le même air sans en souffrir.

Il hocha la tête, la considéra un instant d'un œil plus sérieux et finit par dire :

— Cela se pourrait.

Ce même jour, Madel se rendit chez Mme Marsy. Elle allait chercher un peu de cet air pur qui lui manquait chez son père. Assise près de la veuve, le visage appuyé contre son épaule, elle lui raconta ce qui s'était passé. Mme Marsy tenait sa main appuyée sur les cheveux bruns, et Madel sentait sur son front le souffle tiède de sa bouche. Avec une pitié tendre, elle disait :

— Pauvre enfant ! Pauvre jolie petite âme !

Le crépuscule d'hiver venait, il rejetait dans l'ombre les angles de la grande pièce, les portraits suspendus aux murs, les fleurs pâlies du papier de tenture. Le gris clair des boiseries, les teintes fines des bergères, du petit canapé, la blancheur des bois laqués se voilaient peu à peu. Dans la grande cheminée de marbre rouge, un feu de charbon brûlait, et sa clarté ardente se répandait sur les roses du tapis, sur la petite table Louis XVI chargée de livres et d'ouvrages, sur les visages des deux femmes enlacées.

Mme Marsy, avec des mots tendres et forts, encourageait l'enfant qui s'appuyait contre elle, et qui

pleurait. Elle rappelait que Dieu est la sauvegarde de l'âme décidée à rester pure et qu'il la conduit à travers les périls, afin qu'elle ne défaille pas.

— Tant que vous détesterez le mal, enfant, Dieu sera avec vous.

Dans la pièce voisine, une porte s'ouvrit, le parquet craqua sous un pas ferme. Mme Marsy dit :

— C'est mon fils.

Madel n'avait pas encore revu Bernard Marsy, toujours absent, ou occupé dans son cabinet de consultation quand elle venait voir sa mère. En levant la tête, elle aperçut une silhouette masculine qui s'encadrait dans l'ouverture de la porte. Elle revit, dans le clair visage, ces longs yeux bleus, si foncés, qui la regardaient comme jadis avec un intérêt grave. Bernard s'approcha, s'inclina devant elle en lui disant son contentement de la trouver là, et la part qu'il avait prise à ses épreuves. Sa voix avait des intonations émues, d'une chaude sincérité. Sa main serrait celle de Madel avec une douceur forte qui, à elle seule, était un réconfort.

— Nous parlions bien souvent, ma mère et moi, de la petite Madel de Bargenac, et de sa vieille maison. Pensiez-vous aussi à nous, quelquefois, Mademoiselle ?

— Oh ! oui, bien souvent ! Figurez-vous que vous aviez tout à fait conquis grand-mère, monsieur Bernard...

Elle rougit un peu en ajoutant :

— Mais je devrais dire docteur...

— Non, non, monsieur Bernard, j'aime mieux cela... Ainsi, votre bonne et charmante aïeule m'avait en quelque estime ?

— En très grande estime, parce que vous n'aviez pas les façons des jeunes gens d'aujourd'hui.

Bernard se tourna vers M^me^ Marsy, et son regard revenu très tendre s'attacha un instant sur le mince visage flétri qui lui souriait.

— Eh bien, Mademoiselle, voici celle à qui en doit revenir tout l'honneur. Les fils sont ce que les font leurs mères.

Il s'assit en face des deux femmes. Une servante venait d'apporter la lampe. Maintenant, Madel remarquait la virilité plus accentuée de cette physionomie, en dépit de sa finesse, et la force concentrée du regard, sous le voile de cette douceur sérieuse, un peu froide, dont il s'enveloppait souvent, comme jaloux de dérober sa pensée, ses émotions. La sveltesse excessive de l'étudiant d'autrefois s'était muée en vigueur souple, en mâle prestance d'homme d'action. Quand le halo de lumière se répandit jusqu'à lui, Madel, en le voyant mieux, eut l'impression de se trouver en face d'une force, intellectuelle et morale, qui s'imposait, d'une énergie intérieure qui régissait ce corps et cette âme d'homme, et qui les vivifiait.

Ils causèrent longuement de Bargenac, des aïeules, des Nisse. Le regard de Bernard s'éclairait

d'émotion profonde. Madel se sentait comprise par lui, comme par sa mère, sans même qu'elle parlât de ses souffrances d'âme, de la solitude de son cœur au foyer paternel en révolte contre la loi du Christ. Des silences tombaient entre eux, pleins de pensées. La clarté que l'abat-jour faisait un peu rose, se répandait sur ces trois visages songeurs. Les yeux de Madel s'en allaient vers un lointain mélancolique — vers la vieille maison. Puis elle les ramenait ici, sur l'intérieur paré de dignité simple, de vertu aimable, où on l'accueillait, où elle respirait l'atmosphère de son enfance préservée. M^me^ Marsy, Bernard lui disaient les mots que lui eussent dits ses aïeules, et ils la regardaient comme elles. En se penchant, elle effleura de son front les cheveux légers de la veuve et dit tout bas :

— Comme j'ai chaud, chez vous !

***

Florine, selon sa promesse, avait conduit Madel au dispensaire. Maintenant, cette dernière y allait souvent et c'étaient, après les instants passés à l'église, les plus douces heures de sa journée. Elle s'intéressait à ces pauvres, à ces souffrants, avec toute la charité de son jeune cœur fervent, avec toute sa sensibilité de femme. Elle restait confondue de l'indifférence de Florine pour toutes ces misères, de son souci d'acquérir le diplôme le plus

vite possible, pour se dispenser de ces « ennuyeuses séances ». Généralement, Mlle Darquin s'arrangeait pour diriger Madel vers les malades les moins engageants d'aspect.

— Tenez, ma chère, occupez-vous donc de ceux-ci puisque cela vous est égal. J'ai horreur des gens sales.

L'existence de Florine était un perpétuel mouvement. Elle essayait d'y entraîner Madel. Mais celle-ci résistait. Elle suivait cependant volontiers la fille de Mme Breuil aux conférences, elle se laissait emmener dans quelques visites, ou à de petites réunions, bien que les relations des Breuil, très mondaines et très mêlées, ne lui fussent en rien sympathiques. Mais elle réussissait jusqu'ici à se dispenser des grandes soirées où M. Breuil accompagnait Florine, et elle avait obtenu qu'on ne l'emmenât plus au théâtre, pour le moment. Cette concession était due à l'influence de Vital, qui avait dit à Mme Breuil :

— Madel est une petite plante brusquement transplantée. Allez doucement pour l'acclimater. Les longues veilles surtout lui seraient nuisibles. Attendez donc encore avant de lui faire adopter l'existence parisienne intégrale, telle que la mène Mlle Darquin.

Le jeune docteur Nisse, depuis quelque temps, devenait la loi et les prophètes chez les Breuil. Mme Breuil n'avait confiance qu'en lui pour sa

santé. M. Breuil l'entretenait de mille potins parisiens. Une ou deux fois dans la semaine, il venait le soir, en voisin, pour écouter l'excellente musique faite par Madel et son père. Il s'asseyait généralement au même endroit, de façon à voir de trois quarts le visage de Madel quand elle jouait. Toujours, en tournant les yeux de ce côté, la jeune fille rencontrait ce regard câlinement intéressé qui glissait entre les paupières brunes. Comme Vital était le seul qui lui rappelât ici le passé, comme il s'était toujours montré bon pour elle, Madel aimait à le voir là. Elle aimait lorsque, en sortant de la chambre de M^me^ Breuil, les jours où il venait faire sa visite médicale, il lui parlait quelques instants dans le vestibule et lui serrait très fort la main en la regardant d'un air si doux qui produisait en elle une impression complexe — comme une joie mêlée d'inquiétude. Et elle était reconnaissante qu'il lui épargnât tant d'ennuis, tant de souffrances, en engageant M^me^ Breuil à ne pas brusquer son initiation à la vie mondaine.

Déjà le changement était si grand ! Que de choses elle avait apprises, devinées, entrevues en trois mois, la petite Madel de la vieille maison ! Elle s'épouvantait de voir Liette débiter, avec un inconscient cynisme, les historiettes les plus crues sans que ses parents fissent autre chose que d'en sourire. L'enfant s'élevait à sa guise, gâtée par sa mère, laissée à toute l'indépendance de sa nature.

Mme Breuil, un jour que son mari lui adressait une timide observation à ce sujet, répondit tranquillement :

— Mais, mon ami, si je la contrariais, elle ne m'aimerait plus. D'ailleurs, il faut respecter la liberté des enfants.

Florine, elle, menait la vie mondaine, la vie chic, avec la conscience d'accomplir un devoir. En conservant son air indifférent et las, elle s'imposait des fatigues qui paraissaient incompatibles avec son apparence plutôt frêle. A Madel, qui s'en étonnait, elle répondait :

— Je ne comprends pas la vie autrement. On ne m'a pas habituée à autre chose.

M. Breuil lui donnait l'exemple. Personne n'était plus affairé que lui, en dépit de la maladie d'estomac dont il souffrait. De plaisir en plaisir, de frivolité en frivolité, il passait à travers la vie, inutile, moralement flétri, et la santé très atteinte, bien qu'il essayât de se le dissimuler.

Mme Breuil ne pouvait plus partager cette existence agitée et elle en gémissait. Très souvent retenue à la chambre, ne sortant plus que rarement, en voiture, cette femme qui aimait le mouvement, l'action et surtout la vie factice du monde, s'ennuyait et s'irritait. M. Breuil, Florine, Liette menaient leur existence accoutumée, sans se gêner en rien pour rester un peu plus longuement

près d'elle et pour la distraire. Comme le dit un jour Liette, « si on le faisait une fois, ce serait à recommencer, et on ne peut pourtant pas s'ennuyer comme ça ».

Une après-midi, voyant Mme Breuil plus souffrante, Madel proposa de lui tenir compagnie. Son offre fut acceptée. Depuis lors, plus d'une fois, elle passa l'après-midi près de la chaise longue de la malade, qui causait peu, mais aimait, disait-elle, à voir quelqu'un près d'elle et à s'entendre encourager lorsque l'inquiétude la déprimait. Elle était peu sympathique à Madel, qui la jugeait fausse, sous une apparence bonne femme, et pouvait constater souvent l'absence de morale dans ses jugements, dans sa façon de diriger ses filles et de conseiller son mari. Cependant, la jeune fille éprouvait une compassion chrétienne pour cette femme malade que les siens négligeaient, et qui ne devait attendre qu'une aide bien aléatoire de la mercenaire constamment changée, engagée tous les deux ou trois mois comme femme de chambre. Madel faisait de son mieux pour la distraire, pour lui faire oublier le souci de son mal. Et Mme Breuil disait :

— Quelle bonne petite vous êtes !

Mais sa voix douce, le baiser qu'elle mettait sur le jeune front impressionnaient désagréablement Madel, comme des notes fausses.

⁂

M. Breuil appela un jour sa fille qui travaillait dans sa chambre, en disant :

— Viens voir ta tante Colette.

Madel ne connaissait pas encore cette sœur de son père. Mais elle savait par Florine toute l'histoire de Colette Breuil. Après une existence mouvementée et peu édifiante, elle avait épousé deux ans auparavant le marquis de Genderne, jeune et riche, cerveau brûlé, que sa famille ne voyait plus depuis ce mariage. Florine assurait que le mariage se disloquait déjà, M. de Genderne en ayant par-dessus la tête des folles dépenses de sa femme. Brouillée pendant longtemps avec les Breuil, à propos d'une question d'intérêt, elle commençait à revenir un peu. Mme Breuil et Florine la jalousaient à cause de son luxe et de sa beauté. Mais elles l'accueillaient bien et essayaient de l'attirer, parce qu'elle était généreuse, distribuant les cadeaux sans compter lorsque le caprice lui en venait.

Madel, en entrant dans le salon, la vit assise près de Mme Breuil. De beaux yeux bruns, très vifs, s'attachèrent sur la jeune fille, une voix agréable s'écria :

— Mais tu as raison, Adrien, c'est moi !... c'est moi à seize ans !

Elle se leva, en venant vers Madel, les mains

tendues. Sa longue jaquette de martre, en s'entrouvrant, laissait voir la robe de drap feuille de rose qui moulait une taille fort bien faite. Une toque étrange, amas de velours noir, laissait cependant apercevoir un peu du très joli visage, qui semblait tout jeune encore. Cependant quand Madel, un peu plus tard, se trouva assise près de sa tante, qui l'interrogeait sur sa vie passée et ses impressions de nouvelle Parisienne, elle constata que le fard n'était pas étranger à l'apparente conservation de ce teint, et que les cheveux ne devaient pas avoir naturellement cette nuance roux foncé, non plus que les lèvres cette trop vive couleur de carmin.

Ce qu'elle savait de Colette ne la disposait pas à la sympathie, en dépit de l'amabilité de Mme de Genderne. Elle répondit évasivement lorsque celle-ci lui demanda de venir la voir souvent. Mais M. Breuil s'empressa de dire :

— Oui, oui, elle ira, ma chère amie, elle ira certainement et avec grand plaisir.

— Je vous offre des places demain dans ma loge, à l'Opéra. Cécile Drake reparaît dans *La Mort de l'Aigle*.

— Ah ! en effet, le docteur Nisse nous a dit que sa grippe était complètement finie, et qu'il lui permettait de reprendre son rôle. Eh bien, Madel, nous t'emmènerons après-demain et tu entendras l'étoile de Bargenac... Car elle est de Bargenac,

comme Madel, la belle Drake. Elles se sont connues, et Madel a reçu d'elle des leçons. C'était une jeune personne très tranquille, qui chantait à l'église, accompagnée par son bonhomme de père.

Colette eut un petit rire narquois :

— Elle a fait du chemin, depuis lors ! Je suppose qu'elle ne doit pas regretter ce temps-là.

M. Breuil dit d'un ton enthousiaste :

— Elle est vraiment très jolie, il n'y a pas à dire.

— Oui, pour ceux qui aiment ce genre de beauté suave, un peu languissante, un peu molle. Mais comparez donc ses yeux avec ceux-là !

D'un geste imprévu, elle passait son bras autour du cou de Madel et rapprochait d'elle la tête de la jeune fille.

— ... Regardez-moi ces yeux-là ! Toute la beauté de Cécile Drake ne les vaut pas.

Madel rougit un peu, sous le regard scrutateur de sa tante. Un sourire entrouvrit les lèvres peintes de Colette. Ses petits doigts gantés de peau blanche et parfumée se posèrent sur les paupières de la jeune fille, tandis que M^me^ de Genderne ajoutait :

— Souvenez-vous, Madel, que vous possédez là une puissance devant laquelle s'inclinent toutes les puissances de la terre.

⁂

Madel, le soir du surlendemain, se trouva assise dans la loge des Genderne avec son père et Florine. Elle venait pour la première fois à l'Opéra. Elle y venait un peu défiante, bien que M. Breuil lui eût déclaré que « c'était très convenable », un peu curieuse aussi de voir cette Cécile encore inconnue d'elle, et triste en même temps à la pensée du vieux père inconsolable, au souvenir de toute cette douleur que Cécile avait laissée derrière elle, délibérément, pour aller vers le succès, vers la vie facile et les joies troubles.

Colette lui présenta son mari, un grand garçon blond de mine insignifiante qui se mit aussitôt à parler turf et théâtre avec M. Breuil. M^me^ de Genderne, Florine et une autre jeune femme, invitée de Colette, continuèrent de causer à mi-voix, même lorsque le rideau fut levé. Madel ne suivait pas leur conversation. Une phrase, cependant, vint frapper son oreille. M^me^ de Genderne disait :

— Oui, c'est lui qui l'a amenée à quitter sa province, c'est lui qui a fait les démarches nécessaires pour son engagement à l'Opéra, dont il connaissait les directeurs. Elle lui doit tout. Sans lui, elle serait encore un minable petit professeur de chant et piano dans un trou perdu.

Florine, avec un rire d'ironie, prononça quel-

ques mots que Madel ne comprit pas. Puis toutes trois se turent. Cécile Drake entrait en scène.

La Mort de l'Aigle, œuvre d'un jeune musicien imbu des théories wagnériennes, offrait quelques beautés parmi une confusion d'harmonies étranges, qui faisaient tressauter en Madel ses fibres sensibles de musicienne très éprise de la pure beauté classique. Le livret était quelconque, au point de vue littéraire, et, par ailleurs, offensait la morale sans appuyer, de telle façon que M. Breuil, devenu incapable de distinguer le bien du mal pour peu que celui-ci fût habilement voilé, avait pu dire de bonne foi à sa fille : « C'est très convenable. »

En fait, tout l'intérêt de l'œuvre reposait sur Cécile Drake. Tous ceux qui étaient là, ces femmes élégantes, ces hommes en habit, en venaient que pour elle. Dans la lumière vive de la scène, elle dressait sa taille mince que drapait une tunique souple, couleur d'aurore. Des barrettes de diamants retenaient ses cheveux bruns, qui tombaient à demi sur ses épaules dont ils caressaient la blancheur. Ses yeux éclairaient son fin visage, comme autrefois, et ils étaient toujours doux, toujours si beaux. Sa voix avait pris plus d'ampleur en conservant ce timbre rare, si pur, cette expression profonde qui saisissaient déjà Madel enfant. Cécile lançait aux échos des paroles de passion, tandis que, debout en face de son partenaire, elle frisson-

nait de douleur et tendait les mains en un geste de supplication tragique.

Madel la regardait ; elle ne perdait pas une des expressions de ce visage, pas un des mouvements de la jeune femme qui évoluait sur scène avec autant d'aisance, avec autant de grâce tranquille qu'autrefois, dans le vieux salon sombre de son père. La soie couleur d'aurore glissait sur elle avec des chatoiements souples, les diamants jetaient des étincelles dans ses cheveux, sur ses épaules, autour de ses bras. Alors Madel ferma les yeux, et elle la revit avec ses petites robes claires, faites par elle-même, avec le tablier qu'elle nouait autour de sa taille pour les besognes du ménage. Etait-ce vraiment la même Cécile ? Elle lui ressemblait de visage, elle avait sa voix — mais c'était tout. Cécile, alors, n'eût pas laissé passer entre ses lèvres ce qu'elle chantait aujourd'hui. Cécile aimait son père, elle était pieuse, et sa voix célébrait les louanges de Dieu, les gloires de Marie, sous les vieilles voûtes de Saint-Front.

La pensée de Madel s'en allait bien loin de la salle éblouissante, vers la tribune sombre qui était le domaine de M. Charminat. Elle revoyait le large visage rouge, penché un peu vers le clavier, le dos qui se voûtait, le crâne dénudé — et surtout ces yeux de souffrance, ces yeux enfoncés dans l'ombre d'une tristesse sans bornes. A ce moment même, la voix de l'actrice se brisa, sanglota un

peu. Madel tressaillit et souleva ses paupières. Cécile, seule maintenant sur la scène, se tordait les mains en criant son désespoir. Elle pleurait. Et Madel, devant cette douleur feinte, devant ces pleurs de théâtre, Madel qui venait de revoir en esprit les larmes et la douleur du père abandonné, sentit un frisson de souffrance courir en elle, comme devant une profanation.

Elle seule, sans doute dans cet auditoire, ne subissait pas le charme de la voix, de la personne de Cécile. Elle seule, sous la beauté de la femme, sous l'enchantement de la voix merveilleuse, voyait l'âme coupable et toute la souffrance dont elle était cause. Le prestige de Cécile Drake, l'étoile acclamée, n'existait pas pour Madel qui avait connu Cécile Charminat.

A la fin du deuxième acte, le docteur Nisse apparut dans la loge des Genderne. Il expliqua :

M^lle^ Drake m'avait fait promettre de venir un instant, pour juger du complet rétablissement de sa voix. En même temps, je savais trouver ici M. Breuil et ses filles...

Son regard, à ces derniers mots, glissa vers Madel. Il avait l'air de dire : « Vous, surtout. » Madel rougit. Une joie un peu troublante s'insinua en elle. Et elle pensa : « Comme il est bon ! »

Vital s'assit derrière elle et se pencha pour lui demander :

— Eh bien, êtes-vous contente de votre soirée ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je n'aime pas cette musique, le sujet me déplaît, et... je suis très triste en « la » voyant là, en l'entendant...

Elle s'interrompit pendant quelques secondes et ajouta :

— Je pense à son père.

Vital ne répliqua rien. Il se redressa un peu, de telle sorte que Madel, à moins de se détourner complètement, ne pouvait voir son visage. Alors elle pensa subitement aux paroles prononcées tout à l'heure par Mme de Genderne. Parlait-elle de Cécile ? Etait-ce Vital, celui dont elle disait qu'il l'avait engagée, encouragée, aidée à parvenir à sa situation actuelle ?

D'autres souvenirs surgissaient en même temps dans l'esprit de Madel : des phrases incomprises de l'enfant qu'elle était encore à l'époque du départ de Cécile, et qui associaient le nom de Mlle Charminat à celui de Vital Nisse. Puis cette parole dite par M. Charminat à grand-mère, quelques mois avant ce départ : « Figurez-vous que ma petite m'a demandé de la laisser entrer au théâtre !... C'est ce Parisien de Vital Nisse qui lui a insufflé cette idée... »

Madel sentit comme un petit froid au cœur. Mais elle songea aussitôt : « Non, ce n'est pas possible ! Ce serait si mal de sa part ! »

Près d'elle, les trois dames discutaient à propos

d'une étrangère parée de joyaux dont la présence faisait sensation ce soir. M. Breuil et M. de Genderne avaient quitté la loge depuis un moment. Madel pensa : « Si je le lui demandais ? »

Elle tourna la tête et dit d'une voix hésitante :

— Monsieur Vital...

Il se pencha de nouveau. Elle vit tout près d'elle son visage coloré, sa moustache brune, ses yeux vifs qui souriaient.

— ... Dites-moi si c'est vous qui avez vraiment conseillé à Mlle Charminat de partir, d'abandonner son père, d'entrer au théâtre...

Le sourire disparut des yeux de Vital, sur lesquels retombèrent un peu les paupières brunes. Il murmura avec une sorte d'impatience :

— Qui vous a raconté cela ?

— Je me souviens qu'on le disait à Bargenac.

Il eut un mouvement d'épaules.

— On raconte tant de choses dans ces petits trous de province !

— Alors, ce n'est pas vrai ?

Les grands yeux brillants interrogeaient Vital, anxieusement.

Il hésita, et dit enfin :

— Si, un peu.

— Ah !

Elle eut un mouvement de recul et son regard exprima une surprise pénible, avant de se détourner de Vital.

Il se pencha davantage, en murmurant d'un ton de prière :

— Petite amie, ne me condamnez pas ! J'ai cru bien faire... Cette voix superbe aurait été enterrée là-bas.

— Vous ne deviez pas détourner Cécile de son devoir, qui était de rester près de son père.

— Pourquoi Charminat se montrait-il intraitable, dès qu'il était question de l'entrée de sa fille au théâtre ? La vocation de Cécile se trouvait là, comme l'expérience nous le prouve aujourd'hui.

— Non, non, ce n'était certainement pas sa place ici ! Une chrétienne comme elle !... Et si son père n'avait pas prévu des dangers pour elle, dans cette voie, je suis bien certaine qu'il aurait cédé tout le premier à son désir, car il l'aimait tant ! il l'aime tant ! Pauvre M. Charminat !

Une larme vint à ses yeux, tomba sur la joue mate, un peu empourprée par l'émotion.

— Comment, vous pleurez ?

La main de Vital, appuyée au dossier du siège de Madel, glissa sur le bras fin dont la blancheur velouté frissonna sous le tulle clair qui la voilait.

— Regardez-moi, Madel ! Dites que vous me pardonnez mon erreur... Car... oui, j'ai eu tort. J'étais jeune, je n'ai pas réfléchi...

Il disait ces mots tout bas, il les chuchotait à l'oreille de Madel. La jeune fille sentit comme un frémissement léger de tout son être, comme un

émoi doux et angoissant. La main de Vital s'appuyait sur son bras et, à travers le tulle léger, elle en sentait la chaleur moite. Il répéta d'un ton de prière :

— Regardez-moi !

Elle tourna la tête vers lui. Une larme tremblait encore dans ses yeux, que voilait l'ombre des grands cils lourds. La câline douceur du regard de Vital s'éclaira d'une émotion ardente. Le jeune homme murmura :

— Oui, je regrette, Madel... je regrette tout ce qui vous fait pleurer.

M. de Genderne et son beau-frère rentraient. Le rideau se levait. De nouveau, Cécile parut en scène. Vêtue de noir, échevelée, elle était dramatiquement belle. Sa voix avait des notes pathétiques douloureuses, qu'elle ne possédait pas autrefois. Madel, en la regardant, en l'écoutant, songeait : « Je voudrais savoir si elle regrette d'avoir quitté son père, si elle se trouve heureuse, malgré tout. »

Un malaise lui demeurait, de son court entretien avec Vital. Un malaise très indéfinissable, qui la laissait à mi-chemin entre la joie et l'angoisse. Elle trouvait affreux que Vital eût encouragé Cécile dans l'abandon de son devoir filial, dans le mépris de la volonté paternelle. Mais il s'en repentait, il reconnaissait ses torts. Comme sa voix était chaude,

sincère, en l'avouant ! Comme son regard semblait bon et doux !

Au milieu des applaudissements qui saluaient la chute du rideau, Mme de Genderne et ses invités se levèrent pour partir. Florine demanda :

— Vous allez adresser vos félicitations à Cécile Drake, docteur ?

— Mais non, Mademoiselle. C'est la seconde fois que j'assiste à *La Mort de l'Aigle*, et j'ai déjà dûment complimenté Mlle Drake à ce sujet. Ce soir, je rentre vivement, car j'ai du travail pressé.

M. Breuil s'exclama :

— Admirable, cette voix ! Et des attitudes superbes !

M. de Genderne approuva en termes chaleureux. Vital se taisait. Il regardait Madel, debout près de sa tante. Dans sa robe blanche aux longs plis souples, elle paraissait plus grande et d'une sveltesse délicieuse. L'ardeur profonde de ses grands yeux rayonnait dans son jeune visage. Près de Colette, près de Florine, elle semblait une fleur délicate, toute fraîche, une fleur de discrète beauté et de pure blancheur.

Au vestiaire, ce fut le docteur Nisse qui l'aida à mettre sa sortie de théâtre. Il lui demanda tout bas, en posant le vêtement sur ses épaules :

— Vous me pardonnez, Madel ?

Elle répondit :

— Ce n'est pas à moi de le faire.

Elle s'interrompit, hésita un instant en le regardant. Puis elle ajouta :

— Peut-être Cécile se laisserait-elle persuadée d'abandonner le théâtre, de retourner là-bas ?

Pendant quelques secondes, un sourire d'ironie contenue souleva la lèvre épaisse de Vital.

— Elle ? Avec des triomphes comme ceux qui l'attendent, chaque fois qu'elle paraît sur la scène ? Mais comprenez donc, Madel, que, même si je n'avais eu le tort de l'encourager, jadis, elle serait partie. Sa vocation la poussait. Aujourd'hui, rien au monde ne lui ferait quitter le théâtre.

Madel soupira. Ses petits doigts, un peu nerveux, essayèrent d'agrafer son vêtement, sans y réussir. Vital demanda :

— Voulez-vous me permettre de vous aider ?

Elle se laissa faire, distraitement. Sa pensée s'en allait de nouveau vers Bargenac, vers M. Charminat. La voix narquoise de Colette la fit tressaillir.

— Mais, docteur, vous avez des attentions fraternelles pour cette petite Madel ! C'est charmant, de remplir près d'elle l'office de femme de chambre !

Vital riposta sèchement :

— C'est un plaisir pour moi, qui ai été un peu, en effet, comme le grand frère de Madel, quand je jouais avec ma sœur et elle.

Colette eut un rire railleur.

— Allons, on ne vous prend jamais à court ! Ces souvenirs de Bargenac sont délicieux, et bien agréables à rappeler, n'est-ce pas ?... Voilà Madel qui rougit. Et je parie qu'elle ne sait même pas pourquoi.

Non, elle ne savait pas pourquoi le persiflage de sa tante lui donnait cette impression de trouble, de tristesse un peu effrayée. Elle murmura : « Merci » sans regarder Vital. Il s5inclina devant elle en disant avec douceur :

— Bonsoir, Madel.

Elle lui tendit sa main qu'il serra très vite, et très fort. Puis il se détourna pour saluer Mme de Genderne et Florine. Quand il eut disparu, Colette s'approcha de sa mère et, glissant son bras sous celui de la jeune fille, dit à mi-voix :

— Eh bien, mignonne, quand je vous assurais que les yeux de Cécile Drake ne pouvaient se comparer aux vôtres ?

Madel la regarda d'un air qui signifiait : « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. » Colette eut un rire bas, doucement ironique. Pendant quelques secondes, elle considéra le beau regard qui reflétait tant de claire lumière intérieure. Et elle murmura pensivement :

— Ce doit être intéressant, en effet, d'être le premier à troubler cette eau pure.

***

Mme Breuil déclara, quelques jours plus tard, qu'il convenait que Madel allât faire une visite à Cécile Drake. La jeune fille protesta, en assurant que toute sa sympathie d'autrefois avait disparu, qu'elle ne tenait pas du tout à revoir Mlle Charminat et que celle-ci ne se souciait pas davantage probablement de rencontrer ce témoin d'un passé complètement renié.

Mais Mme Breuil riposta qu'elles étaient destinées à se revoir, un jour ou l'autre, et qu'il était préférable de se montrer polie, d'autant que Cécile Drake était une relation à ménager. Elle connaissait quantité de monde et sa nature était très serviable.

— Voyez-vous, mon enfant, il faut manœuvrer habilement pour tirer ce qu'on peut de ses relations, quand on n'a qu'une fortune branlante comme la nôtre, conclut Mme Breuil.

Car — Madel savait cela depuis peu de temps, — la façade luxueuse de l'existence, chez les Breuil, cachait des embarras assez sérieux. Au train mondain qu'ils menaient tous, la fortune considérable de Mme Breuil n'avait pu résister. Aujourd'hui, M. Breuil soupirait en disant :

— Tu n'as qu'une bien petite dot, Madel. Mais je crois que Liette en aura encore moins.

Florine seule serait riche. Son père devait la

doter très généreusement. En attendant, la rente très large qu'il lui faisait enlevait tout au moins aux Breuil le souci de ses dépenses personnelles.

Avec son père et Florine, Madel se rendit chez Cécile. Dans un salon bleu et or, d'une discrète élégance, la jeune artiste s'entretenait avec quelques visiteuses. Elle riait, sans éclat, au moment où entrèrent M. Breuil et les jeunes filles. Ce rire disparut de ses lèvres, de ses yeux tout à coup voilés, à la vue de Madel. Elle se leva, fit quelques pas au-devant des arrivants. Le velours vert pâle de sa robe semblait frissonner autour d'elle. Sa main se tendit vers Madel, lentement, comme hésitante. Elle dit d'une voix troublée :

— Je suis heureuse de vous voir, mademoiselle Madel.

Ses doigts, ceux de Madel, tremblaient en s'étreignant. Le regard de Cécile, gêné, se détournait un peu. Tout son fin visage frémissait. Elle répéta machinalement :

— Je suis très heureuse...

Les nouveaux venus prirent place au milieu du cercle caquetant des visiteurs. Madel, profitant de la loquacité de son père, demeurait silencieuse. Cécile ne lui adressait pas la parole. Assise sur un délicieux petit canapé Louis XVI, dans une pose charmante, elle écoutait distraitement les conversations engagées autour d'elle en n'y prenant part que brièvement, d'un air absent. La clarté immo-

bile des lampes électriques éclairait la délicate blancheur de son teint, la douceur pensive de ses yeux. A chacun de ses mouvements, les diamants de ses oreilles, les gemmes précieuses ornant ses bracelets jetaient d'ardentes étincelles. Quand elle souriait, ss lèvres s'entrouvraient à peine, comme lasses, comme contraintes, et dans le salon trop chaud, elle semblait frissonner un peu. Mais en dehors de Madel, personne ne s'en apercevait. Ceux qui étaient là ne voyaient en elle que la femme heureuse, adulée, comblée de luxe, admirée et jalousée pour sa beauté, pour son élégance incomparable. Nul ne songeait à se dire, comme le faisait en ce moment Madel Breuil, que Cécile semblait souffrir.

M. Breuil, en sortant du coquet petit hôtel, dit à sa fille :

— Tu avais raison, enfant, la belle Drake n'a pas paru enthousiaste de te voir. Elle qui est si accueillante t'a à peu près ignorée. Mais enfin, la politesse est faite. Tu pourras désormais te dispenser de la voir, puisque tu lui rappelles un passé déplaisant.

Madel pensa : « Non, c'est le remords que ma vue réveille en elle. C'est le souvenir de son père, qu'elle aime peut-être toujours, au fond. »

Car en voyant de près Cécile, la jeune fille avait été frappée de la retrouver si semblable à autrefois, dans ce cadre de haute élégance. Elle demeurait la

calme, l'harmonieuse Cécile, très distinguée, très naturelle, et simple. Elle conservait la douceur rêveuse de sa physionomie, la bonté suave du regard et cette voix paisible, un peu basse, qui disait autrefois à Madel : « Vous êtes charmante, petite fille, et je vous aime beaucoup. »

Etait-elle moralement plus changée ? Voilà ce que Madel aurait voulu savoir. Car, en dépit de ce que lui avait dit Vital, elle pensait que des voix amies auraient pu essayer de ramener l'enfant égarée vers son père.

Le soir, Florine raconta leur visite au docteur Nisse, qui vint passer quelques instants chez ses voisins. Elle dit en riant :

— Elle n'a pas fêté Madel, la belle Cécile ! Je crois que nous lui avons causé un profond déplaisir en lui amenant son ancienne élève de Bargenac.

Une sorte de satisfaction détendit à ces derniers mots la physionomie légèrement contrariée de Vital. Il eut un mouvement d'épaules en ripostant :

— C'était à prévoir !

Madel dit pensivement :

— J'ai réveillé tous ses souvenirs — tous ses bons souvenirs.

Vital, qui était assis près d'elle, se détourna pour la regarder.

— Ce sont de mauvais souvenirs pour elle, Madel.

La jeune fille secoua la tête.

— Non, ce sont les seuls bons... Ce sont peut-être ceux qui la sauveront.

Il eut un rire un peu forcé.

— Je crois qu'elle ne songe pas du tout à se sauver. Elle est très heureuse ainsi.

Madel secoua encore la tête en murmurant :

— Est-elle heureuse ?

M. Breuil s'exclama :

— Eh ! parbleu oui ! On est toujours heureuse quand on est jolie, élégante, entourée d'admirateurs. Tu l'apprendras par toi-même, petite. Et maintenant, prends ton violon. Nous allons jouer au docteur ce nocturne de Chopin dont il est si friand.

Mais l'archet de Madel était nerveux, ce soir. M. Breuil s'interrompit au beau milieu du nocturne en s'écriant :

— Qu'est-ce que cette manière de jouer ? Si Jardel t'entendait !

Vital dit vivement :

— Madel semble fatiguée... Les nerfs sont un peu agités, n'est-ce pas, petite amie ?

Il se levait, s'approchait de Madel et lui prenait la main. Elle sourit en rencontrant son regard, scrutateur et doux.

— Un peu, c'est vrai.

— L'air de Paris, le changement de vie vous éprouvent. Je prévois un peu d'anémie. Soignons-la par avance, ce sera plus sage.

Mme Breuil approuva :

— C'est cela, docteur, vous lui ferez une ordonnance. J'avais remarqué aussi un peu de fébrilité, un peu de pâleur. Il faut compter avec l'épreuve de l'acclimatement.

Madel dit très bas :

— Oh ! si l'on voulait me renvoyer à la vieille maison !

Vital seul l'entendit. Il riposta à mi-voix :

— Non, non, on ne vous y renverra pas ! On vous gardera ici, Madel.

Ses doigts musculeux serraient le mince poignet, avec douceur. Ses yeux souriaient. Et ils étaient si tendres, si caressants, que Madel sentit en elle comme un grand émoi délicieux qui fit affluer le sang à ses joues.

Florine, occupée à feuilleter une revue un peu plus loin, dit d'un ton narquois :

— Voyez donc, docteur, elle a meilleure mine, déjà !

Il rit gaiement, en laissant aller la main de la jeune fille.

— Mais oui ! Oh ! nous ne la laisserons pas intoxiquer par l'air de Paris, cette petite Madel ! Nous l'acclimaterons peu à peu, vous verrez. La petite fleur de Bargenac ne périra pas ici.

Madel, qui regardait à ce moment Florine, se demanda avec perplexité pourquoi Mlle Darquin souriait ainsi, ironiquement, en glissant vers elle un coup d'œil amusé, un peu railleur, qui lui causa un vague malaise.

***

Presque chaque semaine, Madel écrivait à Constance. Celle-ci lui répondait irrégulièrement, par petits billets courts, un peu secs, où rarement se glissait une phrase affectueuse. Elle parlait de sa vie, un peu monotone, mais qu'elle aimait ainsi, des menus faits de Bargenac, de M. le curé et de sa mère, de la vieille maison que Mélanie tenait bien en ordre. Elle disait que le jardin était tout blanc de neige, et que les chrysanthèmes étaient morts au cimetière. Elle demandait : « Parle-moi souvent de Vital. Il m'écrit rarement, mais ses lettres sont toujours bien bonnes. Maman peut être brouillée avec lui, cela ne m'empêche pas de l'aimer, puisqu'il est mon frère. »

Madel, quand elle voyait Vital, lui disait :

— Constance se plaint que vous ne lui écriviez pas souvent.

Il riait, en ripostant :

— Répondez-lui que je suis accablé de travail, petite amie. Dites-lui que je reste son frère affec-

tueux. Mais oui, je l'aime, cette pauvre Constance, en dépit de toute sa froideur.

— Elle aussi vous aime beaucoup.

— Certainement, autant qu'elle est capable de le faire, mais un peu trop en dedans, avouez-le, Madel.

Madel devait avouer. Pressée par Vital, elle devait même reconnaître que parfois la sécheresse de Constance lui avait été pénible. Mais elle ajoutait :

— Je crois que son affection est sûre.

Le lendemain de la visite à Cécile, Madel reçut une lettre de Constance, qui la chargeait d'une commission pour Mme Marsy. Dans l'après-midi, la jeune fille se rendit rue du Sommerard. Un peu de neige tombait, comme un duvet léger. Le vieux Cluny se montrait tout encapuchonné de blanc et dans ses enclos tranquilles, les arbres, les pierres brisées s'enveloppaient de toute cette blancheur glacée, qui éblouissait un peu.

Mme Marsy, pour avoir plus de jour, travaillait près de la fenêtre, dans l'embrasure profonde. Son fils se tenait debout devant elle, quand Madel entra. Elle fit la commission de Constance. Bernard s'était assis, en disant qu'il allait se retarder de cinq minutes en son honneur. Ses yeux souriaient en regardant Madel. Puis ils devinrent très attentifs, graves, un peu chercheurs. La bouche ferme, au beau dessin, reprit l'expression sérieuse habituelle

au jeune médecin quand il réfléchissait ou qu'il examinait.

Mme Marsy demanda :

— Qu'avez-vous fait hier, mignonne ?

— Nous avons été voir Cécile Charminat, Madame... Cécile Drake, comme on dit maintenant. Cette visite m'a peinée.

— Je le comprends. Pauvre père ! Je m'en souviens bien, de cette jolie Cécile. Pendant notre séjour à Bargenac, elle chanta un dimanche à l'église ce *Pater* de la composition de son père. Sa voix était admirable. Elle l'est toujours, m'a dit Bernard qui l'a entendue à l'Opéra.

Madel demanda :

— Y étiez-vous jeudi ?

— Non, Mademoiselle. D'ailleurs, j'y vais bien rarement. Et vous ?

— Moi, j'y étais ce jour-là. Et cela aussi m'a été pénible, parce qu'en la voyant là je ne cessais de penser à son père.

Le regard de Bernard ne quittait pas le visage un peu pâli, un peu las, les yeux qui s'entouraient d'un cerne léger et qui étaient pensifs, un peu inquiets, trop graves. Le jeune homme se pencha, en posant sa main sur celle de Madel.

— Vous êtes très impressionnable. Vous vous fatiguez.

Mme Marsy la considéra un moment, et approuva :

— C'est vrai, il faut vous soigner, Madel.

— Le docteur Nisse me l'a dit aussi hier soir.

Dans la pâle clarté blanche qui venait du dehors, le teint mat se rosa légèrement, les yeux pensifs retrouvèrent l'éclat jeune, vivant, d'une douceur éblouissante, qu'ils avaient quand Madel était heureuse.

Les longs cils blonds de Bernard battirent sur son regard, qui devenait sombre. Sa main tressaillit un peu et s'appuya avec une ferme douceur sur celle de Madel.

— Vous voyez souvent mon cousin ?

— Mais oui. C'est lui qui soigne M^me^ Breuil, comme vous savez. Puis il vient quelquefois le soir pour entendre de la musique. Il est très bon. Il reste un ami pour moi.

La longue main fine de Bernard tressaillit de nouveau sur la petite main tiède qui palpitait un peu. Le regard du jeune homme chercha celui de sa mère. La physionomie de M^me^ Marsy devenait anxieuse et toute la grande tristesse de ce jour d'hiver semblait s'amasser dans ses yeux. Elle mit son bras autour des épaules de Madel et attira contre elle la tête charmante, dont les boucles soyeuses frôlèrent sa joue.

— Il vous assure souvent de cette amitié, Madel ?

— Oui, très souvent. Il a compris que j'étais triste, que je souffrais et que son amitié me serait

bonne, puisqu'il avait connu mes chères aïeules et tout ce que j'amais là-bas.

Contre sa poitrine, Mme Marsy sentait battre un peu plus vite le cœur de la jeune fille. La joue mate demeurait très rose et les yeux éclairaient tout le jour blafard autour d'eux.

Bernard se leva. Il jeta un coup d'œil machinal vers la vitre, derrière laquelle d'innombrables et minuscules flocons tombaient en un poudroiement ininterrompu qui noyait tout l'horizon dans une fatigante blancheur morne.

— Il faut que je me retire, maintenant. Voici l'heure de ma consultation. Au revoir, Mademoiselle.

Madel se redressa et lui tendit la main. Il la serra avec cette douceur tranquille et forte qui, chaque fois, semblait si bonne à Madel, si réconfortante, et lui donnait toujours l'impression apaisante d'être comprise, tout entière, avec ses délicats scrupules de croyante, ses souvenirs si chers, son attachement aux traditions de l'âme française.

Bernard s'éloigna. Mais près de la porte, il se détourna. Madel rencontra ses yeux dont la calme profondeur s'animait comme sous un souffle d'émotion.

— Souvenez-vous, Mademoiselle, que toutes les amitiés vinssent-elles à vous manquer un jour, vous trouverez toujours la nôtre comme un refuge sûr, à n'importe quelle heure de votre vie.

La voix grave, aux inflexions émues, fit tressaillir la jeune fille. Devant elle, dans la clarté diffuse de ce jour d'hiver, le fin visage viril se dessinait, avec sa bouche ferme, sa calme douceur, ses yeux énergiques et sérieux qui devenaient si bons quand Bernard s'émouvait un peu. L'impression de quiétude, de paix sereine que Madel ressentait si souvent ici, près de Mme Marsy, s'imposa tout à coup à elle avec plus de force, la pénétra d'une sorte de joie tranquille. Celle-ci se refléta sur son jeune visage, avec l'émotion reconnaissante. Elle appuya sa main sur l'épaule de Mme Marsy et pencha un peu la tête vers elle, affectueusement, en répondant à Bernard :

— Oui, je sais que vous êtes mes amis, vous aussi — des amis si vrais, si excellents ! Et je vous promets de venir à vous quand je souffrirai beaucoup.

***

Au début de mars, l'état de Mme Breuil s'aggrava. Le célèbre professeur Sabatier, appelé en consultation, déclara une opération indispensable. Quelques jours plus tard il la fit, assisté du docteur Marsy, son élève favori, dans la maison de santé où la malade avait été transportée.

M. Breuil montra pendant cette période un front soucieux, Florine et Liette laissèrent voir quelque inquiétude et allèrent passer chacune la moitié

d'une journée près de leur mère. Mais par ailleurs, l'existence habituelle, la mesquine existence de plaisirs et de corvées volontaires, d'obligations futiles, d'agitation sans but continua pour eux, pendant ces heures où la vie de M^me^ Breuil était en danger.

Madel les connaissait déjà trop bien pour s'en étonner. Le tranquille égoïsme de chacun, dans cette demeure, ou ce que Liette appelait élégamment le « je m'en fichisme » s'étalait avec sérénité, dans toutes les circonstances de la vie. Mais Madel, qui avait reçu de ses aïeules tant de leçons de dévouement, qui croyait encore au devoir, au sacrifice, Madel se sentait comme une pauvre petite plante déracinée, au milieu de cet individualisme desséchant.

L'opération réussit, mais quelques complications se produisirent qui nécessitèrent une prolongation de séjour à la maison de santé. Madel s'y rendit plusieurs fois, pour passer quelques heures près de la malade. Celle-ci faisait de grands éloges du docteur Marsy, chargé par le docteur Sabatier de lui continuer les soins nécessaires.

— Il est extrêmement bien et distingué. Protégé par Sabatier, il a un avenir superbe... Si votre dot était plus conséquente, Madel, voilà qui aurait fait un beau parti pour vous.

Madel assise près du lit, tricotait une petite brassière. Les aiguilles s'entre-choquèrent, s'arrê-

tèrent. La jeune fille leva vers Mme Breuil des yeux surpris.

— Pourquoi me regardez-vous comme cela, enfant ? N'y avez-vous jamais pensé ?

Madel dit vivement :

— Oh non !

Mme Breuil étendit la main et caressa du bout des doigts la joue de Madel.

— Etrange petite fille ! Toute autre, à votre place, se sachant séduisante comme vous l'êtes, aurait au moins essayé d'ensorceler ce beau docteur. Mais enfin, je crois qu'en la circonstance vous avez bien fait, car je sais par le docteur Nisse que les Marsy n'ont qu'une fortune médiocre. Ainsi, le jeune homme cherchera certainement, et trouvera quand il le voudra le mariage riche. C'est très sage à vous de n'avoir pas fait de rêves de ce côté. Et il faut malheureusement vous persuader, mon enfant, que, toute jolie que vous êtes, vous ne pourrez prétendre qu'à un mariage modeste, très modeste. Vos trente mille francs de dot ne sont qu'une goutte d'eau, devant les exigences pécuniaires des prétendants.

M. Breuil avait naguère assuré à sa fille qu'il lui trouverait facilement un mari fortuné. Mais Madel ne s'arrêta pas à réfléchir sur ces contradictions. Elle remarqua seulement l'expression doucement narquoise de Mme Breuil et en ressentit comme un indéfinissable malaise d'âme.

Mme Breuil rentra chez elle quelques jours plus tard. Son état exigeait encore des soins assidus, et Madel se trouva promue infirmière. Elle ne protesta pas, et s'en réjouit même. Cette occupation la dispensait des visites et des réunions qui se multipliaient à cette époque de l'année. Il lui restait tout juste le temps d'une messe matinale et d'une promenade dans l'après-midi, prescrite à la fois par le docteur Nisse et le docteur Marsy.

Car Bernard venait encore, de temps à autre, pour constater les lents progrès de la guérison. Il donnait rendez-vous à son cousin et tous deux, en entrant dans la chambre de Mme Breuil, trouvaient Madel en blouse blanche d'infirmière qui les accueillait par son délicieux sourire d'enfant, par la clarté de joie éclairant tout à coup ses grands yeux, dont le brun s'avivait d'un reflet couleur d'or. Elle ignorait encore l'art de cacher ses impressions. Heureuse de voir là ces deux hommes qui, chacun, l'avaient assurée de leur amitié, heureuse de rencontrer dès l'entrée le regard si affectueux de Vital et de sentir la forte étreinte de sa main, qui semblait toujours dire : « Ne craignez rien, je suis là », elle laissait paraître sa joie, naïvement. Elle ne remarquait pas alors l'ironique plissement des lèvres pâlies de la malade, ni l'amusement mauvais que reflétait son regard, sous l'ombre des lourdes paupières blanches. Elle ne cherchait pas à pénétrer la signification des phrases

à double sens, des sous-entendus dans lesquels excellait Mme Breuil. Son inexpérience, la simplicité de son cœur ignoraient tous les détours de la vie, et tous ses pièges.

Le docteur Marsy, dans son intérêt pour la santé de Madel, conservait toujours cette réserve discrète que Mme Breuil prenait, comme beaucoup d'autres, pour de la froideur, mais derrière laquelle la jeune fille sentait la bonté attentive et une force intérieure si vivante. La sollicitude de Vital se manifestait plus ouvertement. Quand il se penchait vers Madel en disant : « Petite amie, il faut aller faire une promenade, aujourd'hui », ses yeux prenaient leur expression la plus douce et semblaient dire tant de choses mystérieuses, que Madel ne comprenait pas, mais qui faisaient glisser en elle un frisson de joie et la laissaient tout en émoi, avec un peu de trouble au fond du cœur.

L'état de Mme Breuil s'améliora enfin vers le printemps, le docteur Marsy cessa de venir. Les petites séances de musique reprirent le soir quand M. Breuil restait au logis, et Vital y apparut de temps à autre, comme auparavant.

Madel avait craint d'être obligée de suivre, à nouveau, son père et Florine dans le monde — ce monde mêlé, trop souvent équivoque, qui choquait toutes ses délicatesses d'âme et qu'elle sentait guettant comme une proie de choix sa jeunesse innocente. Mais Mme Breuil et son mari convinrent,

d'accord avec le docteur Nisse, que l'anémie menaçant la jeune fille obligeait à certains ménagements, et qu'en conséquence elle vivrait à sa guise pendant cette année encore.

Elle se vit donc libre d'aller et venir selon son idée, d'après le principe d'indépendance mis en pratique par Florine et Liette. Et elle en profita pour se rendre presque chaque jour chez M^me^ Marsy, qui lui avait dit : « Vous serez toujours reçue ici comme une petite enfant très chère. » Le grand salon aux boiseries claires, aux meubles vieillots, lui semblait beaucoup plus son chez elle que l'appartement de son père. Le baiser d'accueil de M^me^ Marsy, la bonté lumineuse de son regard, la manière si tendre dont elle lui disait : « Ma petite fille », évoquaient pour Madel l'image chérie des aïeules, de grand-mère surtout, dont la mère de Bernard avait la grâce si aimable, l'indulgence sans faiblesse et le sourire si fin, vite éclos au coin des yeux qui avaient cependant pleuré beaucoup, comme ceux de grand-mère aussi. Dans le vieil appartement où M^me^ Marsy était entrée, jeune épouse, où était né Bernard, où elle avait fermé les yeux de son mari, le parfum des vertus familiales, de la vieille sève française, des croyances traditionnelles imprégnait les choses et les êtres, Et Madel, qui avait respiré ce parfum-là dans la vieille maison, se retrouvait ici dans une atmosphère chère, où elle se sentait vivre.

Mme Marsy lui avait procuré des vêtements à faire pour les pauvres, elle lui prêtait des livres, choisis parmi les œuvres de haute valeur morale et littéraire. Les volumes que M. Breuil ou Florine passaient à Madel en lui disant : « C'est le livre qu'il faut lire, le dernier paru de X... » n'étaient jamais ouverts avant que la jeune fille en eût référé à sa conseillère. M. Breuil se fâchait un peu quand elle lui répondait de son petit air respectueusement ferme : « Non, papa, je ne l'ai pas lu, il n'est pas pour mon âge. » Mais il se calmait vite. Sa nature molle détestait les discussions. En outre, le charme de Madel, son talent de musicienne, son dévouement aimable toujours prêt à se manifester, pour peu qu'il en eût besoin, le disposaient à l'indulgence. Il déclara un jour à Liette :

— Tout de même, ma petite, si nous t'avions élevée comme ta sœur, tu serais peut-être autrement agréable.

A quoi Liette riposta avec une conviction railleuse :

— C'est à peu près certain, papa.

Entre Madel et sa sœur, il n'existait aucune intimité. Liette ne semblait pas mauvaise, mais elle ne s'occupait pas plus d'elle que de toute autre personne au monde. Rien n'existait à ses yeux, en dehors de ses études. Elle s'y adonnait avec une ardeur concentrée, avec l'avide désir d'emmagasiner, dans son cerveau de toute jeune

intellectuelle, les connaissances les plus diverses. Elle étonnait Madel par sa conversation, qui était celle d'une femme très avertie. Mais la jeune fille, derrière cette façade, avait su voir la pauvreté morale, le desséchant scepticisme de cette âme d'enfant.

Parfois apparaissait Michel, le fils de Mme Breuil, un grand garçon maigre aux yeux sévères et tristes. Il venait d'être reçu docteur en droit et quittait la demeure paternelle pour s'installer chez lui. Il témoignait à sa mère une froideur polie. Jamais il n'avait pour elle un mot confiant, un élan d'affection. Mme Breuil, de son côté, le traitait presque en étranger.

— Je le connais si peu ! disait-elle. Volontairement, je me suis détachée de lui, puisqu'il devait être surtout à son père.

Madel, quand elle entendait des réflexions de ce genre, se demandait toujours avec surprise comment une mère pouvait, par simple raisonnement, cesser d'aimer son fils.

Mais tant de choses lui demeuraient incompréhensibles dans cette famille dont elle partageait la vie extérieure et dont tout la séparait moralement !

⁂

Parfois, Mme Marsy emmenait Madel pour une visite charitable, pour une promenade dont le but

était souvent une église, un musée, un coin du vieux Paris ou encore, simplement, une station au Luxembourg, quand la journée s'annonçait belle. Elle disait affectueusement : « Je suis si heureuse d'avoir une charmante petite compagne comme vous ! » Et ces heures-là semblaient infiniment douces à Madel qui sentait baattre si près de son cœur cet autre cœur de femme et apprenait à connaître un Paris très différent du Paris jouisseur, sceptique, tout en surface, qui était celui de sa famille.

Une après-midi, en sortant d'une longue station au Louvre, elle laissa Mme Marsy qui avait une visite à faire tout près de là et longea la rue de Rivoli pour regagner la demeure paternelle. Sous les arcades, dans l'ombre fraîche de cette fin de journée, la foule circulait en flux et reflux incessant. Madel avançait, songeuse, sans un regard vers les devantures attirantes. Elle pensait à ce qu'elle venait de voir, aux chefs-d'œuvre que Mme Marsy, artiste très délicate, très vibrante, avait su si bien lui faire comprendre. Un choc léger la ramena à la réalité. Elle venait de heurter une très élégante jeune femme qui sortait d'un magasin de maroquinerie.

Simultanément, elles dirent : « Oh ! pardon. » Puis la jeune femme ajouta vivement : « Madel ! »

Déjà, Madel avait reconnu Cécile Charminat.

Celle-ci lui prit la main en murmurant avec émotion :

— Je suis contente de vous rencontrer. Je voudrais vous parler...

Elle hésita et reprit :

— Rentrez-vous chez votre père ?

— Oui, Mademoiselle, directement.

— Eh bien, voulez-vous que je vous reconduise en voiture ? Pendant le trajet, nous causerons. Il faut que je vous demande quelque chose...

Son visage frémit un peu, sous le tulle blanc de la voilette.

— Je ne puis parler de cela qu'à vous seule, qui êtes de « là-bas ». Et si je vais chez M^me^ Breuil, elle sera là, ou sa fille... Voulez-vous venir avec moi, Madel ?

Surprise, émue par le ton, le regard de Cécile, Madel répondit :

— Oui, Mademoiselle.

Devant le trottoir, une automobile attendait. Cécile fit monter la jeune fille, donna au chauffeur l'adresse de M. Breuil. La voiture démarra doucement. Cécile, d'un geste nerveux, rejeta en arrière la superbe fourrure de renard argenté qui couvrait ses épaules et regarda Madel. Les yeux interrogateurs de la jeune fille s'attachaient sur elle. M^lle^ Charminat murmura :

— Vous les avez toujours, vos beaux yeux purs, vos beaux yeux de clarté. Vous êtes encore la petite

Madel au cœur simple et croyant, à l'âme si blanche...

Elle s'interrompit et ses paupières s'abaissèrent un peu, tandis qu'elle ajoutait d'une voix étouffée :

— Moi aussi, autrefois, on me disait que j'avais du ciel dans les yeux. « Il » m'appelait son ange... Mon pauvre papa !

Ses traits se tendaient et des larmes remplirent ses yeux.

Madel lui saisit la main.

— Oh ! Mademoiselle, vous pensez toujours à lui ?

— Si j'y pense ! Oublie-t-on un père comme celui-là ?

— Vous l'avez quitté pourtant ! Vous l'avez fait tant souffrir !

Un sanglot s'étouffa entre les lèvres tremblantes de Cécile.

— Oui... Oh ! Madel, ne me regardez pas ainsi, avec ces yeux où je lis tant de choses..., tant de reproche et de tristesse ! Je sens que vous avez vu souffrir mon père et que vous allez me le dire.

Les larmes glissaient sur ses joues, traçaient un sillon sur la légère couche de poudre, descendaient jusqu'au coin des lèvres, comme une rosée amère.

— C'était cependant pour vous entendre parler de lui, que je voulais vous voir seule. Depuis des années, je n'ai plus de ses nouvelles. Je n'ose lui

écrire. Je l'ai tant offensé ! Et cependant, de plus en plus, son souvenir me poursuit. Je sens comme un désir avide de savoir ce qu'il devient, ce qu'il pense, et j'ai peur aussi d'entendre dire qu'il souffre... qu'il souffre toujours...

Ses yeux interrogeaient Madel. Et ils exprimaient bien, en effet, le désir et l'effroi de savoir.

Dans son petit sac à main, Madel avait une lettre de Constance, arrivée au moment où elle sortait et qu'elle avait glissé là après en avoir pris rapidement connaissance. M^lle^ Nisse parlait de M. Charminat et elle disait : « Le pauvre père Charminat vieillit bien. Il nous joue à l'église des improvisations magnifiquement tristes. Comme maman lui en faisait la remarque l'autre jour, il a répondu avec cet air de mélancolie navrante que tu lui connais : « De la tristesse, je n'ai que cela dans le cœur. Si ma fille était morte, je me résignerais si volontiers à l'idée de la retrouver là-haut ! Mais elle n'est pas morte... non, non, elle est plus que morte ! » Il ne se console pas, il ne se consolera jamais, le pauvre homme. »

Madel songea : Si je lui montrais cette lettre ?

Les yeux angoissés de Cécile s'attachaient sur elle.

M^lle^ Charminat murmura :

— Madel, Madel, dites-moi... Souffre-t-il beaucoup ?

— Vous allez voir.

Madel ouvrit le sac, en sortit la lettre et la tendit à Cécile. Tandis que celle-ci lisait, la jeune fille ne quittait pas des yeux le charmant visage qui, au jour, n'avait plus toute la fraîcheur d'autrefois, et qui tressaillait, à mesure que Cécile avançait dans sa lecture. Les lèvres tremblaient plus fort. Mlle Charminat abaissa ses mains, laissa glisser la feuille et appuya sa tête aux coussins de soie claire. Des larmes lourdes coulaient de ses yeux, que les paupières recouvraient à demi. Elle dit tout bas

— Mon pauvre papa !

Au passage des rues ensoleillées, de fugitifs éclats de lumière chaude entraient par l'ouverture des portières, éclairaient le capitonnage de soie bleue, le cristal des tubes contenant des fleurs rares, et les deux jeunes visages bouleversés par l'émotion poignante. Puis l'ombre se faisait de nouveau, dans l'intérieur luxueux où se répandait le parfum discret qui imprégnait les vêtements de Cécile.

Madel avait de nouveau pris la main de Mlle Charminat. Elle disait :

— Oh ! vous regrettez, n'est-ce pas ? Vous regrettez ?

— Si je regrette ! Madel, même au milieu de l'enivrement des premières années, je n'ai jamais cessé de connaître le remords. Et toujours, toujours, je pensais à mon père. Parlez-moi de lui ? Oh ! dites-moi comment il vit, s'il... s'il vous parlait quelquefois de moi ?

Madel secoua la tête.

— Jamais. Mais je sais bien qu'il pensait sans cesse à vous. Quand il jouait, surtout... oh ! comme je sentais bien cela ! Je ne sais comment vous l'expliquer, mais alors « j'entendais » son chagrin.

Cécile frissonna en murmurant :

— Ne me dites plus rien... Non, non, ne me dites plus cela. Ce chagrin, c'est moi... Et pour quel but, Seigneur ! Pour tomber de désillusion en désillusion, pour me faire abreuver d'amertume ! Madel, Madel, ne quittez jamais la voie du devoir. Pour quelques heures d'ivresse, c'est toute sa vie que l'on engage dans la souffrance.

Son buste ployait un peu, s'affaissait comme sous un poids trop lourd. Un cerne se formait autour de ses yeux dont le bleu pur se noyait de larmes, et qui reflétaient une douleur concentrée, un immense désenchantement.

Madel se pencha vers elle, approcha son visage du sien.

— Il faut retourner à Bargenac, Mademoiselle.

Cécile secoua la tête.

— Retourner !... Il faudrait que j'aie plus de courage pour sortir de cet engrenage. Vous ne savez pas ce que c'est. La vie m'entraîne. Je suis lâche. Je sais que je devrais partir, et je reste.

Elle se tut un instant, avant d'ajouter :

— Et puis, retourner là-bas... Quelle figure me

ferait-on ? On m'a blâmée, naturellement, on a encore grossi mes torts.

— Qu'importe ! Vous feriez votre devoir. Et M. Charminat...

— Oh ! lui, lui, il pardonnerait à sa petite, je le sais !

Elle appuyait de nouveau sa tête contre les coussins. Sa main frôlait la joue de Madel. Elle dit à mi-voix :

— Je suis très lâche. Priez pour moi, Madel.

L'automobile s'arrêtait devant la demeure des Breuil. Madel, d'un mouvement spontané, se pencha vers Cécile et baisa la joue brûlante, sur laquelle les larmes glissaient toujours, lentes et amères.

Le bras de M^lle^ Charminat entoura les épaules de Madel, attira contre elle la jeune fille. Cécile murmura avec une émotion ardente :

— Merci. C'est un peu de là-bas, un peu de « lui » que je retrouve près de vous. Et c'est une aumône si délicieuse que font à la pauvre Cécile vos petites lèvres pures, ma douce Madel !

En montant l'escalier, Madel avait encore les yeux remplis de larmes et telle était son émotion qu'elle se heurta sans le reconnaître, sur le palier, à Vital qui descendait.

Il dit en riant :

— Vous êtes distraite, Madel ?

— Oui... je vous demande pardon.

— Comment allez-vous ?... Eh ! mais, vous pleurez ?

Il posait sa main sur l'épaule de Madel et regardait attentivement la jeune fille.

— Oh ! ce n'est rien !

Elle était contrariée, gênée. Naturellement elle ne pouvait dire, même à lui, le motif de ces larmes. Cet entretien que Cécile avait voulu seule à seule ne pouvait être divulgué. Mais cette rencontre était désagréable, et la curiosité de Vital gênante.

— Un ennui ? On vous a causé quelque contrariété ?

— Mais non, pas du tout. Il ne s'agit pas de moi. C'est le chagrin d'une autre qui m'a émue.

— Ah ! bon ! J'aime mieux cela. Petite sensitive ! Mais les larmes vous vont bien. Elles donnent à vos beaux yeux un éclat merveilleux.

Il prononçait ces mots à demi-voix, en se penchant vers Madel. Sa main serra très fort celle de la jeune fille.

— Qu'ils sont beaux ! Je voudrais les avoir toute ma vie devant moi.

Elle rougit, en s'écartant légèrement, et en détournant son regard de cet autre regard où s'exprimait elle ne savait quoi d'effrayant et de délicieux. Vital rit doucement, en murmurant :

— Madel, Madel, je suis un peu fou, quand je vous vois. C'est votre faute, petite amie bien-aimée.

Il se courba un peu plus, appuya ses lèvres sur

la main gantée de Madel. Puis il se redressa et continua de descendre. En haut, une porte s'ouvrait. Madel, machinalement, commença de gravir le troisième étage. Une émotion très vive la bouleversait, faisait battre plus vite le sang coulant dans ses artères. Elle croisa la femme de chambre qui descendait, et qui jeta au passage un regard curieux sur son visage empourpré. En rentrant dans l'appartement, elle se réfugia aussitôt dans sa chambre. Là, elle s'assit et joignit sur ses genoux ses mains qui frémissaient comme des feuilles touchées par la brise. Son regard fit le tour de la petite pièce, et celle-ci lui parut changée, plus riante, presque claire, en dépit des murs d'en face. Qu'était-ce donc ? Oui, qu'était-ce que cette joie soudaine, un peu grisante qui s'insinuait dans son cœur, qui faisait trembler doucement tout son être et resplendir ses yeux ?

Depuis que Madel avait quitté la vieille maison, elle entendait bien souvent parler de l'amour, — mais bien peu d'un amour tel qu'elle pouvait le comprendre, tel qu'il serait le jour où il s'éveillerait dans son jeune cœur loyal et pur. Elle n'était pas préparée à l'émoi troublant que l'aveu de Vital — l'aveu contenu plus encore dans le regard que dans les paroles — venait de jeter en elle. Non, elle ne savait pas du tout pourquoi elle était si heureuse, la petite Madel, ni pourquoi elle tremblait.

L'air, qui fraîchissait, entrait par la fenêtre ouverte, avec le bruit assourdi du tumulte de la ville. Madel se leva pour fermer. Mais elle s'arrêta, en appuyant ses deux mains à la poignée de la fenêtre. Son front penché toucha la vitre et elle demeura un instant immobile, en frissonnant un peu. Elle pensait : « Qu'ai-je donc ? » Je suis heureuse, et j'ai peur. Pourquoi m'a-t-il regardée ainsi ? »

Elle frissonna encore — de bonheur ou d'effroi, elle ne savait. Et les visages chéris de grand-mère, de bonne-maman, lui apparurent alors. Elle les revit là-bas, les aïeules, dans leurs grands fauteuils, devant la cheminée. Et elle, la petite Madel, s'asseyait tout contre elles pour faire ses confidences, pour raconter ses petits chagrins d'enfant. Elles la consolaient, elles disaient : « C'est bien », ou « c'est mal ». Et voici que Madel songeait combien il serait bon de pouvoir encore s'agenouiller près d'elles, d'appuyer son jeune front sur leurs genoux et de leur dire tout, comme autrefois — comme une petite fille qui a peur de sa joie, parce qu'elle ne la comprend pas et qu'elle sent son ignorance de la vie.

∴

Maintenant, chaque fois que Madel voyait Vital, elle rougissait un peu et sentait que ses yeux se

troublaient. Lui la regardait plus longuement, avec cet air qu'il avait eu l'autre jour, dans l'escalier. Quand il lui prenait la main, à l'arrivée et au départ, il l'enserrait si fortement dans ses doigts musculeux qu'il semblait à Madel que jamais ceux-si ne s'en détacheraient.

Dans son âme, l'inquiétude, un peu d'effroi se mêlaient toujours à cette joie grisante, qu'un regard de Vital, un sourire renouvelaient. Elle priait beaucoup, avec la confiante simplicité qui lui était habituelle. Elle cherchait à réprimer des tendances à la distraction, au rêve, qu'elle se découvrait depuis quelque temps, surtout les jours où Vital était venu. Et elle n'osait encore donner un nom à ce sentiment inconnu qui n'était plus cependant la simple amitié de naguère.

Ces préoccupations ne lui faisaient pas oublier son entretien avec Cécile. Elle n'avait pas revu celle-ci. Mais elle y pensait souvent. Dans les beaux yeux bleus, qui n'avaient plus l'expression claire d'autrefois, Madel avait lu la souffrance sincère, et le remords. Cécile aimait toujours son père, elle ne l'avait pas oublié, elle regrettait, amèrement, la désertion de ses devoirs. Mais elle était faible. Elle-même l'avouait. Elle n'avait pas le courage de remonter le courant. Il faudrait de puissantes grâces divines pour galvaniser cette âme, pour la ramener à sa vie d'autrefois. Madel priait pour elle, songeant qu'elle voudrait la revoir souvent pour

lui parler de son père et pour redire : « Retournez à Bargenac. »

Colette, qui venait de faire un séjour en Italie après deux mois passés à Nice, reparut à Paris et vint confier à sa belle-sœur ses ennuis conjugaux. M. de Genderne devenait insupportable, il lui faisait des scènes ridicules, toujours à propos de l'argent. Elle avait résolu de le laisser passer seul sa colère pendant un bon mois, et d'aller voyager en Suisse. Mais elle souhaitait emmener Madel et Liette pour lui tenir compagnie, la distraire, et même la soigner, à l'occasion, car elle avait depuis quelque temps des malaises fort pénibles.

Mme Breuil accéda aussitôt à son désir. Madel n'osa refuser, quoiqu'il lui en coûtât de partir avec cette peu sympathique parente. Vital, en apprenant cette décision, déclara :

— Ce sera parfait pour vous, Madel. Le changement d'air, la distraction vont vous remettre d'aplomb. Mme de Genderne est fort gaie et le voyage sera charmant.

Madel se demanda avec un peu de surprise comment il ne devinait pas l'ennui que lui causait ce voyage, en compagnie d'une personne si absolument opposée de goûts, d'idées, de tenue. Tout autre fut l'accueil fait à cette nouvelle par Mme Marsy, quand Madel alla la lui apprendre. La veuve hocha la tête en attachant sur sa jeune amie un regard devenu grave, un peu anxieux.

— Avec votre tante ? Je n'aime pas beaucoup cela pour vous, petite Madel. Vous êtes si jeune, si inexpérimentée ! Prenez garde aux mauvais conseils, à l'influence que Mme de Genderne, qui paraît vous prendre en affection, peut avoir sur vous.

Madel dit vivement :

— Non, elle n'en aura pas. Elle me déplaît, je me sens toujours gênée, un peu raidie, près d'elle.

Mme Marsy posa une main très douce sur les soyeux cheveux bruns qui bouclaient toujours, comme au temps de l'enfance de Madel.

— Vous avez le cœur si droit, si pur ! Tout ce qui est équivoque doit vous éloigner, en effet.

Elle se penchait un peu et considéra longuement les beaux yeux qui ne se détournaient pas, qui semblaient demander aide, conseil, timidement.

— Pourquoi ma petite amie est-elle rêveuse, un peu distraite, depuis quelque temps ? Je crois voir aussi quelque chose d'inaccoutumé dans ce regard qui ne sait pas se voiler.

Madel rougit. Elle dit très bas :

— Oui, j'ai quelque chose... Je suis heureuse, et puis j'ai peur.

— Peur de quoi, ma chérie ?

D'un mouvement enfantin et charmant, Madel cacha son visage empourpré contre la poitrine de Mme Marsy.

— J'ai peur de ma joie.

Le bras de Mme Marsy l'enserra plus fortement, tandis qu'elle ajoutait d'une voix encore assourdie :

— Je ne sais pas vous expliquer cela.

Des lèvres chaudes, qui tremblaient un peu, se posèrent sur son front.

— Ne m'expliquez pas, je comprends.

Il y eut un long silence. Mme Marsy tenait son visage baissé vers la tête charmante, toujours appuyée contre elle, et elle songeait avec un peu d'angoisse : « Dois-je lui ouvrir les yeux, pour lui montrer la désillusion, peut-être le danger qui la guettent ? Mais ce serait préciser en elle un sentiment qui n'est peut-être encore qu'imaginatif et le fortifier. »

Puis elle pensa aussitôt : « Elle va partir avec sa tante. Ce sera un changement d'idées, et elle ne le verra plus de quelque temps. Au retour, je saurai ce qui en est alors et je parlerai s'il le faut. »

Madel leva les yeux et rencontra le regard fixé sur elle, le tendre et doux regard qu'elle aimait. Elle murmura :

— Oh ! comme vous avez les yeux de grand-mère, aujourd'hui !

⁂

En dépit des craintes de Madel, le voyage ne fut pas désagréable. Colette se montra fort aimable

pour ses nièces, pour l'aînée surtout, et prit plaisir à leur faire connaître une partie de la Suisse, déjà visitée par elle dans tous les sens. Elle ne plaisanta pas trop Madel lorsque celle-ci voulut remplir ses devoirs religieux et déclara la trouver beaucoup plus intelligente et cultivée qu'elle ne l'avait pensé d'abord. De son côté, dans ce contact quotidien, la jeune fille put apprécier chez sa tante une certaine originalité d'esprit, un goût artistique très sûr, une sorte de bonté légère qui n'aurait certainement pas été jusqu'au sacrifice, mais qui l'induisait à faire plaisir quand il ne lui en coûtait que de l'argent. Par ailleurs, ses réflexions, ses allures ne cessaient de choquer Madel. Sur l'expressif visage de sa nièce, Mme de Genderne lisait couramment. Elle disait avec une ironie amusée :

— Depuis quelques mois, petite nonnette, nous vous faisions découvrir un nouveau monde.

Madel pensait : « Quel triste monde ! L'autre, celui que me firent connaître mes chères aïeules en était si loin ! »

Vers la fin de juin, la tante et les nièces se trouvèrent à Lauterbrunnen. Ce devait être la dernière étape avant le retour à Paris. Elle montèrent à Wegen, d'où elles purent contempler la Jungfrau dans toute sa splendeur immaculée. Vers la fin de l'après-midi elles redescendirent. A l'hôtel, on remit à Mme de Genderne son courrier. Madel avait une lettre de Mme Marsy — un billet

plutôt, très court, mais si fortement affectueux, et qui se terminait par ces mots : « Dès votre arrivée, venez me voir sans faute, petite amie chérie. »

Madel faisait cette lecture dans sa chambre, située entre celles de sa tante et de sa sœur. Mme de Genderne, debout au milieu de la pièce voisine, parcourait une des lettres reçues. Madel l'entendit murmurer : « Allons, cela devait arriver ! » Puis elle s'avança jusqu'au seuil de la chambre de sa nièce.

— Il y a du nouveau chez vous, Madel. Florine vient d'être fiancée.

Madel dit avec surprise :

— Ah ! vraiment ! A qui ?

Elle se trouvait près de la fenêtre, dans la clarté adoucie du jour qui tombait. En parlant, elle fit quelques pas vers sa tante, sans s'apercevoir que celle-ci la considérait avec une curiosité attentive.

Liette, qui avait entendu, sortit de sa chambre en demandant aussi :

— A qui ?

— Au docteur Nisse ?

Madel s'arrêta. Elle regarda Colette avec une sorte d'effarement, en répétant :

— Au docteur Nisse ?

— Mais oui. Ce n'était pas pour rien qu'il venait si souvent chez vous. La grosse dot de Florine l'attirait. C'est un garçon ambitieux, ami

de la vie facile et qui veut se bien poser aussitôt comme médecin d'une clientèle riche. Pour Florine, le parti n'est pas mauvais non plus, car il a une belle situation et une certaine fortune personnelle. Votre père me dit qu'ils sont tous satisfaits. On attendra notre retour pour le dîner de fiançailles.

Madel ne la regardait plus maintenant. Elle baissait un peu ses paupières, comme un écran devant son regard de pauvre petit être brutalement surpris par la vie. Quelque chose criait, se déchirait en elle. Son teint, que l'air glacé des hauteurs neigeuses avait délicatement coloré, devenait presque blême, et les fines petites lèvres, d'un rose si tendre, pâlirent en tremblant très fort.

Liette, debout au seuil de sa chambre, fit observer :

— Ils n'avaient cependant pas l'air de faire beaucoup attention l'un à l'autre.

— Oh ! cela ne signifie rien ! Evidemment, ils ne s'aiment pas. Ce mariage est une affaire, simplement, et je suis bien certaine qu'aucun d'eux ne le considère autrement.

Liette jeta un coup d'œil vers sa sœur et dit de sa voix grêle, un peu narquoise :

— C'était à Madel qu'il faisait les yeux doux.

Colette leva les épaules.

— Cela ne tirait pas à conséquence. Le docteur Nisse est un enragé flirteur... Dis-moi, Liette, écris-

tu maintenant à ta mère ? En ce cas, annonce notre arrivée pour la semaine prochaine.

Liette rentra dans sa chambre. Colette s'approcha de Madel, dont le teint venait de s'empourprer à la réflexion de sa sœur. Elle lui prit la main et l'attira vers la fenêtre. Son regard attentif, légèrement apitoyé, considéra un long moment le délicieux visage tout changé, frémissant, et les yeux qui se voilaient d'une ombre de souffrance effarée.

Colette se pencha un peu en disant à mi-voix :

— Allons, qu'y a-t-il ? Vous avez pris au sérieux les doux regards et les paroles enjôleuses de cet incorrigible Nisse ? Pauvre petite ! Je ne nie pas qu'il ne puisse vous aimer sincèrement et souhaiter très fort de vous avoir pour femme, car vous êtes une ravissante créature. Mais entre son intérêt et son amour, il n'est pas homme à hésiter. Il l'a bien montré pour Cécile Drake. Elle aussi, il l'aimait, et il lui avait promis de l'épouser. Mais elle n'avait pour dot que sa voix. Il l'a bernée quelque temps avec de belles paroles — et je suppose que maintenant elle n'a plus d'illusions sur lui.

Madel murmura, presque machinalement :

— Il a aimé Cécile Charminat ?

Colette eut une sorte de petit rire amusé. Sa main se leva et caressa la joue de la jeune fille.

— Vous êtes délicieusement naïve, ma jolie nièce ! Oui, il l'a aimée et il lui a fait des protestations chaleureuses — comme à vous, peut-être ?

Madel eut un vif mouvement.

— Non ! Il m'a seulement assurée de son amitié, très souvent.

— Oui, oui, il n'osait pas trop... Vos yeux d'enfant, vos yeux sans ombre le gênaient, tout en l'attirant. Votre innocence s'imposait à lui. Il vous a parlé surtout par son regard, par ses manières enjôleuses. C'était trop, puisque vous y avez été prise. Mais il ne faut pas souffrir de cela, Madel. Non, voyez-vous, les hommes ne valent pas la peine que nous souffrions des désillusions qu'ils nous donnent.

Madel dit avec une sorte de vivacité fière :

— Oh ! je pense que je ne souffrirai pas !

Déjà, l'énergie naturelle de son caractère, la force morale cultivée par l'éducation chrétienne reprenaient le dessus. La surprise avait été vive et Madel n'avait pas eu le temps de voiler l'angoisse du subit effondrement de tout un rêve lentement formé, dont elle avait éprouvé la douceur enivrante sans en bien comprendre la nature. Mais la fierté la redressait vite devant Colette compatissante et un peu ironique.

M^me^ de Genderne la regarda avec un demi-sourire.

— Alors point n'est besoin de mes consolations ? Vous chasserez toute seule le personnage de votre cœur ? Oui, je devine que vous êtes une petite fille très courageuse. Et cette expérience vous sera

utile. C'est pourquoi ma belle-sœur et moi l'avons laissée se dérouler jusqu'au bout.

Le regard un peu indigné de Madel s'attacha sur la physionomie souriante de Colette.

— Comment, vous aviez deviné ?... et vous ne me mettiez pas en garde ?

— Non, ma chère petite, parce qu'il faut que vous appreniez à bien connaître la vie et les hommes. Vous êtes une enfant exquise, mais une enfant, une vraie enfant qui n'a pas vécu. Maintenant, vous n'ignorez pas ce qu'est une petite désillusion sentimentale. Si vous êtes intelligente et sensée, vous saurez en éviter d'autres. Voyez-vous, ma petite fille, nous pouvons prendre le cœur des hommes, mais il faut garder le nôtre bien soigneusement si nous ne voulons pas qu'ils s'en amusent et le déchirent.

Elle mit un baiser sur le front qui brûlait un peu et s'éloigna. Madel resta seule près de la fenêtre ouverte. Le soleil abandonnait déjà la vallée étroite, enserrée entre les rochers à pic, bases gigantesques du plateau de Murren et des cimes éternellement neigeuses. Mais on le devinait encore répandu en nappe de clarté blonde sur la pente élevée où se groupent les chalets de Wengen. Il s'attardait aux abords des vallées hautes et enveloppait de lumière la blancheur immense des glaciers. Toute l'ombre semblait s'amasser sur le petit village disséminé le long de la rivière

torrentueuse qui descendait des champs de neige en un perpétuel bourdonnement. L'air sentait les sapins et la fraîcheur glacée. Dans le silence de cette fin d'après-midi, des sonnailles de troupeaux jetaient une note claire et légère que soutenait, comme une basse, le sourd halètement du petit chemin de fer que la crémaillère monte, sans cesse, jusqu'à Wengen.

Madel joignit instinctivement ses mains qui étaient froides comme si elles avaient touché cette blancheur glacée des grands monts. La mousseline brodée du corsage frissonna le long de son buste un peu ployé. Sur le reflet d'or des yeux bruns, une ombre s'étendait — une ombre de souffrance jeune, profonde, effrayée. Madel songea : « Comme j'ai froid ! »

Oui, elle avait froid — froid jusqu'au cœur, où se mourait un rêve.

∴

Colette ne prolongea pas son séjour en Suisse. Elle rentra à Paris dans les derniers jours de juin, avec ses nièces.

Madel n'avait pas meilleure mine qu'au départ. M^me^ Breuil le constata de prime abord.

— Je l'emmènerai dans un mois à Houlgate, dit Colette. Cela lui fera un bien énorme.

La perspective n'enchanta pas Madel. Cepen-

dant, tandis qu'elle se réinstallait dans sa chambre, elle songea que le milieu dans lequel évoluait Mme de Genderne, son genre, ses propos, ne différaient guère de ce qui existait chez les Breuil. De plus, là elle ne verrait pas Vital.

Dès l'arrivée de sa belle-sœur, Mme Breuil lui avait appris que le dîner des fiançailles aurait lieu le surlendemain. Elle ajouta, en s'adressant à Madel :

— Vous arrangerez un peu votre toilette blanche, mon enfant. Elle sera très suffisante. Vous avez besoin d'économiser, avec votre si petite fortune.

Madel perçut l'intention blessante, malicieuse, sous la douceur affectée. Son cœur se serra fort à l'idée que tous, ici, avaient vu le jeu coupable de Vital et s'étaient amusés de l'erreur qui ferait souffrir un jeune cœur innocent.

Dans ce bouleversement moral, elle recourait à ses refuges habituels : la prière, l'abandon à la volonté divine. Le lendemain de son retour, elle alla entendre la messe à Saint-Séverin. Elle avait espéré y rencontrer Mme Marsy. Ne la voyant pas, elle résolut de se rendre chez elle dans l'après-midi, pour répondre au désir exprimé dans sa dernière lettre : « Dès votre retour, venez me voir sans faute. »

Qu'avait-elle à lui dire ? Madel, en se rappelant leur dernière conversation, pensa : « Elle a

dû comprendre... Elle se doutait de ce qui arriverait, parce qu'elle connaît son cousin. » Et la jeune fille sentait comme un allégement au trouble de son âme à la pensée de reposer son front sur cette poitrine maternelle, de sentir ce cœur battre près du sien, d'être comprise sans parler, et fortifiée par une compassion aimante, toute délicate, qui n'humilierait pas.

Elle s'achemina donc à la fin de l'après-midi vers la demeure des Marsy. Une chaleur d'orage pesait sur Paris. Le soleil s'éclipsait peu à peu derrière un écran de nuages lourds, d'un noir bleuâtre. Madel atteignait la rue du Sommerard quand le jour devint très sombre, comme un crépuscule subit. La jeune fille, en montant, pensa que si l'orage éclatait elle allait se trouver immobilisée pour longtemps chez M^me^ Marsy. La perspective n'avait rien que de fort agréable. Et là-bas, au boulevard Saint-Germain, personne ne s'inquiéterait d'elle, hélas !

Sur le palier du second étage, elle se heurta presque au docteur Marsy qui sortait de chez lui.

— Mademoiselle Madel !... Oh ! pardon !... Vous voilà donc revenue ?

Il prit la main qui s'offrait à lui et l'enferma dans la sienne, qui était chaude et douce. Madel rencontra un regard dont la bonté forte, si pro-

fonde et si haute, la pénétra d'une sorte de joie apaisante.

— Oui, depuis hier. Et je viens aussitôt voir M^me^ Marsy.

— Comme ma mère sera contrariée ! Elle est aujourd'hui à Sèvres, chez sa sœur.

— Elle n'est pas ici ? Oh ! j'aurais tant voulu la trouver !

Elle laissait voir son désappointement dans son accent, dans son regard. Celui-ci disait clairement : « J'ai tant besoin d'elle ! »

— Elle ne tardera peut-être pas à rentrer. Voulez-vous l'attendre ?

— Ce serait trop indiscret.

— Aucunement. Elle-même, je le sais, serait désolée de ne pas vous voir. Entrez donc, Mademoiselle.

Elle le suivit dans le salon que l'ombre des nuées d'orage rendait obscur. Il lui approcha un siège près de la fenêtre et resta debout devant elle, en l'interrogeant sur son voyage, sur sa santé. Son regard discret, mais pénétrant, ne quittait pas le visage pâli, amaigri, les yeux tristes qui essayaient de sourire et qu'un cerne entourait. Il fit observer :

— Vous êtes anémiée, nerveuse, mademoiselle Madel. Vous semblez très fatiguée.

Elle répondit :

— C'est vrai. Ce voyage ne m'a pas fait de bien. Aujourd'hui surtout, je me sens très lasse.

— C'est l'orage, sans doute. Mais vous avez certainement besoin d'être soignée.

Il se pencha, prit le mince poignet et appuya son doigt pour compter les pulsations. Ce geste professionnel, Vital l'avait fait plus d'une fois depuis qu'il s'occupait de la santé de Madel. Une rougeur monta au jeune visage, à ce souvenir. Le poignet frémit un peu entre les doigts doux et forts dont le contact était si léger, si discret. Une émotion, qui semblait un mélange de tristesse, de pitié, d'irritation, fit palpiter pendant quelques secondes les lèvres de Bernard et assombrit son regard. Ses doigts s'écartèrent, en laissant retomber lentement la main de Madel.

— Oui, les nerfs sont un peu fatigués. Le changement a été trop brusque pour vous.

Elle murmura :

— Oh ! oui.

La clarté mélancolique de ses yeux se répandait sur son visage aminci, d'où le sang se retirait lentement. Elle sourit avec effort en ajoutant :

— Mais je ne me sens pas malade, je vous assure. Seulement un peu lasse, un peu nerveuse, comme vous dites.

— Vous êtes une petite nature très vibrante, très sensible. Vous souffrez plus que d'autres des premiers contacts pénibles avec la vie.

Les grands cils bruns s'abaissèrent un peu, tremblèrent au bord des paupières. Un silence passa. Bernard considérait la jeune fille avec une attention émue, un peu attristée. Aucun d'eux ne semblait entendre le roulement de l'orage qui se rapprochait. L'obscurité remplissait la grande pièce, voilait les boiseries claires, les charmants meubles anciens, les ors fanés. Quelques roses, en s'effeuillant sur la petite table près de Madel, exhalaient une senteur légère qui se répandait dans la chaleur lourde, autour des deux jeunes gens.

Bernard reprit :

— Je connais un traitement excellent, très simple, qui vous serait certainement favorable. Si j'avais commencé à vous soigner, je vous le ferais suivre. Mais je ne puis aller sur les brisées d'un autre.

Madel rougit encore. La clarté d'or de ses yeux se couvrit d'ombre pendant quelques secondes. Puis elle s'aviva de nouveau, tandis que tout le jeune visage s'éclairait d'un reflet de décision fière.

— Et si je vous demandais cependant de le faire? J'ai une très grande confiance en vous et je veux essayer votre traitement. J'en parlerai au docteur Nisse.

Ce n'était plus « M. Vital ». Bernard ne parut pas le remarquer. Mais il fit observer :

— Il s'en froissera probablement.

Madel eut une sorte de sourire dédaigneux — un sourire que Bernard n'avait jamais vu sur ses lèvres et qui n'était plus celui de l'enfant, de la jeune fille confiante, mais celui de la femme qui a commencé de vivre, de souffrir.

— Oh ! non, certainement ! Et d'ailleurs...

Elle s'interrompit. Mais les mots « Que m'importe ! » étaient sur ses lèvres, dans ses yeux.

Elle ajouta après un court silence :

— A moins, toutefois, que vous n'en soyez contrarié ?

— Aucunement. Bien que les susceptibilités professionnelles existent également entre cousins-je saurais calmer celles de Vital, au cas où il les manifesterait.

Pendant un instant, la douceur profonde de son regard disparut. Une irritation fugitive transforma ces yeux calmes et tout ce visage d'homme maître de lui-même.

Il ajouta :

— Mais il faudra naturellement que vous en parliez à monsieur votre père.

— Oui. Peu lui importera, je crois. Et M^me^ Breuil vous a en très grande considération.

Aucun d'eux n'avait encore fait allusion aux fiançailles de Vital. Ce fut Madel qui dit au bout d'un court instant, et d'une voix qu'elle maintenait ferme :

— Vous savez, sans doute, que votre cousin est fiancé ?

— Oui, nous le savons. Et nous désapprouvons ce mariage. M^lle^ Darquin a reçu une éducation qui ne l'a pas préparée à faire une femme sérieuse.

— Elle n'est pas mauvaise.

— Cela ne suffit pas. Il faut être bonne, et avoir reçu de forts principes moraux, une sérieuse empreinte religieuse. Fonder un foyer sans ces bases-là, c'est bâtir sur le sable. Nous l'avons dit franchement à Vital, quand il est venu nous apprendre cette nouvelle. Cela ne servait à rien, nous en étions persuadés d'avance, mais nous devions lui faire connaître notre opinion.

Une lueur jaillit, en éclairant la pièce dans toute sa profondeur. Madel sursauta un peu. Assez loin encore, un bruit sourd commençait, se prolongeait en roulement. Bernard dit avec vivacité :

— Ne restez pas près de cette fenêtre. Venez là-bas.

Elle le suivit à l'autre extrémité du salon. L'orage se rapprochait. A chaque éclair, Madel avait un mouvement nerveux. Bernard s'était assis près d'elle, il causait, essayait de la distraire. Elle s'excusait avec confusion :

— Voyez comme je suis sotte aujourd'hui ! L'orage ne me produit jamais cet effet.

— Je vous le dis, vous devenez une petite

nerveuse, Mademoiselle. Mais nous aurons vite raison de cela.

— Il ne faut surtout pas vous déranger pour moi ! Vous avez certainement beaucoup à faire. Laissez-moi, monsieur Bernard. Je vais dire mon chapelet, et ainsi je ne me sentirai pas seule. Avec la prière, on est toujours fort.

— Je n'ai rien de pressé, et je suis très heureux de causer un peu avec vous.

Au dehors, la pluie ruisselait maintenant. L'ombre s'amassait autour des deux jeunes gens. La voix douce et ferme de Bernard détendait les nerfs fatigués de Madel, apaisait la souffrance secrète de son jeune cœur. Il l'interrogeait sur son enfance, sur les aïeules, sur la vieille maison. Et elle lui parlait de ces souvenirs chers comme elle en parlait à sa mère — comme jamais elle n'avait eu l'idée d'en parler à Vital.

Quand Mme Marsy, un peu plus tard, apparut à la porte du salon, elle s'arrêta un instant, et la douce sérénité de son regard s'éclaira d'une joie discrète à la vue des deux jeunes visages qui souriaient pour l'accueillir, et qui semblaient animer toute l'ombre autour d'eux.

∴

Le dîner de fiançailles représentait une épreuve pour Madel. Pas un instant cependant, elle n'eut

l'idée de chercher à s'y soustraire. Puisqu'il fallait revoir Vital, mieux valait que ce fût aussitôt. Mais elle se demandait avec un peu d'angoisse quelle attitude il prendrait, et si elle saurait, elle-même, dissimuler sa gêne, son émotion pénible.

Une demi-heure avant le repas, Florine entra dans sa chambre, tandis qu'elle achevait de s'habiller. Mlle Darquin avait orné son corsage de plusieurs roses blanches à peine épanouies et elle en tenait deux autres à la main.

— Etes-vous bientôt prête, Madel ? Je crois que maman aura besoin de vous pour l'aider, je ne sais trop à quoi.

— Dans cinq minutes, je serai à sa disposition.

Florine enveloppa d'un coup d'œil rapide la jeune fille debout au milieu de l'étroite petite chambre. Madel avait la même robe blanche qu'elle portait pour sa première soirée à l'Opéra. Mais ce jour-là, des bandelettes de soie claire se glissaient dans les boucles brunes de ses cheveux. Aujourd'hui, ces beaux cheveux légers étaient coiffés comme tous les jours. Floriine fit observer :

— Vous ne vous êtes pas mise en frais. Nous aurons cependant du monde. Avez-vous peur de m'éclipser ?

Florine prononça ces derniers mots avec une ironie qui n'échappa point à Madel. En même temps, elle se rapprochait de la jeune fille. Son regard s'attacha au joli visage qui rougissait un

peu, aux yeux émus et fiers qui ne se détournaient pas.

— Tenez, je vous apporte deux roses de ma corbeille. Le docteur Nisse sera très heureux de les voir au corsage de son charmant petit flirt.

Madel se recula d'un geste si vif que les roses échappèrent à la main tendue de M^lle^ Darquin.

— Florine !

L'indignation, la surprise étouffaient sa voix. Mais Florine dit avec le même calme ironique :

— Ne vous troublez pas, ma chère. Je sais fort bien qu'il vous aime, et qu'il ne m'aimera jamais. Il m'épouse pour mon argent. Moi, je le prends pour sa situation et parce qu'il est bel homme, assez représentatif. Mais je ne me fais pas d'illusions sur ce que sera notre ménage. Je ne me fais d'illusions sur rien, d'ailleurs.

Elle se pencha un peu, et la petite lampe posée sur la toilette éclaira pendant un instant son visage terne, ses yeux indifférents qui considéraient Madel sans animosité, avec une tranquille froideur.

— Vous l'aimez, Madel ?

La main de Madel s'appuya sur la toilette, et trembla très fort. La robe blanche frissonna légèrement, avec un éclat soyeux. Madel dit d'une voix basse, un peu brève :

— Je crois plutôt que je le méprise.

Florine eut un mouvement d'épaules qui fit

glisser autour d'elle la soie brochée du fourreau dont elle était vêtue.

— Oh ! il est comme beaucoup ! Si vous aviez eu ma dot, il vous aurait épousée avec enthousiasme, et peut-être auriez-vous été heureuse.

Madel murmura :

— Oh ! non ! Il n'est pas ce que je croyais.

Florine secoua la tête.

— Vous vous faites facilement des illusions sur les gens et les choses, je le crains. Vous avez le cœur très jeune, Madel.

Elle se redressa, montra les roses tombées sur le parquet.

— Alors, vous n'en voulez pas ?

Madel, de la tête, fit signe que non. Florine repoussa du pied les deux fleurs et dit avec ironie :

— Vous lui gardez rancune ? Mais il saura solliciter votre pardon. Vous lui rendrez votre amitié, Madel. Et ne craignez pas que je m'en froisse. Je vous ai fait comprendre que je ne m'abusais pas sur les sentiments véritables de mon fiancé.

Elle sortit de la chambre. Madel demeura un moment immobile. Les paroles de Florine, cette façon d'envisager la vie, le mariage, cette indifférence de tout l'effaraient, en choquant ses délicatesses d'âme et sa forte notion du devoir. Elle se sentait en outre froissée par le manque de

tact — évidemment prémédité — de Mlle Darquin, par tout ce qu'elle avait deviné d'ironie amusée sous la froide insouciance de cette jeune fille riche, si facilement résignée à se savoir épousée pour son argent, et à n'être jamais aimée. Comme tous ces caractères étaient singuliers, incompréhensibles ! Comme il était bon, en sortant de ce milieu desséchant, de pouvoir se réfugier quelques instants près d'un cœur délicatement affectueux, qui savait tout comprendre sous le silence frémissant et qui connaissait les mots apaisants, les mots de mère et d'amie !

Elle se revit dans le salon aux boiseries claires, appuyée contre l'épaule de Mme Marsy, écoutant la douce voix, un peu basse, qui disait : « Dieu seul ne déçoit jamais. Il y a des ombres sur tout en ce monde, Madel. Mais il en est d'épaisses, qui deviennent des ténèbres. D'autres sont légères, et la lumière divine les éclaire, pour les dissiper un jour. »

Du dehors, la voix de Mme Breuil appela :

— Madel, êtes-vous prête ? Pouvez-vous venir m'aider ?

Madel, avec un soupir, quitta sa petite chambre. Elle rejoignit Mme Breuil, qui veillait aux derniers arrangements. Quant, un peu plus tard, la jeune fille entra dans le salon, Vital s'y trouvait, avec son père arrivé ce jour même. Le jeune docteur était assis près de sa fiancée. La physio-

nomie eut comme un frémissement léger, à la vue de Madel. Il se leva et fit quelques pas au-devant d'elle. Très simplement, elle lui tendit la main comme de coutume. Mais les grands yeux bruns n'avaient plus l'éclat jeune, vivant et doux qu'il aimait. Ils semblaient très lointains et très graves. Une phrase banale, une phrase d'étrangère indifférente sortit des petites lèvres d'un rose délicat qui avaient eu pour lui de si confiants sourires. Il répondit machinalement sur le même ton. Et Madel, très vite, sans affectation, se tourna vers le docteur Nisse père pour lui demander des nouvelles de sa femme, de Constance, de tous ceux qu'elle connaissait à Bargenac.

Cette attitude fut conservée par elle toute la soirée, et demeura la même encore chaque fois qu'elle dut se trouver en présence de Vital. Lui, sans doute déconcerté par cette froideur tranquille, avait abandonné le ton d'affectueuse camaraderie qui se nuançait fortement en ces derniers mois, d'amabilité tendre. Il n'avait plus avec Madel de ces causeries qu'animait sa gaieté vibrante et pendant lesquelles, sans que la jeune fille en eût conscience, il se complaisait dans la vue de ce charme candide, de cette grâce fine et si vivante, de ce beau regard d'enfant qui devenait parfois sérieux et profond comme celui d'une femme, et où il avait lu tant de confiance ingénue, tant d'innocent abandon.

Il faisait à sa fiancée une cour sans entrain. D'ailleurs, l'indifférence de Florine n'appelait en rien l'empressement. Comme elle l'avait dit à Madel avec une sèche franchise, c'était là le mariage de convenance dans toute la force du terme.

Madel dérobait soigneusement la souffrance de sa désillusion sous une tranquillité souriante, qu'elle réussissait à conserver même en ses moments de solitude. L'énergie latente en cette jeune nature se dressait dans toute sa vigueur à l'heure de l'épreuve morale. Madel était de celles qui regardent la vie en face en lui disant : « Tu ne me feras pas peur. J'ai Dieu avec moi. » Mais parfois, en quittant le salon où Vital venait de prendre congé de sa fiancée, elle frissonnait un peu, de tristesse, d'émoi douloureux, en s'agenouillant pour sa prière du soir.

M. Breuil, à la demande que lui adressa Madel de suivre le traitement préconisé par le docteur Marsy, commença par s'exclamer en déclarant que c'était chose impossible. Le docteur Nisse s'en fâcherait, avec raison, lui qui avait commencé à la soigner.

Mais M^me^ Breuil intervint.

— Il y a manière de s'y prendre. Je me charge de lui en parler. Madel a raison de vouloir essayer ce traitement. Et j'ai, moi aussi, grande confiance dans le docteur Marsy.

Après quoi, elle emmena son mari dans sa chambre et eut avec lui une conversation qui se termina par ces mots de M. Breuil :

— Oui, cela pourrait se faire s'il ne tient pas à l'argent, par extraordinaire.

Quelques jours plus tard, Mme Breuil dit à Madel :

— J'ai parlé au docteur Nisse. Il a pris fort aimablement la chose et doit en dire un mot lui-même à son cousin. Vous pourrez donc dès maintenant en avertir celui-ci.

Madel se rendit ce même jour rue du Sommerard. Mme Marsy fit appeler son fils, qui allait partir pour sa tournée de visites. Tandis que le jeune médecin l'examinait, l'interrogeait, Madel fut frappée de l'autorité tranquille, très ferme, et si douce pourtant, qui se dégageait de tous ses gestes, de son regard, de sa voix. Et elle eut de nouveau, avec intensité, cette sensation de quiétude, de confiance toujours éprouvée près de lui.

Il fut décidé qu'elle commencerait son traitement le lendemain, et que Bernard la verrait deux fois par semaine.

Vital, quand il revit Madel en venant dîner chez les Breuil, ne fit aucune allusion à ce sujet. Il semblait d'ailleurs un peu préoccupé, passablement nerveux. Madel savait, par Constance, que Mme Nisse blâmait énergiquement le mariage de son beau-fils avec cette fille de divorcée, élevée

dans des principes de trop large morale. Elle faisait scène sur scène à son mari depuis qu'il y avait donné son consentement, et écrivait à Vital des lettres indignées. « Cette pauvre maman va l'exaspérer et l'enfoncer dans sa résolution », ajoutait Constance. Là se trouvait sans doute la raison des airs distraits et soucieux du jeune homme.

— Qu'avez-vous, mon cher ? demandait parfois M. Breuil.

— Un malade qui m'inquiète, répondait Vital.

Personne ne paraissait dupe de cette explication. Après son départ, Florine disait :

— Il n'est pas homme à se faire du souci à ce sujet. Il y a autre chose.

Mais elle ne sortait pas pour cela de son indifférence habituelle. Elle se laissait porter par le cours des événements, sans s'occuper des sentiments de son fiancé, sans chercher à connaître la pensée qui assombrissait parfois la joviale physionomie de Vital.

D'ailleurs, les préparatifs du mariage, venant se greffer sur son existence déjà surchargée de cent occupations inutiles, ne lui laissaient plus un moment de repos. Cependant, la date de la cérémonie avait été reculée au mois d'octobre, afin de laisser passer les vacances qui éloignaient de Paris les nombreuses connaissances des fiancés. Mais il fallait que tout fût à peu près organisé avant le départ des Breuil pour Paramé, où ils passaient

chaque année août et septembre. Madel se vit réquisitionnée pour aider Mme Breuil et Florine. Elle se mit de bonne grâce à leur disposition, heureuse de trouver des diversions à la souffrance tenace dont elle ne pouvait se délivrer. D'ailleurs, le docteur Marsy lui recommandait de s'occuper beaucoup sans se fatiguer, pour aider le bon effet du traitement. Et elle allait, venait, faisant les courses, veillant à l'ordonnance des repas, préparant les corbeilles de fleurs pour la table et pour le salon.

Une après-midi, Mme Breuil et sa fille, partant pour un essayage, la laissèrent en tête à tête, dans le salon, avec une énorme gerbe de roses et d'œillets envoyés par Colette en villégiature à Saint-Germain. Debout devant une table sur laquelle s'étalaient les fleurs, Madel choisissait, groupait les longues tiges, avec de lents mouvements distraits. Sa pensée était très loin du salon banalement luxueux : elle retournait à Bargenac, à tout le cher autrefois. Comme le jardin devait être fleuri ! Les dernières cerises tombaient, sans doute, et les roses s'épanouissaient follement dans tous les parterres. Mélanie avait ouvert les fenêtres pour faire entrer le soleil dans les grandes pièces désertes. Et la lumière ardente de juillet se répandait sur les tentures fanées, sur les vieux meubles en bois poli par des générations de ménagères soigneuses, sur les glaces et les cuivres étincelants dans

lesquels ne se reflétait plus que le rude visage de Mélanie. Tout au fond du salon, un petit rayon de soleil se glissait jusqu'à la grande photographie de grand-mère, à cette heure-ci, Madel s'en souvenait très bien.

Elle tressaillit un peu en entendant s'ouvrir une porte et se détourna. Une rougeur subite monta à son visage. Vital entrait. Il s'avança en expliquant :

— Je venais demander un renseignement à Mme Breuil. Mais il paraît qu'elle est sortie avec Mlle Darquin.

— En effet.

Madel se redressait pour réprimer son émotion pénible. D'un geste machinal, elle tendit sa main. Vital la prit et la serra entre les siennes.

— Tant mieux, car j'ai une explication à avoir avec vous. Voyons, ma petite Madel va-t-elle continuer à me traiter cérémonieusement, comme elle s'avise de le faire depuis quelque temps ? Pourquoi, par exemple, m'appelle-t-elle docteur ? Ne suis-je plus pour elle son vieil ami Vital ?

Elle détourna son regard de ces yeux dont l'ardeur câline venait de faire glisser en elle un frisson d'effroi. Comment lui répondre ? Le jeune visage empourpré palpitait d'angoisse. La main brûlante frissonna entre les larges paumes de Vital et essaya de se retirer, vainement.

— Répondez-moi, Madel ! Dites-moi pourquoi

je ne retrouve plus dans vos yeux ce sourire qui me charme, qui m'ensorcelle ? Seriez-vous mécontente de me voir épouser Florine ? Mais vous n'avez pas à être jalouse. Je ne l'aime pas. Ma situation m'impose ce mariage, voilà tout. Comprenez-le, je n'engage pas mon cœur. Il est toujours à vous, petite amie.

Cette fois, Madel réussit à dégager sa main. Elle recula un peu. Ses lèvres tremblaient. Un rayon de lumière, qui se glissait entre les interstices des volets clos, éclaira son visage frémissant et ses yeux fiers qui regardaient en face Vital. C'étaient, cette fois, des yeux de femme, qui disaient clairement : « Je vous méprise. »

Il balbutia :

— Oh ! Madel, Madel, ne me regardez pas ainsi ! Je suis si malheureux de votre froideur ! Vous ne comprenez pas, chère petite amie, les nécessités de l'existence. C'est vous que j'aime, que j'aime follement, et je dois épouser Florine ! L'épouser ? Quand je vous vois, je me dis que je n'en aurai jamais le courage. Tenez, Madel, regardez-moi seulement avec vos yeux d'autrefois et je romps avec elle, je vous demande de devenir ma femme !

Il se penchait vers elle, avec un regard ardent, un regard sincère. En cette minute, Madel comprit qu'il l'aimait vraiment. Son cœur s'émut d'une

sorte de joie triste. Elle pensa : « Je pourrai le mépriser un peu moins. »

— ... Dites, Madel, voulez-vous ? Je suis prêt à vous sacrifier mes intérêts matériels, je...

Elle l'interrompit d'un geste doux.

— Je vous remercie de cette parole, et je ne l'oublierai pas. Mais c'est impossible. Vous regretteriez très vite cette... folie.

— Mais non, Madel ! Avec une autre, peut-être. Mais avec vous !

— Avec moi aussi. J'entraverais votre situation.

— Je mettrais un peu plus de temps à atteindre mon but, voilà tout. Mais je vous aurais près de moi, chère petite Madel.

Il voulut lui prendre la main, mais elle se recula encore. Dans l'ombre qui s'étendait sur toute la pièce, son visage apparaissait un peu pâle maintenant, mais tout éclairé par la douceur résolue du regard.

— C'est impossible. Il faut m'oublier.

— Madel ? Mais vous ne m'aimez donc pas ?

Elle ne détourna pas ses yeux de ceux qui l'interrogeaient éperdument. De la tête, elle fit un signe négatif. Mais un tremblement léger l'agita, et elle s'appuya un peu contre la table en sentant que ses jambes fléchissaient.

— Ce n'est pas possible ! Vous m'aimiez, avant mes fiançailles avec Florine. Je le sais, j'en suis sûr !

Elle garda le silence. Une fleur glissa de la table, tomba sans bruit sur le tapis, aux pieds de Vital. Le visage coloré du jeune homme s'empourprait sous la force de l'émotion qui agitait tout son être robuste. Penché vers Madel, il la regardait d'un air de supplication passionnée.

— Pardonnez-moi ! Oubliez cette erreur, et aimez-moi comme avant !

Elle dit très bas, d'un ton de mélancolique regret :

— Comme avant ? Non, c'est fini, vous comprenez...

Elle n'achevait pas sa pensée. Mais il comprenait, en effet. Toute la confiance de Madel était morte, avec son estime pour l'homme qu'elle avait cru tout autre. Et ce cœur de femme, si pur et si haut, ne pouvait conserver un amour sans estime.

Il détourna les yeux de ce regard triste mais résolu. Dans la lourde chaleur de la grande pièce close, des parfums de fleurs se répandaient. Le petit rayon de lumière se jouait maintenant sur le front de Madel, sur les boucles brunes qui prenaient des reflets de soie. Il se glissait jusqu'à Vital, jusqu'à ce visage tout ému dont les épaisses lèvres pourpres tremblaient.

Le jeune homme dit d'une voix assourdie :

— Alors, il faut que j'épouse Florine ?

— Non, si vous croyez n'avoir jamais d'affection pour elle.

Il eut une sorte de rire amer.

— Elle ou une autre ! Que m'importe ! A vous seule, j'aurais su faire tous les sacrifices. Elle, il faudra qu'elle me prenne tel que je suis, avec tous mes défauts, toutes mes mauvaises habitudes. De l'affection ! Ah ! non certes, cela n'existera pas dans notre ménage !

— Oh ! monsieur Vital !

Il secoua les épaules.

— Non, c'est impossible, Madel. Mais Florine n'en réclamera pas. Elle n'a pas beaucoup de sensibilité, d'ailleurs, ce qui l'empêchera de souffrir de ma froideur. Et moi, je...

Il s'interrompit. Madel sentit son regard qui s'attachait sur elle, avec une fugitive ardeur. Et tout à coup, il se courba, prit la main de la jeune fille et la serra avec une sorte de violence.

— ...Moi, je ne serai pas heureux comme je l'aurais voulu.

Il laissa retomber cette main, se détourna et sortit du salon. Madel, au milieu de son émoi, eut l'impression qu'il s'enfuyait avec une sorte de joie — la joie d'avoir échappé au mariage pauvre dont il venait de risquer l'éventualité, dans un élan de passion sincère, sous le charme du regard de Madel. Un instant après, il l'aurait regretté. Si inexpérimentée qu'elle fût encore, elle avait compris toute la faiblesse de ce cœur d'homme, ambitieux et jouisseur, qui se donnerait pour se reprendre bientôt.

Elle s'assit près de la table couverte de fleurs et appuya son front sur sa main. Une mouche bourdonna contre sa chevelure. Mais le jeune corps ployé ne bougea pas. Une douleur tranquille étreignait le cœur aimant et fier que venait de frapper la grande désillusion de la vie.

⁂

Mme de Genderne, comme elle l'avait dit, emmena dès le début d'août sa nièce à Houlgate. Ce fut un soulagement pour Madel, gênée plus que jamais, maintenant, de se trouver en présence de Vital et de constater sa froideur à l'égard de Florine. En outre, il lui était réservé une compensation à l'ennui de devenir la commensale de Colette. Mme Marsy, tandis que son fils voyageait en Angleterre avec un ami, devait passer le mois d'août à Beuzeval avec sa sœur et ses nièces. D'Houlgate, très proche, Madel pourrait voisiner avec cette amie toute maternelle, à qui, peu après son entretien avec Vital, elle avait confié son épreuve secrète. Mme Marsy, en l'embrassant, avait dit : « Je craignais cela pour vous, pauvre petite chérie — de toutes façons. Car même se fût-il décidé à vous épouser, Vital vous aurait fait souffrir, parce que, en tant de choses, il ne vous aurait pas comprise ! »

Maintenant, elles ne parlaient plus de lui. Par les lettres d'ailleurs assez rares de M. Breuil à sa

sœur et à sa fille, Madel apprit que le jeune homme allait passer quelques jours à Royan, où Florine se trouvait pour un mois près de son père.

Colette essayait d'entraîner sa nièce dans le tourbillon d'amusements où elle-même se complaisait. Mais Madel résisitait avec énergie. Mme de Genderne l'appelait « ma jolie tête de fer », et finissait par céder en disant d'un ton mi-narquois, mi-sérieux :

— Après tout, vous avez peut-être raison. Ce n'est pas dans tout cela que vous trouverez le bonheur, je puis le dire par expérience.

Elle laissait volontiers la jeune fille passer des journées entières chez Mme Marsy et se déclarait satisfaite de lui voir, au retour, une mine meilleure et des yeux plus vivants. Elle demandait :

— Quel philtre emploie donc votre amie pour obtenir ce résultat ?

— Nous parlons de tout ce que j'aime, ma tante, de tout mon cher passé. Et même quand nous nous taisons, tant de pensées nous rapprochent !

Colette riait.

— De grandes pensées, très austères ? Ah ! non, Madel, vous n'étiez pas faite pour ce mécréant de Nisse ! Heureusement pour vous, mon cher agneau, que vous n'aviez pas reçu du Ciel les dons de la fortune !

Elle plaisantait. Mais Madel sentait chez elle un attendrissement léger, un peu d'affection émue qui semblait bonne à la jeune fille et lui faisait penser

que Mme de Genderne conservait, survivant à toutes les fautes de sa vie, un petit fonds meilleur que l'apparence.

La santé de Madel, déjà mise en bonne voie par le traitement du docteur Marsy, s'améliorait chaque jour à l'air marin et dans la tranquillité d'esprit dont la jeune fille jouissait près de Mme Marsy. La souffrance de sa désillusion se calmait. Si parfois encore, involontairement, sa pensée revenait vers ces jours où elle avait trouvé tant de douceur dans l'amitié tendre de Vital, elle s'en écartait aussitôt, avec tristesse, mais sans effort. Ce que le jeune docteur Nisse lui avait laissé voir de sa nature étouffait tout regret dans une âme comme celle de Madel, froissée, repoussée par toutes les déloyautés, toutes les bassesses morales, et si pure, si fermement chrétienne.

***

Un soir de la fin d'août, dans le coquet salon où Madel faisait de la musique pour sa tante, un domestique entra, apportant une dépêche. Elle venait de Saint-Malo et disait : « Accident arrivé à M. Breuil et à sa fille. Mme Breuil vous demande. » Elle était signée d'un ami de M. Breuil en villégiature de ce côté.

Colette et Madel partirent aussitôt. Toutes deux se doutaient que l'état du père et de la fille devait

être bien grave, pour qu'on les eût appelées ainsi. Madel pensait avec angoisse : « Oh ! que ce pauvre père ait au moins le temps de se repentir ! » Elle eut une exclamation de terreur quand, au seuil de la villa où sa tante et elle arrivaient dans la nuit, Mme Breuil venue au-devant d'elles s'écria en pleurant :

— Il est mort !... Il était mort quand on l'a ramené !

Madel répéta :

— Mort !... Mort comme cela !

Elle entendit à peine l'explication donnée par Mme Breuil. Le père et la fille faisaient une promenade en mer, au large de Saint-Malo. M. Breuil, se confiant en son adresse de rameur, avait refusé la présence du patron de la barque. La mer était un peu grosse ce jour-là. Des pêcheurs qui rentraient au port avaient vu tout à coup la barque saisie par une lame tourbillonner, s'engloutir. On vint au secours des naufragés. Liette put être retirée vivante. M. Breuil, lui aussi, respirait encore quand on le remonta dans un bateau de pêche, mais il expira avant d'atteindre le port. Une congestion l'avait saisi, disaient les médecins. Car il nageait fort bien et eût pu se sauver.

On l'avait étendu sur un lit, au rez-de-chaussée. Les traits détendus, les paupières closes donnaient à ce visage fatigué par la vie une illusionnante apparence de repos. Les rides s'effaçaient, dans

l'immobilité raide de la mort. La barbe frisée, les rares cheveux bruns mêlés de gris faisaient seuls deux taches sombres, dans tout le blanc des linceuls et du visage.

Madel se pencha et baisa le front dont le contact glaça ses lèvres. Elle murmura dans un sanglot :

— Mon pauvre père !... mon pauvre père qui n'a jamais songé à son âme.

Les mains se croisaient sur le drap. Elles étaient vides. Madel s'en aperçut d'un coup d'œil. Elle entrouvrit son corsage et prit le petit crucifix d'argent qui avait reposé sur la poitrine de bonne-maman et reçu les baisers de grand-mère dans sa douce agonie. Elle mit cette image du Christ sur les doigts raidis de l'homme mort dans son péché. Puis elle s'agenouilla et pria. Car nul ici-bas ne peut juger et dire : « Une âme est perdue. » Dieu seul connaît les abîmes secrets de la conscience humaine, Dieu seul sait ce qu'Il peut pardonner et quelles sont les fautes sans retour, sans repentir.

Liette était très malade. Aussitôt qu'elle eut vu Madel, elle ne voulut plus qu'elle pour la soigner. M^me^ Breuil se déchargeait volontiers de ce soin sur la jeune fille. Elle semblait sincèrement affectée et n'avait plus toute sa tête, assurait-elle. Colette était là heureusement pour l'aider. Quant à Florine, elle arriva de Royan pour le jour des obsèques, en même temps que Vital.

Ce fut le jeune docteur qui, avec M. de Genderne, accompagna le corps à Paris. Mme Breuil ne pouvait quitter Paramé tant que Liette serait si mal. Colette regagna Houlgate. Elle n'aimait guère, disait-elle franchement, l'atmosphère de pharmacie et de médecine. Et Liette avait vraiment assez de trois infirmières, en la personne de sa mère, de Madel et de Florine.

Cette dernière comptait peu. Ne portant qu'un deuil léger, elle entendait ne pas se priver de distractions. Elle retrouvait des connaissances à Paramé et passait avec elles une grande partie de ses journées. Liette ne s'en souciait guère. Madel lui suffisait. La fillette témoignait à sa sœur une sorte d'affection tyrannique, un peu jalouse. Un jour que Madel parcourait en sa présence une lettre de Mme Marsy, elle lui dit :

— Tu l'aimes donc bien, cette dame ? Ta figure était tout heureuse, pendant que tu lisais.

— Oui, je l'aime beaucoup. Je l'aime presque comme une mère.

Liette répéta : « Comme une mère ? »

Elle réfléchit un instant. Ses yeux intelligents, qui seuls conservaient un peu de vie dans son visage amaigri, s'attachaient sur Madel. Elle secoua la tête en murmurant :

— Comme une mère, ce n'est pas toujours beaucoup. Moi, je t'aime mieux que maman.

Madel protesta :

— Liette, que dis-tu ? Ta mère qui te chérit tant !

Une expression mélancolique se répandit sur la physionomie de Liette, dont les lèvres eurent un pli amer.

— Oui, elle m'aime à sa manière. Elle m'aime pour elle, et elle me gâte, sans penser que plus tard je serai malheureuse parce que je ne saurai rien supporter. Mais toi tu n'approuves pas tout ce que je dis, tout ce que je fais, et je me sens un peu moins mauvaise quand tu es là.

Elle inclina la tête, en mêlant les mèches ternes de ses cheveux châtains aux boucles brillantes de Madel. Et elle ajouta :

— Je sais bien que je suis mauvaise. Mais ce n'est pas ma faute. J'ai vu trop de choses, tu comprends ? J'ai trop vu le mal partout.

***

Quand M^me^ Breuil rentra à Paris avec ses filles et Madel, vers la fin de septembre, Liette n'était pas complètement remise. Elle traînait, toussait toujours, se disait sans force. Vital dissimulait à la mère la mauvaise impression que lui laissait, à chaque visite, l'examen de la petite malade ; mais il ne la cachait pas complètement à Madel et à Florine.

— Elle m'inquiète, vraiment. Elle ne se remet pas du tout, disait-il en hochant la tête.

Le mariage avait été retardé par suite du deuil de Mme Breuil. Aucun des fiancés ne s'en affectait. Tous deux jugeaient, sans doute, qu'ils avaient bien le temps d'inaugurer cette existence sans joie, sans affection, toute de froide convenance et d'indifférence réciproque.

Dans ses fréquents rapports avec Madel, demeurée la compagne assidue de Liette, Vital témoignait à la jeune fille une amabilité contrainte, sous laquelle perçait à certains instants comme une impatience irritée, devant son indifférence polie. Il essayait parfois de reprendre le ton d'amitié de naguère. Mais les grands yeux sérieux semblaient lui dire : « Vous savez bien que tout est fini, que vous n'êtes plus mon ami, parce que je ne puis plus croire en vous. »

Elle avait quelquefois encore un petit tressaillement d'émotion, quand il était là. Elle souffrait au souvenir de son jeune rêve brutalement détruit. Mais elle ne redoutait plus sa présence, comme quelques mois auparavant, car elle sentait son cœur se calmer doucement et se taire dans la compassion mélancolique que lui inspiraient la faiblesse, les défauts de Vital.

Ils se trouvaient tous deux près de Liette un matin où l'enfant, plus souffrante depuis deux jours, eut une hémorragie que rien ne faisait prévoir. Vital venait d'arriver au moment où l'accident se produisit. Mme Breuil, qui achevait de

s'habiller, accourut en hâte. Madel, conservant son sang-froid, seconda le docteur Nisse avec adresse. Quand le sang cessa de venir, Liette semblait n'avoir plus qu'une ombre de vie. Mme Breuil entraîna Vital dans la pièce voisine et demanda en haletant :

— Mais qu'est-ce que c'est ?... Voyons, elle ne paraissait pas si malade que cela ? Cette hémorragie ?...

— Je ne puis vous cacher que l'état est grave. Mais à son âge...

Elle murmura :

— Cela veut dire qu'elle est perdue.

— Non, je vous assure. Je vais essayer quelque chose... et puis, si vous désirez une consultation, je suis prêt...

Elle dit, se raccrochant à cette idée :

— Oui, une consultation, c'est cela... Vous dites bien, à son âge, on ne peut pas mourir ainsi.

Elle rentra dans la chambre de l'enfant. Le docteur vit alors s'avancer vers lui Madel.

— J'ai entendu... Elle est perdue, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas qu'elle soit là ce soir.

Les larmes remplirent les yeux de Madel.

— Pauvre petite Liette ! Quelle chose soudaine, terrible !

— Je n'espérais pas la guérir. Mais je pensais la prolonger encore.

— Ainsi donc, je dois la préparer à mourir ?

— Oui, si vous voulez appeler un prêtre, il est temps. Mais elle n'y tient peut-être pas.

Madel riposta :

— On tient toujours à mourir en paix. Et je vous souhaite d'en avoir un près de vous à vos derniers moments, docteur.

Il essaya un sourire d'ironie, qui ne s'acheva pas. Son regard se baissa un peu devant les beaux yeux graves, et s'éclaira d'émotion pendant quelques secondes. Un petit souffle du passé, de son enfance pieuse venait d'effleurer Vital Nisse.

***

Liette mourut paisiblement dans l'après-midi. A un moment où elle pouvait parler encore, elle dit à Madel :

— Après tout, il vaut mieux que je m'en aille, vois-tu. Je n'aurais pas été grand-chose de bon.

Elle n'eut pas un instant de désespoir, et aucun regret apparent. Elle semblait déjà lasse de tout, lasse de la vie à peine commencée pour elle, et trop connue déjà — connue trop tôt. Elle mourut en serrant le crucifix d'argent et en regardant Madel avec des yeux calmes qui disaient : « Tu vois, je suis heureuse. Je m'en vais là où je ne pourrai plus être mauvaise, maintenant que je suis pardonnée. »

Cette fois, le coup atteignait profondément Mme Breuil. Et bien que l'enfant lui eût montré en

ces dernières heures un peu d'affection, elle se rendait compte que Liette ne l'avait pas aimée, qu'elle l'avait jugée et ne la respectait pas.

Madel laissa passer une quinzaine de jours avant d'annoncer son prochain départ pour Bargenac. Ni Florine ni sa mère ne protestèrent. Mme Breuil était jalouse de l'attachement témoigné par Liette à sa sœur. Elle dit seulement :

— Vous êtes bien jeune pour vivre seule là-bas.

— J'ai une servante de confiance. En outre, Mme Nisse et Constance sont de bonnes amies pour moi.

Elle pensait : « Même seule là-bas, je serai mieux, et plus en sûreté, que dans le milieu où je viens de vivre une année. »

Elle avait pris cette décision après avoir consulté Mme Marsy. Celle-ci était d'avis qu'elle devait aller se retremper, au moins quelque temps, dans l'atmosphère de la vieille demeure familiale.

— C'est votre vrai foyer, mon enfant, jusqu'à ce que le mariage vous en donne un autre. Il est triste, car il est désert, mais les âmes de vos aïeules y vivent toujours, avec celles de tous les vôtres qui ont passé là. Vous vous sentirez aimée encore, et protégée par ces invisibles présences. Toutes les tristesses que vous emportez de votre séjour chez votre pauvre père s'apaiseront là-bas.

Elle ajouta :

— Si je n'avais pas eu de fils, je vous aurais

demandé de demeurer près de moi, car je vous aime comme une enfant très chère. Mais j'irai vous voir là-bas.

En dépit de cette promesse, Madel souffrait de s'éloigner d'une amie si tendre, de la demeure qui avait été pour elle un refuge, pendant les jours pénibles de cette année passée sous le toit paternel. Elle savait bien que ni près de Constance, ni près de sa mère, elle ne retrouverait cette amitié si chaude, cette douce, compréhensive bonté d'une âme de femme délicate et intelligente. Et la discrète sollicitude du docteur Marsy lui manquerait aussi, avec le ferme et profond regard de ces yeux qui renfermaient tant de pensée forte.

Quelques jours avant son départ, Madel reçut ce billet de Cécile Charminat :

« Je voudrais vous dire un mot, chère Madel. Une malencontreuse indisposition me retient à la chambre. Si vous vouliez venir jusqu'à moi, j'en serais bien heureuse. »

Madel l'avait revue une fois au retour de Paramé. Elle était venue faire à M^me^ Breuil sa visite de condoléances. Déjà, à ce moment, elle semblait souffrante. Elle avait pris froid au cours de sa villégiature en Suisse, disait-elle, et ne se remettait pas bien.

Madel ayant reçu sa lettre hors de la présence de M^me^ Breuil et de Florine en profita pour ne pas les informer de cette visite. Elle pressentait

que Cécile ne l'appelait ainsi que pour parler de son père, et elle aimait mieux ne pas avoir à répondre par des détours aux questions qu'on lui ferait ensuite.

Dans l'après-midi, elle gagna le petit hôtel de Cécile Drake. Celle-ci se tenait dans un salon attenant à sa chambre. Elle se leva à l'entrée de Madel et vint à elle, les mains tendues.

— Que vous êtes bonne ! Merci de répondre à mon appel. Votre prochain départ m'a été appris par Mlle Darquin, que j'ai rencontrée lors de ma dernière sortie, il y a huit jours. Depuis, j'ai été plus souffrante.

Ses mains brûlaient celles de Madel. Ses joues se coloraient, trop brusquement. Madel demanda :

— Que dit le docteur Nisse ?

Les mains frémirent. Le doux regard devint sombre, pendant quelques secondes. Cécile dit brièvement:

— Ce n'est plus lui qui me soigne.

— Ah ! je ne savais pas...

— Non, c'est le docteur Mercier. Il parle de refroidissement, de poumons affaiblis, d'anémie, que sais-je ! Enfin, je dois me soigner, et pour le moment il n'est plus question de théâtre, naturellement.

Elle emmena Madel vers un petit canapé recouvert d'une soierie ancienne aux tons de pastel, et s'assit près d'elle.

— Vous devinez pourquoi je vous ai fait venir, Madel ?

Sa voix était étouffée, hésitante. Ses lèvres très pâles tremblaient. Madel dit avec vivacité :

— Est-ce pour « lui » faire annoncer que vous revenez ?

— Revenir !

Cécile pencha un peu son visage et l'enveloppa de ses mains fines, où les diamants, les émeraudes étincelèrent sous un rayon du soleil de novembre qui entrait par une vitre de fenêtre, près d'elle. Il y eut un long silence. Les tentures d'un bleu doux répandaient leur éclat soyeux sur toute la pièce, qui était d'un luxe discret, sans fausse note. L'or pâle des fauteuils luisait un peu sous la lumière. Une statue de marbre, admirablement modelée, dressait sa blancheur entre des vases bas, en argent ciselé. D'autres vases encore, des jardinières se disséminaient partout. Mais ils étaient vides. Il n'existait pas une fleur dans ce salon de l'artiste fêtée qui en recevait tant.

Les mains de Cécile s'écartèrent, retombèrent sur ses genoux. Le sang avait fui de son visage, dont la blancheur délicate prenait en ce moment des teintes blêmissantes. Une meurtrissure bleuâtre faisait ombre sous les yeux, qui étaient pleins d'angoisse.

— Madel, je désire que vous m'écriviez comment vous l'avez trouvé... et puis si vous pensez qu'il voudra bien me pardonner, un jour.

Elle parlait à mi-voix. Ses épaules se ployaient un peu, et elles tremblaient sous la soie rose de la robe d'intérieur qui retombait en plis vagues et souples autour de la jeune taille élégante.

— Oui, je vous le promets. Et s'il est prêt à vous accueillir, vous viendrez ?... vous viendrez tout de suite ?

Madel se penchait, elle posait sa main sur le bras si blanc, que voilait une manche de tulle. Elle le sentit tressaillir. Elle vit s'éclairer les yeux bleus, sous leurs cils tremblants. Cécile dit gravement :

— Oui, Madel, je reviendrai.

Silencieusement, Madel se pencha un peu plus et baisa le front de Mlle Charminat. Celle-ci, glissant son bras autour d'elle, la retint contre son épaule.

— Chère enfant, merci ! Que vous êtes bonne et charmante, petite Madel ! Oui, vous « lui » direz que sa pauvre Cécile se repent, et qu'elle souffre, beaucoup. Vous lui direz qu'elle ne le quittera plus... Mon pauvre papa ! Je t'ai abandonné, et pour quoi ! Mon Dieu, quelle misérable je suis !

Elle frissonna. Ses yeux se détournaient, ils regardaient au loin, vers le passé, et toute l'angoisse sombre les remplissait.

— ... Quelques jours de faux bonheur, quelques joies d'orgueil — et tant d'amertumes ! Ah ! que je suis lasse, Madel !... lasse des succès, lasse de

l'admiration, des flatteries qui m'ont tant enivrée, au début ! Et toutes ces fleurs dont on m'accable, toutes ces fleurs dont j'ai été grisée d'abord me font horreur aujourd'hui. Il m'en a tant offert, celui qui m'a fait quitter mon père et mon pays, qui m'a détournée du devoir en me leurrant de promesses, en me jurant qu'il m'aimait plus que tout au monde ! Je l'ai cru. J'étais jeune et confiante, et je l'aimais. Mais je n'étais pas riche, je n'avais que ma voix. Il préférait à cela de bons titres en portefeuille et une famille influente. Et il a laissé là Cécile Charminat, tout simplement.

Elle eut une sorte de rire qui s'acheva dans un sanglot. Madel frémissait contre son épaule. Elle demanda :

— C'était Vital Nisse, n'est-ce pas ?

— Oui, c'était lui.

Un rayon de soleil arrivait jusqu'à Cécile, s'étendait sur la soie rose qui prenait des tons de fleur ardente, sur le tulle frissonnant autour de la blancheur légère du bras. L'ombre s'élargissait sous les yeux souffrants, et le teint aux délicats reflets de nacre blêmissait encore.

M^lle^ Charminat appuya son front contre la joue de Madel, qui brûlait, et murmura :

— Ah ! petite amie, que c'est peu de chose, un cœur d'homme !

Madel dit tout bas :

— Je le sais.

III

Toute la tristesse de novembre accueillit Madel à son retour dans la vieille maison. Une brume froide s'étendait sur Bargenac, voilait toutes les perspectives, enveloppait le clocher et la façade de Saint-Front et les arbres dépouillés d'où s'échappaient les dernières feuilles. Le jour terne, près de sa fin, n'arrivait plus au vestibule qui semblait déjà dans la nuit. Mais Mélanie ouvrit une porte en disant :

— J'ai fait du feu dans le salon, pour accueillir Mademoiselle.

La flamme se tordait autour des bûches de chêne qui pétillaient. Entre les fibres serrées, un peu de sève fusait en susurrant. La clarté rouge s'étendait sur le tapis, le vieux tapis à fond crème, à fleurs pourpres, sur lequel avait joué Madel enfant ; elle éclairait les fauteuils des aïeules, la petite table de marqueterie dont les cuivres brillaient. Tout le

reste de la grande pièce s'enfonçait dans l'ombre du jour déclinant. Mais Madel les voyait comme dans la pleine lumière, les vieux meubles, les portraits, la table d'acajou, toutes ces choses chères qu'elle avait emportées dans sa pensée et qu'elle évoquait si souvent dans le luxe banal, sans passé, de la demeure paternelle.

Elle les voyait aussi, chacune dans son fauteuil préféré, grand-mère, bonne-maman, avec leurs visages tendres qui accueillaient l'enfant revenue à la vieille demeure comme au seul refuge de sa jeunesse solitaire. Sur la petite table, le tricot de grand-mère était toujours là et, à côté, le jeu de cartes aux tranches noircies avec lequel bonne-maman faisait des patiences. Puis, contre la cheminée, la chaufferette qui semblait attendre toujours les petits pieds chaussés de drap noir, les petits pieds frileux de grand-mère.

Dans le silence, la cloche de Saint-Front tinta trois fois. Madel se signa, en pensant avec un petit frisson de joie : « Comme c'est bon de l'entendre encore, la cloche de ma vieille église ! » Et elle prêta l'oreille, pour mieux écouter la volée de sons graves qui emplissait l'air autour de Saint-Front.

Mélanie se retira en fermant la porte derrière elle. Alors Madel vint à la cheminée et s'agenouilla contre un fauteuil. Son front s'appuya sur l'accoudoir usé par le contact du bras de l'aïeule. Elle murmura :

— Me voici, grand-mère, bonne-maman. J'ai fait un grand voyage, bien triste. Mais je reviens. Et je suis toujours votre petite Madel.

∴

Mme Nisse et Constance firent à Madel le même accueil sympathique, sans chaleur, dont elles étaient coutumières autrefois. Elles l'engagèrent à venir très souvent, à partager même leurs repas quand il lui plairait. Le docteur lui témoigna une joviale amabilité, qui lui fut pénible parce qu'elle lui rappelait Vital, si semblable à son père, moralement et physiquement. Mme Nisse, en outre, l'interrogea sur son beau-fils, sur Florine. Quelque effort que fît Madel pour réprimer l'émotion désagréable suscitée par ces questions, elle ne pouvait éviter parfois un air de gêne, une rougeur. Mme Nisse n'était pas sans le remarquer. Un jour, elle dit à brûle-pourpoint :

— Je suis bien sûre que Vital a cherché à vous tourner la tête, comme à Cécile Charminat ?

La claire matité des joues de Madel s'empourpra. Les lèvres tremblèrent un peu, sans répondre. Mme Nisse leva les épaules. Le tic qui plissait le coin de ses yeux s'accentua, tandis qu'elle riait silencieusement avec une amère ironie au fond du regard.

— Je le connais bien. Et je ne vous aurais pas

souhaité de l'épouser, Madel. Vous auriez su alors ce que c'est qu'une femme malheureuse.

Elle ploya un peu ses épaules maigres qui pointaient sous l'étoffe de la robe et ajouta avec un hochement de tête :

— Je me doute que la petite Charminat a été punie par de dures désillusions. On ne peut attendre que cela d'un homme comme lui.

C'était une invite à parler de Cécile. Mais Madel demeura très brève sur ce sujet. Elle savait Mme Nisse portée à la malveillance envers Mlle Charminat et ne se souciait pas de livrer à sa curiosité les confidences, le repentir de l'enfant prodigue.

Quelques jours après son arrivée, la jeune fille se rendit chez M. Charminat. Personne ne répondit à son coup de sonnette. Elle pensa : « Il est peut-être à l'église. » Et elle revint vers Saint-Front, en priant pour que le père offensé pardonnât.

Oui, M. Charminat était à ses orgues. Une harmonie douce, toute pénétrée de tristesse, s'échappait de la tribune et remplissait les nefs silencieuses. Madel monta le petit escalier. Le musicien, absorbé par l'improvisation, ne s'aperçut pas de sa présence. Il joua encore, longtemps. Les orgues puissantes grondaient à travers le grand vaisseau où l'ombre se massait, car c'était l'heure du crépuscule, tôt venu en ce début de décembre. La nuit se faisait dans la tribune. Mais M. Charminat jouait toujours. Il envoyait aux échos des

vieilles voûtes romanes, des murs noircis, des lourds piliers, la prière triste, la prière fervente de son cœur inconsolé. Dans l'ombre qui l'enveloppait, Madel distinguait ses épaules courbées, ses grosses mains en mouvement sur le clavier, son profil lourd, et le crâne qui n'avait plus qu'une couronne de cheveux gris. Elle songea mélancoliquement : « Comme il a vieilli ! »

Enfin, les mains du musicien s'arrêtèrent. Le son diminua, se désenfla, fondit dans le silence du vaisseau vide. M. Charminat se leva. Alors il vit Madel qui faisait un pas vers lui.

— Vous !... vous, mon enfant !

Il tendait les deux mains, dans un geste de surprise heureuse. Elle y mit les siennes en répondant :

— Oui, c'est moi qui suis revenue.

Il murmura :

— Vous êtes revenue, vous !

Sa voix trembla. Les coins de sa bouche s'affaissèrent, les paupières ridées battirent très fort sur les yeux tristes.

Madel mit une main sur son bras, en disant tout bas :

— Elle aussi reviendra.

Il tressaillit. L'habituelle coloration de son teint se fonça, deux yeux pleins d'un espoir angoissé s'attachèrent sur le charmant visage ému, penché vers lui.

— Elle reviendra ? Est-ce que... est-ce que vous l'avez vue, Madel ? Et vous a-t-elle dit... ?

— Elle attend votre pardon. Et puis elle viendra, si vous le voulez.

Une sorte de souffle rauque s'échappa de la gorge de M. Charminat. Son grand corps large fléchit un peu, se balança pendant quelques secondes, comme celui d'un homme ivre. Madel crut qu'il allait tomber. Elle eut un peu peur. Mais il parla aussitôt, d'une voix tout enrouée, où vibrait comme une joie tremblante.

— Elle viendra, si je le veux ?... Vous dites qu'elle viendra, Madel ?

— Elle me l'a dit quelques jours avant mon départ. Elle se repent, elle vous aime toujours. Vous la trouverez un peu souffrante, mais le repos, l'air du pays la remettront vite.

— Un peu souffrante ? Ici, elle se portait toujours bien, ma Cécile. Elle avait de si jolies joues rosées, vous souvenez-vous, Madel ? Et des yeux si bleus, si doux ! Elle s'est fatiguée, là-bas. Et puis elle a souffert, certainement. Elle avait un cœur sensible, qu'on a brisé. Ma petite que je soignais tant ! Personne n'aurait jamais su l'aimer comme son vieux père !

Sa voix se perdit dans un sanglot. Tout son corps tremblait de douleur, et d'une joie frémissante qui n'osait croire encore, entièrement à l'espoir

apporté par Madel. Une inquiétude se percevait dans son accent quand il demanda :

— Pensez-vous qu'elle pourra vivre ici, maintenant qu'elle a goûté à ce luxe, à ces succès ?

— Je le crois, car elle paraît bien lasse de tout cela. Puis elle a eu de pénibles désillusions...

Il murmura :

— Oui, je sais.

L'obscurité s'amassait dans la tribune. M. Charminat et Madel descendirent à tâtons. Au bas de la nef, ils s'agenouillèrent. Le point rouge de la lampe du tabernacle luisait dans le crépuscule d'hiver, qui devenait une nuit complète au fond des nefs, dans le renfoncement des chapelles où s'estompaient de vagues contours d'autels, de flambeaux, de fleurs d'or. L'ombre du soir brouillait les couleurs des vitraux. Le maître-autel devenait indistinct. Seules, les ciselures dorées du tabernacle se dessinaient encore, avec un éclat doux.

M. Charminat appuya son front sur sa main, et Madel l'entendit qui priait à mi-voix. Puis il se leva et tous deux sortirent ensemble. Sous le porche, ils s'arrêtèrent. M. Charminat prit la main de la jeune fille et la serra très fort.

— Merci, mon enfant.

Ce fut tout. Mais Madel, dans l'ombre encore claire du dehors, avait vu tant de reconnaissance

attendrie et tant de bonheur grave sur ce visage vieilli !

⁂

Un matin de janvier, en entrant chez M. Charminat, — car elle avait recommencé à prendre ses leçons — Madel trouva dans la grande salle sombre Cécile arrivée de la veille. Elle venait de se lever et, déjà lasse, se trouvait assise près du poêle. Un peignoir blanc, sans garnitures — un de ses peignoirs d'autrefois — enveloppait sa taille souple. Son visage paraissait plus pâle, plus aminci près de la rouge et large figure de M. Charminat. Celui-ci, assis près de sa fille, entourait de son bras les épaules amaigries. La fine tête brune s'appuyait contre sa poitrine, les paupières blanches se fermaient, et Cécile avait ainsi un air de repos, d'apaisement joyeux. Les grosses lèvres tremblantes du père se posaient sur les cheveux ondulés, elles les baisaient, doucement. Et elles disaient des mots tendres, des mots si bons à l'enfant repentante qui s'était agenouillée hier en disant : « Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre vous. »

Quand Madel entra, Cécile souleva ses paupières. Son regard s'éclaira de douceur affectueuse tandis qu'elle disait : — Venez voir notre bonheur, petite amie.

Elle embrassa la jeune fille et la remercia encore

avec une chaleur tranquille. Madel remarqua aussitôt que toutes les bagues ébouissantes avaient disparu de ses jolis doigts effilés, qui ne conservaient que le mince anneau d'or venant de sa mère, son seul bijou d'autrefois.

Elle n'avait rien apporté de son luxe, des élégances raffinées dont elle s'entourait là-bas. Elle s'habillait simplement — plus simplement que jadis, quand elle était un peu coquette et cherchait à plaire, inconsciemment. Elle disait : « Lorsque je serai mieux, je recommencerai à m'occuper de tout, comme avant. » Et quand M. Charminat protestait, elle murmurait en l'embrassant : « Oh ! si vous saviez comme ce sera bon de me croire revenue à autrefois, quand j'étais votre petite et que je ne vous avais pas offensé ! »

Elle ne sortait pas, en prétextant sa faiblesse, d'ailleurs réelle. Mais surtout, elle craignait les curiosités malveillantes de la petite ville où son retour avait fait événement. Seuls, le curé, Madel et une vieille demoiselle amie de sa mère la venaient voir. Les visites de Madel étaient fréquentes, et toujours longues. L'âme faible, qui avait déserté son devoir, l'âme énergique qui avait su ne pas abandonner une parcelle du sien se rencontraient à cette croisée des chemins qui s'appelle la souffrance. A ces deux cœurs jeunes et confiants, le même homme avait fait connaître la désillusion. Cécile n'ignorait pas le secret de Madel, Florine,

naguère, le lui avait laissé deviner, pour le plaisir d'exciter la jalousie de la belle Drake. Mais elle n'en dit mot à la jeune fille, au cours de leurs entretiens fréquents dans le vieux salon de M. Charminat. Une sympathie plus forte les rapprochait chaque jour et s'augmentait, chez Madel, d'estime attendrie devant le repentir, le désir d'expiation de Cécile, devant son affection filiale qui se faisait tout humble, en dépit des protestations du bon M. Charminat.

— Je devrais vous servir à genoux, mon père bien-aimé, disait-elle.

Mme Nisse n'approuvait pas du tout ces rapports entre Mlle Charminat et Madel. Elle le dit fort nettement à cette dernière.

— L'ex-Cécile Drake n'est pas une relation pour vous, ma chère enfant. Vous avez conquis à Paris assez d'expérience pour le comprendre sans que j'insiste.

Mais Madel répondit tranquillement :

— Elle a tout quitté, tout abandonné pour revenir à son devoir. Et c'est une âme qui souffre. D'ailleurs, M. le curé m'a très fortement engagée à la voir souvent.

Mme Nisse secoua les épaules, en marmottant que « ce pauvre curé était d'une indulgence déplorable ». Mais elle ne parla plus à Madel de Cécile Charminat.

Quant à Constance, elle paraissait fort mécon-

tente de cette intimité. Son affection un peu étroite, un peu égoïste, s'en accommodait mal. Madel enfant, adolescente, n'avait eu qu'elle pour amie. Elle prétendait qu'il en fût ainsi toujours.

Et Madel dut supporter des bouderies, des mots secs, des insinuations désobligeantes pour Cécile. Cette année écoulée n'avait pas amélioré le caractère de Constance. Son amie le constata avec tristesse. Comme autrefois, elle excusait de son mieux cette susceptibilité. Mais cette amitié sans douceur ne lui apportait aucun réconfort et elle se sentait tout heureuse, dans sa vie solitaire, de posséder celle de Cécile.

Puis elle avait les lettres de M^me^ Marsy, les chères lettres si bonnes, si tendres, qui répondaient avec tant de délicate intelligence à ses demandes de conseil, à ses confidences. Elle avait l'impression qu'à travers la distance, deux cœurs amis veillaient sur elle. Car Bernard ne se désintéressait pas de sa malade, loin de là. Il lui envoyait, par sa mère, de longues prescriptions pour le physique et pour le moral, ces dernières encore plus nécessaires que les autres, assurait-il.

« Pas trop de rêveries, petite Madel », écrivait M^me^ Marsy. « Occupez-vous beaucoup, occupez-vous d'autrui surtout. Ce que vous me dites de vos relations avec M^lle^ Charminat nous plaît fort. Cette jeune âme un instant égarée peut trouver un grand

bien près de vous. Et cette œuvre de charité sera pour vous-même une diversion à vos tristesses passées, à votre solitude présente. »

Madel ne négligeait pas ces conseils. Elle s'occupait des œuvres de la paroisse, allait voir des pauvres et des malades en compagnie de Mélanie, qui se montrait dévouée pour elle à sa manière rude. Ses journées étaient bien remplies par la prière, le travail, les bonnes œuvres. Quand le soir arrivait, elle s'asseyait dans le salon ou dans la chambre de grand-mère et pensait aux aïeules, au cher passé avec une douceur mélancolique, avec une joie grave. En se voyant si seule, en se demandant ce que serait pour elle l'avenir, elle avait parfois des moments de tristesse un peu effrayée. Mais elle ne s'attardait pas sur cette impression. Très vite, l'énergie, la foi vive, si puissante en elle, redressaient son jeune courage fléchissant.

M^me^ Breuil lui avait écrit deux fois, lettres banales et froides, ayant trait à des règlements de comptes, et dont l'une annonçait la célébration du mariage de Vital et de Florine. Madel lui avait répondu, et la correspondance semblait devoir se borner là. M^me^ Nisse, de son côté, ne parlait plus de son beau-fils. Le docteur, seul, s'était rendu à Paris pour la cérémonie. Et Madel avait au moins le soulagement de se dire que Vital ne reviendrait plus maintenant à Bargenac.

⁂

L'hiver passa, puis le printemps. Pour obéir aux prescriptions médicales et surtout aux instances de son père, Cécile sortait maintenant. Elle se rendait chaque jour à l'église, et elle passait de longues heures chez Madel. Sa santé se remettait. Mais elle restait grave et ses yeux tranquilles, ses doux yeux caressants ne retrouvaient plus le clair sourire d'autrefois.

Elle s'occupait du petit intérieur de son père, comme jadis, en y mettant seulement plus de soin, plus d'amour vigilant. Ses belles mains fines, que les senteurs rares avaient parfumées, que des joyaux superbes avaient ornées, maniaient habilement les casseroles dans la petite cuisine sans jour, d'une minutieuse propreté. La taille élégante sur laquelle apparaissaient tant en valeur les créations somptueuses des grands couturiers, s'entourait d'un tablier de toile bleue tandis que Cécile vaquait au nettoyage de l'appartement. M. Charminat grondait un peu :

— Ma petite, ma petite, tu te fatigues ! Prends la femme de ménage, voyons !

Elle lui mettait ses bras autour du cou en répondant :

— Laisse-moi faire, mon père chéri. Je suis heureuse.

On n'entendait plus maintenant cette voix qui

avait attiré de triomphaux succès à Cécile Drake. Mlle Charminat ne voulait plus chanter d'airs profanes, et elle ne se trouvait plus digne de chanter pour Dieu après avoir interprété des œuvres malsaines pour lesquelles son talent, sa beauté avaient été les meilleurs facteurs de réussite. Mais elle accompagnait souvent au piano le violon de Madel. Et quand son père était à l'orgue, elle allait s'asseoir près de lui, dans un recueillement mélancolique qui couvrait d'ombre douce ses grands yeux calmes.

Plusieurs fois, elle se rencontra chez Madel avec Constance. Celle-ci se montrait froide, disait tout juste quelques mots de politesse. Cécile conservait une attitude de dignité paisible. Mais Madel comprenait qu'elle souffrait, moins encore du dédain voilé de Mlle Nisse que des souvenirs rappelés par la seule vue de la sœur de Vital — les souvenirs du temps où Cécile Charminat était une jeune fille confiante qui avait laissé prendre son cœur.

***

Au début d'août, Mme Marsy et son fils arrivèrent à Bargenac. Ils venaient passer un mois chez les Nisse, qui les avaient invités avec empressement.

Bernard, en revoyant Madel, déclara que tous ses soins étaient désormais inutiles. Comme il l'avait pensé, l'air du pays natal, l'atmosphère

familière suffisaient à la remettre en plein équilibre physique et moral.

Ce furent, pendant ce mois, de constants rapports entre la maison Nisse et la vieille maison. Mme Marsy, qui aimait beaucoup le jardin de Madel, venait travailler sous le grand marronnier ou sous le berceau autour duquel la vigne étendait toujours ses sarments énormes. Bernard faisait de la musique avec la jeune fille, tandis que Constance brodait en les écoutant. Tous trois se promenaient longuement, sous l'égide de Mme Nisse, marcheuse infatigable. Bernard montrait une gaieté jeune et franche, qui s'associait bien à celle de Madel. Constance se déridait entre eux, perdait un peu ses airs compassés. La froide indifférence de son regard se fondait légèrement en une expression douce. Son caractère même semblait se détendre, si l'on en croyait la manière plus aimable dont elle traitait Cécile Charminat, depuis qu'elle avait vu Bernard et sa mère lui témoigner une affable bienveillance au cours d'une rencontre à la vieille maison.

— Vous répandez votre bonté, votre mansuétude chrétienne autour de vous, disait Madel en appuyant câlinement sa tête sur l'épaule de Mme Marsy, aux heures où elle se trouvait seule avec elle.

Ces heures étaient rares. Mme Nisse ou Constance accompagnaient presque toujours leur parente

qu'elles entouraient d'attentions, de menus soins. Madel ne retrouvait plus qu'à de rares intervalles les moments d'intimité qui lui étaient si doux à Paris.

Une après-midi, comme elle rentrait de l'église, Mélanie lui annonça :

— M^lle Constance est là. Elle attend Mademoiselle.

Madel entra dans le salon, d'où le jour se retirait déjà. Constance, assise près d'une fenêtre, se leva et vint à elle.

— Je te rapporte la broderie que tu m'as prêtée, Madel.

Elle lui tendit un paquet et refusa de s'asseoir. Sa mère l'attendait pour l'aider dans la confection d'un plat compliqué.

— Voilà le séjour de M^me Marsy qui s'avance ! fit observer Madel avec mélancolie.

— Oui, malheureusement. Elle est charmante... et son fils aussi.

Madel eut un geste affirmatif. Puis elle dit aussitôt en riant :

— Comme tu deviens élégante, ma chère amie !

Son regard surpris examinait la robe de foulard clair, qui se drapait harmonieusement autour de la belle taille un peu forte. Une légère rougeur vint au teint très blanc que piquetaient toujours, comme autrefois, des taches de rousseur.

— Tu trouves ? Maman dit qu'il faut que je

soigne ma toilette, car il est temps de chercher à me marier.

— Oh ! tu es si jeune encore !

— Une occasion peut se présenter...

Elle s'interrompit, hésita et dit enfin :

— Elle se présente précisément.

Dans le jour assombri, la blancheur de son visage semblait s'aviver. Et ce visage sans charme, ces yeux d'une expression si froide paraissaient palpiter, s'éclairer d'une fugitive émotion.

Madel interrogea :

— On te demande en mariage ?

— Non, pas encore. C'est maman, c'est moi qui avons pensé que ce parti serait très bien, sous tous rapports. Il n'a qu'une petite fortune, mais sa situation sera superbe dans peu de temps. Il deviendra un des premiers chirurgiens de notre époque. Et il possède, en outre, toutes les qualités morales que peut rêver une femme.

Madel eut un mouvement qui fit vaciller la table sur laquelle sa main s'appuyait. L'ombre déroba, au regard d'ailleurs distrait de Constance, la rougeur brûlante affluant au visage de son amie et l'angoisse qui montait aux yeux stupéfaits.

— C'est... c'est de M. Bernard que tu parles ?

— Oui, c'est de lui. Il me plaît beaucoup. Je serais très heureuse d'être sa femme.

Un sourire, plus doux qu'à l'ordinaire, entrouvrit ses lèvres qu'elle avait lourdes et très rouges,

comme celles de son frère. Elle se pencha, mit son bras autour du cou de Madel et dit tout bas :

— Il me semble que je l'aime beaucoup.

Madel frissonna un peu. Son corps ploya, dans un fléchissement léger. Elle appuya ses lèvres sur le front de Constance en murmurant :

— Il en est digne, mon amie.

Déjà un peu honteuse de ce moment d'abandon assez en dehors de sa nature, Constance se redressait. Elle dit de son ton bref accoutumé :

— Il faudra savoir si je lui plais. Ce n'est encore qu'un projet en l'air et nous n'avons reçu aucune ouverture de leur côté. Seul, ce séjour prolongé nous a paru un indice favorable.

Quand elle fut partie, Madel rentra dans le salon et vint s'asseoir sur le petit tabouret où elle avait coutume de se mettre autrefois, aux pieds des aïeules. Le sang avait quitté son visage, qui devenait tout froid maintenant et dans lequel les yeux mettaient un éclat vif — un éclat de larmes. Car Madel pleurait, doucement, en joignant ses mains qui tremblaient et en appuyant son front au fauteuil de grand-mère.

⁂

Les prunes étaient bonnes à cueillir. Mélanie l'annonça le lendemain à Madel et toutes deux allèrent procéder à l'opération, dans le fond du

jardin. Puis la servante emporta les paniers pleins du fruit doré qui s'entrouvrait, en laissait échapper sa pulpe jaune. Madel s'attarda à rattacher des branches de poiriers. Elle s'absorbait dans cette occupation avec le désir de dominer, d'écraser la souffrance de son cœur. Le crissement du gravier dans l'allée voisine ne détourna pas son attention. Croyant que c'était la servante, elle demanda :

— Viens donc m'aider, Mélanie.

La voix de M^me^ Marsy répondit :

— Ce n'est pas Mélanie, mignonne.

— Oh ! vous, Madame !

Elles s'embrassèrent. Le visage de Madel s'était subitement empourpré. Sa bouche trembla un peu en s'appuyant sur la joue de M^me^ Marsy.

— Je viens vous demander quelque chose, mon enfant. Voulez-vous que nous allions nous asseoir là-bas, sous la vigne ?

Elles gagnèrent le berceau. Des abeilles les frôlèrent au passage, en bourdonnant. L'air sentait le réséda et les lis. Des fleurs de marronnier s'effeuillèrent sur les cheveux de Madel, dont le brun soyeux brillait dans la lumière chaude du jour d'été.

Les deux femmes s'assirent à l'entrée du berceau. Les bras de M^me^ Marsy entourèrent maternellement la jeune fille, dont la joue brûlante s'appuya contre son épaule.

— Chérie, je vais vous adresser une question

qui vous sera pénible. Mais je le dois... Dites-moi, ma chère petite fille, si ce cœur est guéri, complètement, de l'erreur qui le fit souffrir ?

Madel dit avec vivacité :

— Oh ! oui, oui ! Une erreur, vous dites bien... Je l'avais cru tellement autre !

— Pauvre enfant, si loyale et si bonne, vous n'imaginiez pas que l'on pût vous tromper ! Ainsi, c'est bien fini, Madel ?

— C'est fini, Madame.

— Et vous serait-il possible d'envisager sans crainte la perspective d'aimer de nouveau... et d'être aimée ?

Mme Marsy sentit frémir contre elle le jeune corps ployé. Mais Madel ne répondit pas. Son visage demeurait immobile, contre la soie noire du corsage.

— Dites-moi cela, mon enfant. Dites-moi si vous pourrez croire à l'amour, au dévouement d'un homme qui vous chérit en secret, depuis des mois, et qui attend dans l'inquiétude la réponse que je vais lui transmettre. Madel, voulez-vous confier votre vie à mon fils ?

Cette fois, Madel redressa la tête. Mme Marsy vit deux yeux à l'éclat d'or ardent, où la joie resplendissait. La jeune fille balbutia :

— Moi ?... votre fils...

Puis les yeux éblouis se couvrirent d'une ombre d'angoisse. Sur le visage qui pâlissait, un tres-

saillement léger courut. La voix de Madel s'étouffa un peu en disant :

– Non, c'est impossible.

— Pourquoi donc, ma chérie ? Vous l'aimez, je viens de le voir dans vos yeux.

Madel détourna la tête. Elle tremblait entre les bras qui l'enserraient plus fort. Mme Marsy répéta avec inquiétude :

— Pourquoi ?

Pendant un moment, ce fut le silence dans la berceau où se répandait la senteur légère de la vigne. La lumière d'été enveloppait ces deux visages de femme, l'un flétri et doux, aux yeux anxieux, l'autre si jeune, avec un teint de beau fruit velouté que le soleil dore et tant de douleur au fond du regard !

— Madel, dites-moi pourquoi ?

Elle répondit :

— Parce que Constance l'aime et que sa mère et elle espèrent que M. Bernard l'épousera.

Mme Marsy eut un vif mouvement de surprise.

— Quelle idée !... et quelle erreur ! Elle vous l'a dit ?

— Oui, hier.

— Ah ! je comprends ! Vous ne voulez pas marcher sur les brisées de votre amie, chère petite Madel si délicate. Mais rassurez-vous, Bernard n'a jamais eu, n'aura jamais l'idée d'épouser sa

cousine. Son cœur est à vous. Et ce cœur-là, Madel, n'est pas de ceux qui se reprennent.

Mais Madel dit fermement :

— Non, je ne dois pas accepter, maintenant que je connais le secret de Constance. Ce serait mal. Et elle souffrirait, car elle l'aime.

— Mais jamais Bernard ne l'aimera, lui.

Madel secoua la tête en murmurant :

— Je ne sais pas... Mais moi, je ne peux pas faire cela, vous comprenez ?

Elle trembla encore dans les bras de Mme Marsy. Celle-ci dit pensivement :

— Oui, je comprends.

Un long silence suivit. Dans la lumière d'une allée, en face des deux femmes, une ombre passa — celle du chien qui avait remplacé le vieux Miquet. Des mouches ronronnèrent et tournèrent dans une gerbe de rayons où elles se heurtèrent en des sarabandes frénétiques. Du côté de la maison, la voix passagèrement emmiellée de Mélanie se fit entendre, appelant son chat favori en maraude dans quelque coin du logis :

— Minou... Minou...

Mme Marsy desserra son étreinte et baisa le front de Madel.

— Je vais communiquer votre réponse à mon fils. Nous verrons ce qu'il dira.

Elle se leva. Toutes deux regagnèrent la maison. Elles ne parlaient plus, mais Mme Marsy

serra très fort la main de Madel, et ses yeux émus regardaient la jeune fille avec un air de dire : « Nous ne vous lâcherons pas ainsi, ne craignez rien, petite fille. »

Quand elle fut partie, Madel revint vers le jardin. Devant la maison où le sol sablé faisait place à un pavage un peu disjoint, Mélanie avait laissé les paniers pleins de prunes, parce que l'ombre s'étendait encore là et qu'elle ne se souciait pas d'encombrer sa cuisine à l'avance. Les abeilles bourdonnaient autour des fruits mûrs, frôlaient la peau couleur d'ambre, enfonçaient leurs trompes gourmandes dans le suc doux qui apparaissait entre les lèvres de la fente ouverte par la maturité. Sur le pas de sa porte, Mélanie grondait :

— Vilaines bêtes ! Elles en prennent le meilleur ! Si encore nous avions des ruches !

Madel passa entre les paniers pleins. Elle ne savait trop où elle allait ainsi. Il lui semblait que la senteur sucrée de toutes ces prunes mûres, que les parfums venus du jardin l'étourdissaient, la grisaient un peu. La souffrance criait en elle. Mais elle éprouvait comme un enivrement doux à cette pensée : « Bernard m'aime. Il voudrait que je sois sa femme. »

⁂

Très tard, dans l'après-midi, Madel se rendit à l'église. Elle s'agenouilla à la chapelle de la

Vierge, où quelques lueurs de cierges tremblotaient dans l'ombre. Des lis, des roses tardives, venus du jardin de la vieille maison, parfumaient l'atmosphère restée fraîche dans le grand vaisseau vide. La Vierge se détachait en blancheur ivoirine sur le fond sombre des hautes boiseries, dont les ors s'effaçaient. La clarté vacillante des petites flammes jaunes qui mouraient donnait fugitivement une apparence de vie à la figure immobile, aux mains étendues vers la terre, dans un geste d'appel.

Madel pria longtemps. Sa jeunesse frémissante demandait la force dans le sacrifice, l'oubli de ce second amour, plus profond, celui-ci, plus doux, et qui n'avait jamais troublé son cœur, comme l'autre. Elle avait aimé en Vital une illusion. L'illusion morte, l'amour s'effondrait. Mais la loyauté, la ferme bonté, les fortes convictions religieuses de Bernard étaient des réalités, qui avaient attaché à lui, sans qu'elle y prît garde, la jeune âme captivée par toutes les beautés morales.

Un pas léger sur les dalles, l'impression d'une présence derrière elle ne la troublèrent pas dans sa méditation fervente. Quand elle se leva pour quitter l'église, la nuit arrivait. Elle se détourna et vit Constance à genoux, un peu en arrière. La blancheur de son visage, le rose pâle de sa robe se détachaient dans la pénombre. En voyant Madel s'avancer, elle quitta aussi son prie-Dieu. Toutes deux descendirent la nef obscure, côte à côte. Près

du bénitier, Madel offrit l'eau sainte à son amie. Et elles sortirent ensemble sous le porche.

Constance dit tranquillement, en posant sa main sur le bras de Madel :

— Il faut que je te parle.

— Viens à la maison.

— Non, il est tard, l'heure du dîner va sonner. Je n'ai d'ailleurs qu'un mot à te dire... Nous avons causé cette après-midi, ma cousine Marsy et moi. Elle m'a appris que Bernard t'aimait, que tu l'aimais, mais que tu refusais de l'épouser, à cause de moi.

Madel eut un mouvement de surprise, de contrariété vive.

— Pourquoi te l'a-t-elle dit ? Elle ne devait pas le faire...

— A quoi bon prolonger les malentendus et les erreurs ? Elle a eu confiance en moi, en mon amitié pour toi et en ma raison qui me démontre que je n'ai à garder aucun espoir. Je sais fort bien que tu as tout le charme qui me manque, et que t'ayant aimée, il ne m'aimera jamais. Puis je ne veux pas te faire souffrir, Madel.

Sa voix sèche s'adoucit un peu. Sa main s'appuya plus fortement sur le bras dont la chaleur pénétrait jusqu'à elle, à travers la mousseline de la manche.

— Epouse-le sans scrupules. Tu le rendras très heureux. Moi, je n'aurais peut-être pas su. Je me

rends compte que je suis froide, et puis jalouse... si jalouse.

Les bras de Madel entourèrent son cou.

— Et si bonne aussi, Constance ! Mais je ne puis accepter cela...

— Tu serais bien avancée ! Il ne m'épouserait pas quand même et vous seriez malheureux tous deux. Voilà un beau résultat qui ne contenterait personne. Tu seras sa femme, te dis-je. Et maintenant, laisse-moi, que je parte.

Elle essaya de se dégager. Mais Madel resserra son étreinte en murmurant avec émotion :

— Oh ! chère, chère Constance !

Dans l'ombre du soir, plus obscure sous le porche profond, elle devina un léger frémissement sur le blanc visage, sur les lèvres lourdes dont le rouge ardent s'éteignait dans ces demi-ténèbres. Constance respira longuement et dit à mi-voix :

— C'est assez que mon frère t'ai fait souffrir. Moi, je ne veux pas.

***

Dans l'après-midi du lendemain, Mélanie introduisit dans le salon de la vieille maison Mme Marsy et Bernard. Madel était là, très rose, très émue. Mme Marsy l'entoura de ses bras en lui disant :

— Voulez-vous être ma fille, maintenant ?

Et elle répondit oui, en abandonnant sa main entre celles de Bernard.

Elle se trouva ainsi fiancée dans le vieux cadre familial, où vivait l'âme des aïeules. Assise entre Bernard et sa mère, elle évoqua leur souvenir, certaine d'être comprise, heureuse de voir tant d'intérêt profond dans le regard de Mme Marsy, dans celui de Bernard, dont la douceur grave s'éclairait aujourd'hui d'un reflet de joie brûlante qui troublait un peu Madel.

Mme Marsy dit tout à coup :

— Mes chers enfants, cette chaleur me rend somnolente. Faites donc un tour de jardin pendant que je me reposerai ici.

Madel alla chercher un chapeau et rejoignit Bernard au dehors. Ils marchèrent un instant devant eux, dans l'allée tout embrasée de soleil. Le jeune homme demanda :

— Voulez-vous que nous allions plutôt nous asseoir là-bas, sous cet arbre ?

Ils se dirigèrent vers le vieux marronnier. Sur le mur ensoleillé, l'ombre des feuilles dentelées s'agitait toujours. Madel la montra à Bernard, tandis qu'il s'asseyait sur le banc vermoulu qui craqua un peu sous eux.

— Des ombres... C'est la vie.

— Oui, Dieu seul n'en a pas, Madel.

Il ajouta :

— Mais nous pouvons travailler à en avoir le moins possible sur nos cœurs, sur nos âmes.

Elle demanda avec un charmant sourire ému :

— Vous m'aiderez ?

— Nous nous aiderons mutuellement, ma chère petite Madel.

Il souriait aussi. Et il avait ce même regard ardent et doux qui pénétrait Madel d'un émoi délicieux.

— Enlevez votre chapeau, ici. Laissez-moi voir vos belles boucles brunes, que j'admire tant.

Elle ôta la grande paille bise. Un peu de lumière qui se glissait entre les feuilles mouvantes, dansa sur le brun soyeux des cheveux, sur la blancheur mate du jeune front.

— A la bonne heure ! Je vous vois mieux comme cela, je vois mieux vos grands yeux, si vivants et si purs. Oh ! ne les détournez pas, Madel ! Nous avons maintenant le droit de nous regarder ainsi, et de nous dire que nous nous aimons.

Les paupières palpitantes de Madel s'abaissèrent un instant sur ses yeux, éblouis par tout l'amour jeune, ardent, qu'ils voyaient dans ce regard d'homme. Une voix très tendre murmura :

— Ma petite chérie !

Sur sa main qui frissonnait un peu dans celle de Bernard, Madel sentit que des lèvres douces et chaudes se posaient, longuement, avec ferveur. Et elle dit :

— Comme je suis heureuse !

En allant prendre sa leçon, le lendemain, Madel annonça ses fiançailles à M. Charminat et à sa

fille. Tandis que le premier lui adressait des félicitations émues, Cécile l'embrassa en silence. Mais, la leçon terminée, et M. Charminat parti pour une course pressée, elle retint un instant Madel dans le grand vieux salon qui ne semblait jamais plus sombre, plus austère qu'en un jour ensoleillé comme celui-ci.

— Parlez-moi de lui... Je crois que vous serez heureuse. Et vous l'aimez ?

— Oh ! oui, Cécile !

Elle rougit un peu. Cécile eut un sourire mélancolique, en caressant du bout des doigts les boucles brunes de sa petite amie.

— Je crois que vous avez raison. Celui-là doit être digne de vous.

Elles se turent un moment. Entre elles passait le souvenir de l'homme qui s'était joué de leur jeunesse sans expérience, de leur cœur confiant. Cécile s'appuyait à la grande armoire de chêne ciré qui luisait dans l'ombre de la pièce. Ses yeux redevenaient tristes, comme aux premiers temps de son retour ici. Un peu d'amertume glissait aux coins de sa bouche. Elle dit à mi-voix :

— Il y en a tant d'autres qui ne le seraient pas !

Madel se pencha vers elle, et leurs deux visages se touchèrent presque.

— Souffrez-vous encore, Cécile ?

— De sa lâcheté, de son abandon, de tout cet amour qu'il m'a volé en me leurrant de promesses ?

Non, c'est fini. Mais de tout ce que j'ai perdu à cause de lui, de toutes les heures où j'ai offensé Dieu, de tout le chagrin fait à mon père, oui... oui, de cela, je souffre, je souffrirai toujours.

Elle se tut encore. La brise chaude entra par une fenêtre ouverte, frôla les meubles, les deux visages de femmes et souleva les feuilles d'un cahier de musique, qui claquèrent un peu.

Madel considérait avec une compassion tendre la figure charmante toute proche de la sienne, les yeux qui conservaient comme un reflet de ce passé où avait disparu la claire jeunesse de Cécile. M^lle^ Charminat dit avec une douceur pensive :

— Vous ignorez tout cela, ma chérie, tout ce poids de remords. Vous avez été plus forte que moi, parce que vous n'avez jamais cessé d'appuyer votre faiblesse sur Dieu.

Elle soupira, en ajoutant :

— J'essaye de « lui » pardonner, et je prie pour lui.

⁂

Le mariage fut fixé vers la mi-octobre. Pendant cette courte période de fiançailles, Madel correspondit chaque jour avec Bernard, rappelé à Paris par les exigences professionnelles. Cet échange de pensées très hautes, et de tendresse délicate, les faisait pénétrer l'un et l'autre dans l'intimité de leurs âmes. Madel s'émerveillait de tant d'amour,

de tant de force affectueuse s'offrant à elle. Il lui écrivait : « Ma douce chérie, je veux que vous m'aimiez avec confiance, comme je vous aime moi-même. » Elle répondait : « Je vous aime ainsi, mon ami. Vous savez bien que je ne pourrais aimer autrement. »

Mme Nisse et sa fille l'aidaient dans les préparatifs de la cérémonie. Constance ne retrouvait plus l'élan qui avait été si doux au cœur de Madel. Et même — était-ce regret de ce bon mouvement, ou retour aigu de sa jalousie ? — elle témoignait par moments à son amie une froideur qui semblait à celle-ci fort pénible, si accoutumée qu'elle fût à la sèche susceptibilité de Constance. Mais elle se disait : « Ce sont encore des ombres de la vie. Il faut prendre d'elle ce qui est bon : sa loyauté, un certain attachement et ce sacrifice qu'elle m'a fait, si vite. Le reste, je dois l'oublier. » Elle demeurait donc affectueuse, doucement indulgente, afin que Constance connût qu'elle l'aimait toujours, en dépit de tout.

Presque à la veille de la cérémonie, Cécile, sur les instances de son père, de Mme Marsy et des deux fiancés, se décida à chanter au mariage de Madel. Ce jour-là, pour la première fois depuis son départ, les habitants de Bargenac entendirent ce *Pater* que M. Charminat n'avait plus voulu que personne chantât. La belle voix vibrante conservait toute la douceur d'autrefois, et elle avait acquis

plus de force — plus d'expression aussi. Elle frémit, et devint un cri de supplication poignante en prononçant ces paroles : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Quand elle se tut, Cécile se retira un peu dans l'ombre de la tribune et pleura de regret et de joie tranquille, en regardant le visage radieux de son père.

***

Vers la fin de l'après-midi, Bernard et Madel se trouvèrent seuls dans la vieille maison. Il dit à la jeune femme :

— Allons dans votre cher jardin. Il fait doux, ce soir, et vous avez besoin d'air.

Elle répondit :

— Oui, allons. Je veux que mes vieux arbres voient mon bonheur.

Ils longèrent une allée étroite, où les feuilles mortes tombaient avec un léger bruissement. Dans l'air calme, le parfum sans douceur des chrysanthèmes se mêlait à celui de toutes les sèves ralenties, de toutes les herbes qui se fanaient. Une petite rose tardive, couleur de safran s'effeuilla au passage des deux jeunes gens, et quelques-uns de ses pétales s'attachèrent au lainage blanc de la robe que Madel avait mise tout à l'heure, en quittant sa toilette de mariée.

Les époux s'arrêtèrent à l'extrémité du jardin, près de la vigne où des grappes lourdes pendaient. Bernard, glissant son bras autour des épaules de Madel, attira la jeune femme contre lui.

— Vous ne regretterez pas trop de me suivre à Paris ? Vous ne regretterez pas trop votre vieille maison, Madel ?

La lumière pâle, qui allait disparaître dans la fin du jour, s'attardait autour d'eux, en éclairant ces deux jeunes visages palpitants d'émoi, ces regards doucement éblouis qui se cherchaient. Madel sourit, et toute cette grâce tranquille, lumineuse, répandue dans l'enclos silencieux par les dernières clartés, se réfléta dans le brun doré de ses yeux.

— Maintenant, Bernard, c'est vous qui êtes ma vieille maison. Je veux dire : c'est près de vous que se trouvent mon devoir, ma joie, mon foyer. Et tous les principes que j'ai reçus ici, de mes chères aïeules, toute l'atmosphère de forte tradition française et catholique dans laquelle j'ai vécu, je les retrouverai chez vous, mon ami, mon cher Bernard, qui croyez comme moi et qui êtes un vrai Français !

Imp. Aubin, Doullens. — 2-1976. — (Dép. légal : 4e tr. 1947.)
Flammarion et Cie, éd. (N° 8467). — Imprimeur : N° 142.

"Les ombres", ce sont celles qui accompagnent toute vie d'homme. Et Madel, la tendre héroïne de ce livre, n'échappera pas au sort commun, malgré sa foi et sa candeur. Pourra-t-elle éviter que ces ombres ne s'épaississent jusqu'à devenir ténèbres?

32 8.95